3 1761 06637872 0

F.C
3582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AOUST 1777.

209684
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue neuve Sainte-Catherine au Marais;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVIS.

LE succès de cet Ouvrage augmente si sensiblement tous les jours, qu'il exige de nouveaux soins. Pour suffire & obvier à tout, on s'est determiné à former un Bureau particulier. Il a été ouvert le 10 du mois de Mars. Ce sera au Sieur *Anceaume* que l'on s'y adressera; & ce sera lui désormais qui signera & délivrera les Souscriptions pour Paris. A l'égard de la Province, on pourra s'adresser également audit Bureau, ou chez *Demonville*, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, en affranchissant les lettres & l'argent.

Contraints de nous occuper d'une nouvelle édition, nous annonçons qu'il va devenir comme impossible de fournir les vingt-huit volumes qui ont paru; mais lorsque les Exemplaires qui restent seront épuisés, on s'engagera envers les personnes qui se présenteront, à leur fournir, dans le courant d'une année, tous les volumes antérieurs à celui par lequel leur abonnement aura commencé. Il suffira qu'en donnant leur argent pour le courant, elles donnent leur nom pour le passé. La Bibliothèque des Romans étant une Collection, & non un Journal, il importe peu

par quel volume on en commence la lecture, pourvu que l'on soit certain d'en pouvoir compléter la collection.

Cet Ouvrage unique, dont le *Prospectus* fut reçu si favorablement, il y a près de deux années, justifie si bien son titre, & jouit d'une réputation si étendue, qu'il est connu de ceux même qui ne le lisent pas. Son éloge répété dans tant de Journaux, est si bien confirmé par la voix publique, qu'il est inutile de lui donner ici de nouvelles louanges. Nous nous bornerons à assurer que de nouveaux moyens, toujours accordés par le même Protecteur, * doivent chaque jour en augmenter le mérite.

La Bibliothèque universelle des Romans, est composée de 16 volumes *in*-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv. & en Province, de 32 liv.

Cet Ouvrage a commencé au premier Juillet 1775.

---

* Nous sommes forcés de n'employer que cette expression.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
AOUST, 1777.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS GRECS ET LATINS, ESPAGNOIS, ITALIENS, &c. ET ÉCRITS EN LANGUES ORIENTALES.

DANS notre premier Volume du mois précédent, nous avons donné une esquisse de la littérature romanesque Orientale, en général ; & nous avons présenté, pour échantillon des Romans Arabes, celui des Princes *Rebia* & *Mara*, & de leur Tribu. Nous devons, ce mois-ci, donner l'extrait d'un Roman Turc : la complaisance & l'amitié de M. Cardonne nous ayant mis à portée

de choisir, entre plusieurs ouvrages de ce genre, dont il a bien voulu nous fournir des traductions, nous nous sommes déterminés à préférer un Conte merveilleux, tout-à-fait dans le goût des *Mille & une Nuit*, & dont le Manuscrit n'est, à ce que nous croyons, que dans la seule Bibliothèque dont nous tirons nos principales ressources. Mais avant que de commencer cet extrait, nous croyons devoir dire un mot de la langue Turque, & de tous les autres Romans écrits en cette langue, dont nous avons quelque connoissance.

Les Turcs originaires de la Tartarie, parloient autrefois une langue barbare, dont on ne connoît plus les principes, & qui n'avoit peut-être point de caractères d'écriture, mais qu'on parle encore dans une partie de la Tartarie, & notamment dans la petite Tartarie. En s'étendant dans la belle partie de l'Asie, & en s'y établissant à titre de conquête, à peu près comme les Goths, les Vandales & les Huns se sont établis en Italie, les Turcs se sont rendus propres, jusques à un certain point, la langue des peuples qu'ils ont vaincus, c'est-à-dire, l'Arabe & le Persan; car c'est sur les débris des Empires des Sarrasins & des Persans qu'ils ont fondé leur Empire, & ils en ont embrassé la religion, raison de plus pour adopter la

langue dans laquelle l'Alcoran eſt écrit. Mais ils ont corrompu ces deux langues ; & le Turc actuel s'eſt formé de l'Arabe & du Perſan, à-peu-près comme l'Italien & l'Eſpagnol ſe ſont formés du Latin. Les caractères & la façon d'écrire ſont à-peu-près conformes dans les trois langues Arabe, Perſanne & Turque. Les conſtructions ſont communément mauvaiſes en Turquie, les règles de grammaire mal obſervées, & beaucoup de mots étrangers à l'Arabe & au Perſan, ſe ſont conſervés ou introduits dans le Turc. Il y en a beaucoup de tirés de l'ancien Tartare, d'autres Hongrois, Valaques & Albanois, que les militaires qui ont fait la guerre dans ces pays-là en ont rapportés ; mais très-peu de Grecs, la langue des Grecs ayant trop peu d'affinité avec celles des Orientaux.

L'idiôme Turc n'étant donc ni ancien ni ſavant, il y a peu de livres originaux en cette langue, ſi ce n'eſt quelques hiſtoires & quelques contes modernes. Le reſte eſt traduit de l'Arabe & du Perſan. En ne parlant point de ces traductions-là, voici le titre des Romans vraiment Turcs, dont nous eſperons tirer ſucceſſivement parti pour notre Bibliotheque.

Nous pourrons parler de l'hiſtoire des Amours

de *Chirin* & de *Chosroès*. C'est un Roman historique, dont le héros a véritablement existé ; il régnoit sur la Perse, dans le temps où vivoit Mahomet. Ce Roman est singulier, en ce qu'il est écrit en vers *Turco-Tartares*, par un ancien Auteur nommé *Barakeh*, qui vivoit au *Capchac*, pays des Tartares errans, d'où les Turcs tirent leur origine. Un manuscrit de ce Roman dans sa langue Orientale, seroit un morceau aussi précieux dans une Bibliothèque Turque, que le sont nos anciens manuscrits des douzième & treizième siècles dans nos Bibliothèques Françoises. Mais pour l'entendre, il faudroit le traduire en Turc moderne ; aussi l'est-il ; & c'est d'après cette traduction que nous en pourrons rendre compte.

Après avoir parlé du *Séid-Battal*, que nous avons déjà annoncé comme un Roman de Chevalerie, originairement Arabe, & dont nous avons une traduction toute prête, nous pourrons faire connoître les aventures des deux Chevaliers descendans de Séid, dont nous croyons que l'histoire n'est écrite qu'en Turc. L'un s'appelle *Koraſſan*, l'autre *Malik* : ils remportèrent, dit-on, de grandes victoires sur les Romains, c'est-à-dire, sur les Grecs, car les Mahométans appellent toujours *Constantinople*, *Rome*, & les *Grecs*, *Ro-*

mains, parce que leurs Empereurs prétendoient avoir succédé aux anciens Empereurs de Rome.

Un fameux Roman d'amour, qui est très-connu dans l'Orient, & qui est écrit en vers & en prose, c'est celui de *Letleh* & *Medgnovn*. Si l'on en juge par la grande quantité de copies qui en existent, ce doit être un ouvrage très-intéressant.

Nous avons un autre ouvrage de Chevalerie Turque, dont le héros s'appelle *KéderKechan*.

Un autre des Amours de *Guedach* & de *Chah* ; & un qu'on dit très-agréable, & qui traite des Amours de *Gul* & de *Bulbul*. (Ces deux mots en Turc, veulent dire *la Rose* & *le Rossignol*).

Un autre des Amours de *Vamuk* & d'*Azza*.

Nous connoissons un manuscrit Turc, dont le cadre peut servir à amener de jolies histoires. Un Souverain, nommé *Huddjade*, tourmenté par les remords des crimes & des injustices qu'il a commis, cherche un homme qui le distraie & l'amuse. On lui amène enfin un nommé *Selim*, qui lui raconte différentes histoires, parmi lesquelles il y en a d'intéressantes.

Deux autres histoires romanesques Turques sont singulières, sont celles de l'Emir *Mahomed-Bukary*, & celle de *Hadgi*, espèce de Prophète & de Saint Mahométan, qui vivoit sous l'Empire de Mahomet II.

L'hiſtoire des deux Princes *Soliman* & *Muſtin*, nous a paru contenir des aventures aſſez ſinguliè-res, pour que le conte que nous en vondrons amuſe nos Lecteurs.

Les autres petites hiſtoires Turques que nous connoiſſons, ſont traduites ſous le titre de Contes Orientaux, en deux volumes imprimés en 1743. Feu M. le Comte de Caylus ſe donna la peine d'arranger ces Contes : mais probablement, par le défaut des ſujets, il n'y en a qu'un ſeul qui ſoit très-joli : c'eſt celui de la *Corbeille*. Il mérite qu'on achete les deux volumes, pour cet article ſeul ; & s'il y en a encore des exemplaires chez les Libraires, nous invitons nos Lecteurs à ſe le procurer.

Enfin, un dernier Roman Turc que nous connoiſſons, & qui eſt traduit en François, c'eſt celui de *la Sultane de Perſe & des quarante Viſirs*. M. Péris de la Croix l'a publié en 1717, en deux volumes *in-douze* ; & nous croyons qu'il a été réimprimé depuis, ſous le nom de *Contes Turcs*. Le ſujet eſt le même que celui de *la Mal Marâtre & du Prince Eraſtus*, ancien Roman écrit en Latin & en François, dont nous avons parlé dans les premiers volumes de notre Bibliothèque. Il ſert de cadre à quatre-vingts hiſtoires, parmi

lesquelles il y en a d'intéressantes. Un Prince, fils d'un Monarque, (dans le Turc, c'est un Sultan; dans le Latin & le François, c'est l'Empereur Dioclétien,) est accusé par sa belle-mère d'avoir conspiré contre son pere. Le Monarque est embarrassé sur le parti qu'il a à prendre, ou de le punir, ou de lui faire grace; il consulte quarante Sénateurs ou Visirs, qui lui conseillent tous d'user de clémence, & lui content chacun une histoire pour l'engager à prendre ce parti. L'Impératrice ou Sultane, qui est de l'avis contraire, y oppose autant d'histoires contenant des exemples de sévérité. Heureusement pour le Prince, pendant que la Sultane & les Visirs font tous ces Contes, & que le Sultan a la bonté de les écouter, on découvre que l'accusé est innocent: & c'est la marâtre qui est punie.

En voilà assez sur les Romans Turcs dont nous pourrons encore faire usage par la suite. En voici un que nous croyons des plus singuliers.

Les Aventures du Prince Abdulselam *& de la Princesse* Chelnissa.

Il y avoit dans l'Inde un Roi puissant, qui auroit été le plus heureux de tous les Monarques, s'il eût eu la consolation de se voir revivre dans un fils; depuis long-temps il faisoit des vœux au ciel pour en obtenir ce don précieux. Il fut enfin exaucé; & il ne manqua plus rien à sa satisfaction. Il fit apprendre à ce fils toutes sortes de sciences; & les soins qu'il donna à ses mœurs & à son ame, ayant eu un succès égal à ceux qu'il avoit pris de son esprit, le jeune Prince offrit un objet accompli. On ne pouvoit louer, sur-tout assez, son humanité, sa sensibilité, & toutes les qualités de son cœur; celle qu'il avoit au degré le plus éminent, étoit la charité; elle avoit tant d'attraits à ses yeux, qu'il pria le Roi son père de lui permettre de faire bâtir un caravensérail, ou hospice pour les voyageurs & les étrangers. Le Roi y consentit; & lorsque l'édifice fut achevé, tous les étrangers & voyageurs y furent reçus & traités magnifiquement,

aux frais d'Abdulselam, (c'est le nom du jeune Prince). Un jour il y vint trois Derviches : Abdulselam étant venu visiter son caravensérail, comme il avoit coutume de le faire souvent, les Derviches louèrent, en sa présence, son humanité & sa charité envers les étrangers ; & la conversation s'étant liée entre eux & le Prince, ils vantèrent tant l'utilité qu'on retirait des voyages, que le Prince prit aussitôt la résolution de voyager. Les Derviches consentent à l'accompagner, en lui conseillant néanmoins de garder l'*incognitò*, & de prendre, à cet effet un habit semblable au leur.

Le Roi fut fort affligé du dessein de son fils ; mais voyant que rien ne pouvoit l'en détourner, il consentit, à trois conditions bien extraordinaires. La première, qu'il n'entreroit point dans une ville à jeun : la seconde, qu'il n'entreroit dans aucune ville après la prière de l'après-midi, qui se dit communément vers les cinq heures du soir ; & la troisième, que quand il seroit près d'une ville, & qu'il se verroit obligé de coucher dehors, il iroit coucher dans un cimetière. Abdulselam jura à son père qu'il obéiroit de point en point.

Le lendemain il part, habillé en Derviche; mais pour ne manquer de rien en chemin, il se munit de beaucoup de diamans d'un grand prix, qu'il cache dans ses vêtemens; il s'arme aussi d'un poignard.

Les Derviches ayant délibéré entre eux de faire voir la Chine au jeune Prince, & l'ayant assuré que cet Empire étoit digne de sa curiosité, ils partent; & après un long voyage, tant par mer que par terre, ils arrivent enfin dans ce vaste Royaume. Ils se trouvoient, sur le midi, à très-peu de distance de la capitale; le Prince voyant qu'ils se disposoient à y entrer, & se rappellant qu'il n'avoit pas encore mangé de ce jour, refusa d'aller plus avant, protestant qu'il ne pouvoit entrer dans aucune ville à jeun. Les Derviches étonnés, lui représentent en vain qu'il trouvera dans la ville tout ce qu'il pourra desirer; il leur répond que le Roi son père lui a imposé cette condition, & qu'il ne peut lui désobéir. Les Derviches le quittèrent, riant de cette condition bizarre, mais promirent cependant de lui apporter promptement, de la ville, les provisions nécessaires pour le mettre dans le cas d'y pouvoir entrer.

Quelques heures se passèrent, & les Derviches reparurent avec ce qu'ils avoient promis à Abdulselam: après avoir mangé, il se disposoit à entrer avec eux dans la ville, lorsqu'il entendit appeller le peuple à la prière de l'après-midi. Le Prince s'arrête aussi-tôt, & conjure les Derviches d'attendre au lendemain. Ils ont beau lui remontrer que cet attachement minutieux aux ordres de son père, est ridicule; il s'y obstine: & les Derviches l'abandonnant brusquement, entrent dans la ville.

La nuit étant venue, Abdulselam, pour remplir la troisième condition qui lui avoit été imposée, se retire dans le cimetière de la ville, & s'y cache dans un tombeau. Mille réflexions des plus tristes l'obsédent, & l'empêchent de reposer: vers le milieu de la nuit, il entend du bruit; il sort du tombeau, & s'avance du côté d'où vient ce bruit. Après avoir fait quelques pas, il apperçoit deux hommes qui, du haut de la muraille de la ville, descendent une espèce de coffre avec des cordes; l'un d'entre eux, qui est descendu en bas des murs, reçoit de son compagnon le coffre, qu'il porte à quelque distance du lieu où est caché notre jeune

voyageur, ils creusent la terre, & y ayant déposé leur fardeau, ils remontent, à l'aide de leur échelle ; & la retirent après eux.

Abdulselam étant encore resté quelque temps sans paroître, de peur que quelqu'un ne l'apperçoive, se procure une lumière, à l'aide d'un briquet qu'il porte sur lui, & marche droit à l'endroit où il a vu déposer le coffre : il remue la terre, & voit des traces de sang ; il enfonce le dessus du coffre ; quel est son étonnement ! Il voit une jeune fille percée de plusieurs coups de poignard, & nageant dans son sang. Il examine de plus près ; & convaincu qu'elle respire encore, il la tire du coffre, la met à terre, déchire son turban, bande ses plaies, & étanche son sang. La fraîcheur du matin la fait bientôt revenir à elle ; elle ouvre ses yeux, & ne peut s'empêcher de marquer sa surprise, en voyant auprès d'elle un jeune Derviche. Qui êtes-vous ? lui demande Abdulselam, & qui sont les cruels qui vous ont traitée avec tant d'inhumanité ? Je dois attendre un moment plus favorable pour vous raconter mes malheurs, répondit cette jeune personne ; mais soyez assez généreux pour me continuer vos secours

bienfaisans, & comptez sur toute ma reconnoissance.

Abdulselam réprima sa curiosité; il se transporta aussi-tôt à la ville, y loua un appartement, revint avec une litière, & y conduisit la jeune personne. Un habile chirurgien est mandé; le faux Derviche lui dit qu'étant en voyage avec sa sœur, ils ont été attaqués par des voleurs, & qu'elle a été blessée. Le chirurgien visite & panse les plaies, en assurant qu'il n'y en a aucune de mortelle: elle recouvra, en peu de temps, la santé.

Lorsqu'elle fut entièrement guérie, Abdulselam la pressa de lui raconter ses aventures, & de lui apprendre par quel accident elle avoit été ainsi poignardée, mise dans un coffre, & enterrée. Il n'est pas encore temps, lui répondit-elle, de vous instruire de mes malheurs, vous les saurez un jour: si vous voulez me plaire, prenez ces diamans, allez les vendre, & je vous dirai l'usage que vous devrez faire de l'argent qui en proviendra. Abdulselam obéit; & lorsqu'il fut de retour avec le prix de ces diamans, allez au Bazar, lui dit-elle, dans une grande boutique à gauche, vous trouverez un riche mar-

chand, demandez-lui les deux plus belles pièces d'étoffe d'or qu'il ait, prenez-les sans marchander, & apportez-les moi. Abdulselam fit ce qu'elle desiroit sans répliquer, & paya les deux pièces d'étoffe 200 séquins. Lorsqu'il fut de retour, cette jeune fille le remercia de sa complaisance; & le lendemain elle lui donna encore la même commission, qu'il fit comme la première. Le marchand qui cherchoit à savoir quel pourroit être cet étranger qui achetoit des marchandises aussi riches, lui fit payer les dernières le double de leur valeur, & ne fut pas peu surpris de voir que la somme qu'il demandoit lui étoit comptée sans marchander.

Quelques jours après, le prince presse la jeune fille de lui raconter ses aventures; elle y consent, à condition qu'il retournera chez le même marchand acheter deux autres pièces de drap d'or; il obéit. Le marchand par reconnoissance, le retient à dîner, & le traite splendidement. Le Prince ne revint chez lui que le soir, & raconta à la jeune fille ce qui lui étoit arrivé. Elle en témoigna la plus grande joie: retournez chez lui dès demain, lui

dit-elle ; dites-lui que vous avez chez vous une jeune Princeſſe du Japon fort riche, & qui aime beaucoup la magnificence ; s'il vous paroît curieux de la voir, invitez-le à dîner avec elle. Abdulſelam retourne auſſi-tôt au Bazar, & le marchand accepte la propoſition.

Arrivés à la porte de la maiſon, le jeune Prince introduit le marchand dans la première pièce, & va en prévenir la fille, qui lui dit : faites-le entrer ſeul, & demeurez dans la première ; au reſte ne ſoupçonnez pas ma vertu.

Ces derniers mots ſuffirent pour achever de convaincre Abdulſelam que le marchand étoit l'amant de cette jeune perſonne, & tandis qu'il réfléchiſſoit ſur le rôle qu'elle venoit de lui faire jouer, le marchand entra dans l'appartement où étoit cette fille, qui auſſi-tôt en referma la porte. Cette dernière circonſtance confirmoit encore plus notre voyageur dans ſa première idée. Cependant il prête l'oreille, & entend le marchand qui jette un grand cri. Abdulſelam enfonce la porte, & voit la Demoiſelle qui venoit de trancher la tête au marchand, & qui la tenoit à la main : révolté de cette cruauté, il

tire son poignard, & veut s'élancer sur elle pour la percer: arrête; lui dit-elle, écoute-moi maintenant, & si je suis coupable, dispose de ma vie.

Je suis fille unique de l'Empereur de la Chine: mon père, qui a pour moi l'amitié la plus tendre, m'a fait bâtir hors de la ville un Palais avec des Jardins délicieux; j'y passois une partie de l'année accompagnée de quelques Eunuques & de quelques Esclaves. Un jour une vieille femme demanda à me faire voir des étoffes & des bijoux précieux: elle me fut présentée, & j'achetai quelques bijoux. Elle venoit souvent, & m'apportoit toujours quelques raretés. Enfin elle me demanda à me parler en secret; j'y consentis. Elle me fit jurer que je ne révélerois à personne les choses intéressantes qu'elle alloit me communiquer; & me dit ensuite qu'un jeune Négociant, fort riche, qui étoit son fils unique, avoit conçu une violente passion pour moi, & qu'elle pensoit que j'étois trop bonne pour le laisser mourir. Je fus indignée d'une pareille proposition; mais comme je lui avois promis le secret, je me contentai de la

renvoyer, & de lui défendre de jamais se présenter devant moi.

La vieille alla trouver un magicien qu'elle connoissoit, & l'engagea, apparemment par quelque présent de conséquence, à lui être favorable. Le magicien écrivit quelques paroles sur un morceau de parchemin, & dit à la vieille d'enterrer cet écrit dans son brasier sous la cendre. Elle obéit, & mit ce parchemin dans un grand brasier de fer où l'on ne faisoit point de feu, attendu la saison: ô pouvoir de la magie! dans le même instant l'amour le plus violent s'empare de moi, un feu inconnu se glisse dans mes veines, & me consume, en un mot, je deviens éperdue du fils de la vieille, sans même le connoître; je la fais appeller en secret, & lui fais l'aveu de ma foiblesse. J'arrange un rendez-vous avec elle; elle doit pendant la nuit faire entrer, par une porte secrète, le jeune négociant dans mon appartement. Ma nourrice que je mets dans ma confidence, est chargée de faire sentinelle à cette porte, & d'introduire mon amant.

Par malheur pour lui, ma mère, ac-

compagnée d'eſclaves & d'eunuques, eut envie ce jour-là de me rendre viſite, & vint ſouper avec moi. Je vis avec douleur mes projets contrariés. Cependant je me flatois encore que quand tout le monde ſeroit retiré, je pourrois joindre celui que j'attendois. Pendant que nous étions à table, ma nourrice me vint dire à l'oreille qu'il étoit dans mon appartement; j'étois déſeſpérée; ma mère qui ſe plaiſoit avec moi, veilla une grande partie de la nuit; d'un autre côté, mon amant trop plein de ſon bonheur, n'avoit pas ſongé à manger de tout le jour, & avoit une faim terrible; il étoit d'une foibleſſe extraordinaire: déſeſpéré de ne me point voir arriver, & craignant que je ne l'euſſe trompé, il s'en alla ſans rien dire. Enfin ma mère alla ſe coucher; je volai à mon appartement, mais je n'y rencontrai plus celui que j'y venois chercher.

La vieille ne manqua pas de revenir le lendemain matin, me fit mille excuſes de la part de ſon fils, & me demanda un ſecond rendez-vous, auquel j'acquieſçai. Mon amant parfumé & habillé magnifiquement pour me plaire, fut introduit, & attendit avec patience que la Reine

ma mère, qui étoit encore venue me voir ce jour-là, se fût retirée, parce que ma nourrice l'avoit prévenu que je ne pourrois le joindre que bien avant dans la nuit; & de crainte qu'il ne s'en allât, comme il avoit fait la première fois, elle avoit fermé la porte à la clef.

Il y avoit dans la chambre où le jeune négociant étoit enfermé, une bouteille d'eau mêlée d'ambre & d'essence de rose; mon amant, en furetant, trouve la bouteille, la sent; & s'imaginant que c'est de l'eau d'ambre & de rose, il s'en frotte le visage, les mains & les habits: d'ailleurs, pour ne point tomber dans le même inconvénient qu'au premier rendez-vous, avant de se rendre chez moi, il avoit soupé assez fortement: une colique violente le saisit; la porte étoit fermée, il ne savoit que devenir, & le besoin étoit pressant. Après avoir cherché par-tout, il trouva une corbeille de jonc travaillée avec beaucoup d'art, & s'en servit pour soulager sa colique: l'opération terminée, il veut se débarrasser du tout. La lumière de la lune donnoit sur ma muraille par un trou qu'il y avoit au plancher; dans son trouble il prend le réflet de la lune pour

une fenêtre, & veut jetter par cette prétendue ouverture la corbeille & ce qu'elle contient; il la lance avec force, & la corbeille allant frapper la muraille, retombe sur celui qui l'a jettée, & le met dans un état plus facile à comprendre qu'à décrire.

Cependant je volai à l'appartement où étoit mon amant; j'entre, une odeur affreuse & insupportable se fait sentir, tous les meubles sont infectés & tachés. J'apperçois enfin, au lieu d'un galant jeune & aimable, un homme qui en avoit à peine la figure : l'eau dont il s'étoit frotté le visage, les mains & les habits, l'accident de la corbeille, tout cela en faisoit un monstre dégoûtant. Eclairé par l'une des lumières que l'on portoit devant moi, le jeune homme vit sa figure dans une glace; il se fit peur à lui-même, & tout dégoûtant encore des éclabousſures de la corbeille, il s'enfuit le plus promptement qu'il pût.

De retour chez lui, son premier soin fut de se laver. Sa mère étoit absente; il appelle un esclave & lui ordonne de faire chauffer de l'eau. L'esclave allume aussitôt du feu dans le brasier où étoit caché

caché le parchemin magique ; & dans l'instant même mon cœur fut délivré de l'amour que ce sortilège m'avoit donné pour le jeune marchand. Sa mère qui rentra un moment après, voulut le complimenter sur les plaisirs qu'il avoit dû goûter ; il lui raconta sa malheureuse aventure, & les suites qu'elle avoit eues : mais où donc avez-vous fait du feu, reprit la mere ? =Dans ce brasier : =Ah malheureux ! tout est perdu ; le charme est détruit, c'est-là que le parchemin magique étoit caché. Elle y courut aussi tôt, & ne trouva en effet que de la cendre. Le jeune marchand fut très-affligé de sa bévue. Cependant sa mère ne manqua pas de revenir le lendemain pour me faire des excuses ; je la fis chasser : son fils au désespoir vouloit néanmoins me revoir : guidé par son amour, il se rendit une nuit au pied de la muraille de mes jardins, il y attacha une échelle, & monta hardiment, la muraille du côté des jardins étant moins haute qu'en dehors ; mais il fut assez malheureux pour tomber sur une des ruches de mouches à miel qui sont en cet endroit : son pied entra dans une ruche ; les mouches se jetèrent sur lui,

le piquèrent de tous côtés, & tout son corps ne fut bientôt qu'une plaie. Mes eunuques, qui entendirent du bruit, accoururent, le battirent violemment, & le mirent à la porte.

Il revint à lui, & se traîna avec bien de la peine jusqu'à sa maison. La mère informée du malheur de son fils, après l'avoir beaucoup plaint & un peu grondé, retourna chez le magicien qui l'avoit déjà si bien servie, & voulut l'engager, de nouveau, à avoir pitié de son fils. Celui-ci lui répondit que puisqu'il avoit laissé brûler le parchemin qui l'avoit fait aimer de la Princesse de la Chine, il ne pouvoit faire un autre sortilége pour rendre à la Princesse cet amour; mais qu'il pouvoit par son art l'en rendre possesseur, de gré ou de force. En effet, il fit un talisman, & assura à la mère que la nuit prochaine la Princesse de la Chine seroit transportée dans la chambre de son fils, & que ce seroit à lui à faire tourner l'aventure à son avantage Le même soir, m'étant endormie sur un sofa sans être tout-à-fait deshabillée & ayant encore sur moi une partie de mes diamans, je fus transportée, par la vertu de ce talisman, dans l'appartement du perfide. Quelle fut ma surprise, à mon

réveil, de le trouver auprès de moi, & de me voir dans un lieu que je ne connoissois point! Eh bien, me dit-il, en me regardant avec des yeux égarés, je peux me venger, mais je te pardonne si tu veux t'abandonner à moi. Monstre, lui répondis-je, la mort même ne me forceroit pas à consentir à tes lâches desseins; retire-toi. La manière dont je prononçai ces mots, lui fit comprendre que je le détestois. La honte & la colère le transportent; il sort & rentre armé d'un poignard. Il me presse encore de me rendre à ses desirs, & veut en venir à la violence: je me défends en criant de toutes mes forces; cependant, soit que je me sois moi-même offerte à ses coups, soit cruauté de sa part, je tombai percée de plusieurs coups. Je m'évanouis; il me croit morte; &, pour cacher l'assassinat qu'il vient de commettre sur la fille de son Empereur, il me met, à l'aide d'un esclave fidèle, dans un coffre; &, m'ayant transportée hors de la maison, ils me descendent par dessus les murailles de la ville. Le ciel vous a envoyé pour me sauver; j'ai puni ce monstre, comme vous l'avez vu, & son châtiment vous apprend le reste de mon histoire. Mais vous-même,

qui êtes-vous? Je lui racontai mes aventures. La Princeſſe de la Chine me parla enſuite beaucoup de la cour de ſon père, des belles femmes qui en étoient l'ornement, & ſur-tout de la Princeſſe Chelniſſa, fille du grand Mandarin. Le portrait avantageux qu'elle m'en fit m'enflamma; je me figurois une Divinité, & la Princeſſe me fit entendre que la main de cette belle Demoiſelle ou Princeſſe, car elle étoit nièce de l'Empereur, étoit la plus noble récompenſe que le Monarque Chinois pût accorder au libérateur de ſa fille. Je vous préſenterai au Prince mon père, ajouta-t-elle; je lui vanterai les ſervices eſſentiels que vous m'avez rendus: il ſaura que je vous dois la vie, & il obligera ſon grand Mandarin à vous donner ſa fille en mariage. Cependant la nuit étant venue, Abdulſelam prit le corps du Marchand que la Princeſſe avoit tué, le porta dans la même foſſe où ce traître l'avoit dépoſée elle-même, & revint chez lui ſans avoir été vu de perſonne.

Le lendemain matin, Abduſelam loua un cheval ſuperbement enharnaché, le fit monter par la Princeſſe, & le conduiſit lui-même par la bride juſqu'au Palais.

Dès qu'on la reconnut, ont avertit l'Empereur son père, qui, avec tous les grands, alla à la rencontre de sa fille. Elle fut reçue avec des transports de joie incroyables. Cette nouvelle s'étant répandue dans la ville, l'allégresse devint universelle. Le Roi & la Reine, qui croyoient avoir perdu sans retour leur fille unique, ne pouvoient se lasser de l'embrasser & de l'accabler de questions. Cependant Abdulselam étoit resté à la porte du palais, & attendoit qu'on le fît appeller; mais la Princesse transportée de plaisir de revoir ses parens l'oublia; &, après une longue attente, il se retira maudissant les femmes & leur ingratitude. De retour chez lui, il prit les hardes qui restoient dans l'appartement qu'il avoit loué pour y soigner la Princesse blessée, & qui étoit trop vaste & trop cher pour lui seul : il alla en louer un dans un autre quartier de la ville. La Princesse de la Chine, au bout de quelques jours, se ressouvint enfin d'Abdulselam, & le fit chercher par-tout; mais comme il avoit changé de logement, on ne put le trouver; & elle en fut fâchée, comme on l'est à la Cour, d'avoir manqué l'occasion de faire un acte de justice ou de bienfaisance.

Le jeune Prince, qui avoit quitté depuis long-temps son habit de Derviche, se fit un devoir d'oublier à son tour la Princesse de la Chine : mais il n'en fut pas de même de la Princesse Chelnissa ; il y songeoit sans cesse ; & ce qu'il en entendoit dire à tous ceux qu'il interrogeoit sur cette belle personne, ne faisoit qu'accroître son amour ; mais il désespéroit de la pouvoir jamais voir, & il en ressentoit le plus grand chagrin. Pour adoucir cette amertume, il fréquenta si souvent les cabarets & les autres lieux de plaisirs, qu'il dissipa en peu de temps tout ce qu'il possédoit encore, & se vit enfin réduit à la plus affreuse pauvreté. Son état étoit d'autant plus triste, qu'il ne savoit à qui avoir recours dans ce pays étranger.

L'hiver, pour comble d'infortune, commençoit à faire sentir ses rigueurs ; mourant de froid, & dénué de toutes sortes de ressources, il se réfugia dans une étuve. Le Baigneur qui étoit absent, rentra quelque temps après, & le malheureux Prince le conjura, en le saluant, de ne point le renvoyer qu'il ne se fût un peu réchauffé. Le Baigneur l'ayant

considéré, crut démêler quelque chose de grand dans sa figure, malgré l'état où il étoit réduit, & lui offrit de rester avec lui, & de lui servir d'aide; ce que le Prince accepta avec grande joie.

Il y avoit déjà quelque temps qu'Abdulselam vivoit chez le Baigneur, lorsque celui-ci, qui, depuis ce temps, remarquoit dans son hôte un grand fond de chagrin, lui dit un jour: je vois que vous avez éprouvé des malheurs; & la mélancolie dans laquelle vous êtes plongé, prouve que le souvenir vous en est toujours présent: confiez-vous à moi; peut-être pourrai-je les adoucir. Abdulselam ne croyant pas devoir rien refuser à son bienfaiteur, lui fit l'histoire de sa vie, & la confidence de son amour pour la Princesse Chelnissa.

Je vous ai promis de vous servir, lui répondit le Baigneur; je le veux & je le puis: il tira en même-temps d'une cassette une boëte qui renfermoit des collyres, (espèce d'emplâtres ou de mouches propres à être mises au coin de l'œil) & en choisissant un, il le plaça près de l'œil droit d'Abdulselam. Allez, lui dit-il, vous présenter en cet état au Palais de

l'Empereur. Abdulselam se fiant à sa parole, sortit sans rien examiner ; & à peine eut-il paru dans les rues, que tout le peuple s'y assembla pour le suivre. Abdulselam qui ignoroit la vertu du collyre, étoit très-étonné de la multitude qui se pressoit sur ses pas. Il marchoit cependant sans s'appercevoir qu'il étoit à demi invisible ; car ce collyre, qui avoit la vertu de faire disparoître les objets, ne lui ayant été appliqué que sur un œil, par le malicieux Baigneur, ne laissoit appercevoir en lui qu'une moitié d'homme ambulante. La populace l'accompagna ainsi jusqu'au palais de l'Empereur. Son apparition y passa pour un prodige. Le Roi, la Reine & toutes les Dames de la Cour voulurent voir une pareille merveille. Le grand Mandarin ne voulut pas priver la Princesse Chelnissa sa fille, d'admirer une chose aussi étonnante ; & Abdulselam ayant apperçu celle dont on lui avoit fait de si grand récits, la trouva plus admirable encore qu'il ne l'avoit imaginé. Cette vue fit une telle impression sur lui, qu'il poussa un grand soupir, & s'évanouit. Revenu à lui-même, il sortit promptement du palais, & se ca-

cha pour attendre la nuit, de peur d'être suivi dans les rues en retournant chez son hôte. Le malin Baigneur le reçut en riant. Que vous ai je fait, lui dit Abdulselam, pour m'avoir rendu la fable de toute la ville ? Rendez-moi ma premiere forme, je vous en conjure. Ne vous défiez point de moi, reprit le Baigneur ; je vous ai promis de vous obliger, & je vous tiendrai parole ; mais apprenez mes aventures, & connoissez tout mon pouvoir.

Mon père étoit fort riche ; il étoit jeune quand il mourut, & je dissipai en peu de temps l'héritage qu'il m'avoit laissé. Un jour que j'allois acheter du bled dans un village, je fus surpris en chemin par une grande pluie. J'avois avec moi un boisseau pour mesurer le bled que je devois acheter : je me dépouillai de mes habits, de peur qu'ils ne fussent mouillés ; je les mis dans le boisseau que je renversai, & je m'assis dessus. Lorsque la pluie fut passée, je m'habillai & continuai mon chemin. Après avoir fait quelques pas, j'apperçus une figure hideuse qui venoit à ma rencontre ; elle étoit mouillée, & crottée depuis les pieds jusqu'à la tête. Etonné de me voir aussi

sec que s'il n'avoit pas plu, cet être horrible, après m'avoir considéré avec beaucoup d'attention, me dit : je suis un génie, & je sais tous les enchantemens & toutes les magies possibles; mais j'ignore ceux qui ont pu te préserver de la pluie qui vient de tomber. Seigneur, lui répondis-je, vous voyez l'effet d'une prière, & de certaines paroles Apprends-les moi. J'y consens, à condition que vous m'apprendrez, auparavant, les plus baux d'entre les secrets que vous possédez. Le génie y consent, & m'apprend, à l'instant, beaucoup de sortiléges, d'enchantemens, & de prières magiques : il me demande ensuite la prière que je savois pour pouvoir marcher à la pluie sans être mouillé. Je lui racontai alors l'histoire de mon boisseau : furieux de se voir pris pour dupe, il se disposoit à se venger, mais je récitai aussi-tôt quelques mots qu'il m'avoit appris, & je me trouvai à l'instant transporté dans le village où j'allois acheter du bled. Je ne sais ce que devint ce génie ; cependant je promis de ne me servir de ma science que pour faire du bien, & je n'ai jamais trahi ma promesse. C'est cependant moi qui

avois donné à la mère du Marchand dont vous m'avez parlé, le parchemin magique, & ensuite le moyen de transporter la Princesse de la Chine dans l'appartement de son fils; mais j'ignorois ses mauvais desseins: à votre égard, soyez tranquille; je vous servirai dans vos amours. Le collyre que j'ai placé près de votre œil sert à rendre invisible; mais c'est pour attirer l'attention de la Cour, & vous procurer l'avantage de voir votre Princesse, que je ne vous ai d'abord rendu ce service qu'à moitié, à présent, je vais completter mon opération. Effectivement le lendemain Abdulselam partit chargé du même collyre que la veille, mais aux coins de ses deux yeux, de manière qu'étant devenu entièrement invisible, il se rendit en cet état au palais du grand Mandarin, père de la Princesse Chelnisa. Il entre; personne ne l'arrête: de l'appartement des hommes, il vole a celui des femmes; il pénètre enfin jusques dans la chambre de la Princesse; il la voit; il contemple à son aise, sans qu'elle soupçonne qu'il y ait quelqu'un dans son appartement.

La nuit étant venue, on déshabille la

Princeſſe, on la met au lit en préſence de l'heureux Abdulſelam : la nourrice de Chelniſſa allume deux flambeaux qu'elle poſe au pied du lit, & ſe retire : & Abdulſelam, après avoir attendu très-impatiemment que ſon amante fût endormie, ſe gliſſe auprès d'elle, l'embraſſe, & la ſerre étroitement.

La Princeſſe s'éveille en jetant des cris perçans; la nourrice accourt: qu'avez-vous donc à crier ſi fort ? lui dit-elle, à demi endormie. J'ai ſenti, répondit Chelniſſa, un homme qui me preſſoit dans ſes bras. Oh, oh ! répliqua la nourrice, voyons, voyons où ce téméraire a pu ſe cacher. Après avoir cherché dans tous les coins de l'appartement ſans trouver perſonne, raſſurez-vous, dit la nourrice, vous voyez bien qu'il n'y a point d'homme ici; c'eſt un mauvais rêve que vous avez fait : bon ſoir, dormez bien, & ne rêvez plus. La Princeſſe ſe rendormit, & Abdulſelam recommença, de plus belle, à l'embraſſer. Elle s'éveille, ſe débat, & crie plus fort que la première fois. La nourrice revient, on cherche encore, & on ne trouve rien. Etes-vous devenue folle ? lui dit enfin la nourrice, qui prenoit de l'humeur. Eh !

comment voulez-vous qu'un homme vous embraſſe, puiſqu'il n'y en a point ici? Pour ſe juſtifier, la Princeſſe lui montre ſur ſes joues les traces des baiſers qu'elle a reçus: la nourrice convaincue alors de la juſtice de ſes plaintes, mais n'entendant rien à tout cela, courut avertir le grand Mandarin de ce qui ſe paſſoit. Celui-ci ſe tranſporta auſſi-tôt dans l'appartement de ſa fille; & ne concevant pas mieux que la nourrice cet étrange événement, le lendemain il fut trouver le Roi pour l'en prévenir, & lui faire craindre un pareil ſort pour ſa fille.

Le Roi aſſembla ſon Conſeil, & on ne ſavoit trop que décider ſur cette ſingulière dénonciation. Un grand de l'aſſemblée dit qu'il connoiſſoit une ſorcière, & que ſi on vouloit la faire venir, il étoit perſuadé qu'elle expliqueroit le prodige. Le Roi & tout le Conſeil furent de cet avis, & la ſorcière mandée parut un inſtant après. On lui expoſa le cas, & elle répondit: « Cet événement extraordinaire eſt l'ou-» vrage d'un fameux ſorcier qui eſt dans » ce pays: tout mon pouvoir, toute ma » ſcience ne peuvent pas détruire ce qu'il » a fait; mais je puis tenter d'en détourner

» l'effet. Si cet insolent revient encore ce » soir dans l'appartement de la Princesse, » qu'on en ferme toutes les portes, qu'on » y pose des gardes, que la Princesse fasse » moins la cruelle, & nous verrons s'il » aura l'adresse de nous échapper ».

On exécuta ponctuellement les ordres de la vieille. La nuit étant arrivée, le Prince vint encore se coucher auprès de Chelnissa, qui paroissoit faire moins de résistance. Bientôt elle appella ceux qui étoient en sentinelle; la porte fut fermée, & les gardes sur le champ se rendirent aux fenêtres & aux autres issues de l'appartement, & le gardèrent le sabre nud à la main. Abdulselam s'appercevant du danger qu'il couroit, chercha en vain le moyen de s'évader. Au même instant la vieille ordonna qu'on découvrit le toit de la chambre de la Princesse, qui avoit eu grand soin d'en sortir aussi-tôt, & elle y fit jetter du soufre & d'autres matières embrâsées. Le nez, la bouche & les yeux du Prince, furent remplis à l'instant, d'une fumée épaisse; il étoit prêt à suffoquer; de grosses larmes lui tomboient des yeux; sans y songer il en essuie une avec sa main; aussi-tôt le collyre mystérieux

disparut, détrempé par ses larmes, & l'on apperçut la moitié d'un homme. Au même instant les soldats se saisirent de lui, & le lièrent avec des cordes. Abdulselam se voyant pris, ne put s'empêcher de pleurer; le collyre qui étoit à son autre œil, perdit également son effet; & l'on vit avec étonnement que celui que l'on venoit de prendre pour une moitié d'homme, étoit un homme tout entier. Il fut aussi-tôt conduit devant le Roi, qui le condamna à être pendu.

On le conduisit, quelques heures après au lieu où il devoit subir son supplice; une foule innombrable de peuple le suivoit. Comme il arrivoit sur la place, un des Derviches avec lesquels il s'étoit mis en voyage, & qui étoit resté dans la ville sans avoir jamais pu le retrouver, passa par hasard & le reconnut, malgré l'état déplorable où il étoit réduit. Si vous voulez me sauver la vie, lui dit-il, courez vîte dans tel quartier où il y a un bain; apprenez au baigneur ma triste situation, & priez-le de venir à mon aide.

Le Derviche vola chez le baigneur, & lui fit part du triste sort d'Abdulselam: celui-ci ouvrit un grand coffre, & récita

quelques paroles magiques: auſſi-tôt des hommes & des chevaux ſortirent du coffre en ſi grande quantité, que toute la cour de ſa maiſon en fut remplie, il tira du même coffre de la terre blanche, dont il ſe frotta le viſage, &, dans le même inſtant, il perdit ſa propre figure, & prit celle du grand Mandarin. Il monta un cheval ſuperbe, & courut avec ſa ſuite, très-bien montée auſſi, au lieu où l'on alloit exécuter Abdulſelam. Le bourreau ſe diſpoſoit à l'étrangler, quand le baigneur arriva. Arrêtez, arrêtez, cria-t-il d'un ton impoſant, le Roi a reconnu l'innocence de ce jeune homme, & il lui fait grâce. Les gens de juſtice, voyant ou croyant voir le grand Mandarin, coupèrent la corde qui étoit au col du Prince: il étoit évanoui; on lui jeta de l'eau, & il reprit ſes ſens. Le faux Mandarin le fit monter ſur un très-beau cheval, & dit aux gens de loi de retourner au palais du Roi, & qu'il s'y rendroit bientôt après eux; il prit en même-temps le chemin de ſa maiſon. Arrivé dans ſa cour, il récita d'autres paroles, & les hommes & les chevaux rentrèrent d'eux-mêmes dans le coffre dont la première conjuration les avoit tirés. Il

se frotta ensuite avec la même terre blanche dont il s'étoit servi avant de sortir de chez lui, & il reprit sa figure ordinaire. Abdulselam le reconnut, & tomba aux pieds de son sauveur.

Cependant les huissiers & les gens de justice étant arrivés à la cour, furent bien étonnés d'y voir le grand Mandarin qu'ils venoient de quitter, & qu'ils avoient vu prendre un autre chemin que celui du palais. Le Roi leur demanda s'ils avoient exécuté ses ordres ; ils répondirent que le grand Mandarin lui-même étoit venu, suivi d'un cortège nombreux, leur apprendre que Sa Majesté avoit fait grâce au coupable. Le Roi entra dans une grande colère, & leur répondit que le grand Mandarin ne l'avoit point quitté. Les gens de loi craignant pour leur tête, envoyèrent aussi-tôt chercher un grand nombre de personnes qui avoient été présentes, & qui toutes certifièrent au Roi qu'elles avoient vu le grand Mandarin délivrer le coupable en son nom.

On eut encore recours à la vieille sorcière, qui, après s'être bien informée du chemin qu'avoient pris le faux Mandarin & son cortége, & ayant appris où ils étoient

allés, devina que ce prodige étoit le fait d'un enchantement exécuté par le baigneur. Le Roi ordonna auſſi-tôt à un de ſes Mandarins de ſe tranſporter chez cet homme, & de le lui amener avec le coupable. Le Mandarin monte à cheval, accompagné d'une ſuite nombreuſe, & arrive à la porte du baigneur. Mais celui-ci qui l'avoit vu venir de loin, récite à l'inſtant certaines paroles. Auſſi-tôt le bain diſparoît aux yeux du Mandarin, & il voit à la place un jardin délicieux, &, de diſtance en diſtance, des pavillons enrichis & ornés de tout ce que l'art peut inventer de plus beau. Le baigneur vient au-devant de lui, & l'invite à ſe repoſer; le Mandarin accepte cette offre; & comme il faiſoit fort chaud, il ôte ſon bonnet & ſon habit. Un inſtant après, le Mandarin voit entrer une vingtaine de pages vêtus ſuperbement, & tous d'une beauté ſurprenante; ils portoient des plats d'or remplis des mets délicieux: la table en fut couverte, & tout le reſte du ſervice étoit de la même magnificence.

Le Mandarin étonné, après avoir longtemps conſidéré ces merveilles, ſe diſpoſoit à goûter de quelques-uns des plats;

tout-à-coup la terre tremble, le tonnerre gronde, & le jardin disparoît. Le Mandarin effrayé, se trouve transporté au milieu du grand Bazar de la ville, entouré de ces beaux pages transformés en chiens aboyans. Le peuple accourt & l'environne en mêlant ses huées aux aboyemens des chiens. Le Mandarin qui se voit la dupe du Magicien, prend la fuite, suivi de la populace. En se sauvant, il rencontra heureusement un de ses amis, & se réfugia dans sa maison. Il fit réflexion en changeant d'habits, que s'il racontoit au Roi ce qui lui étoit arrivé, tous les autres Mandarins se moqueroient de lui, & il résolut de garder le secret, afin qu'un autre fût attrapé comme lui.

En conséquence il se présenta devant le Roi, & lui dit qu'il avoit vu le coupable & le baigneur dans un bain situé dans le quartier indiqué par la vieille; mais qu'étant seul, il n'avoit pu les prendre. Vous manquez de courage, lui dit un autre Mandarin; si le Roi me le permet, je me charge de traîner à l'instant ces scélérats à ses pieds. Le Monarque y consent. Le Mandarin part, & arrive au bain; il descend de cheval, & dans le même ins-

tant la maiſon du baigneur ſe change à ſes yeux en un palais magnifique. Une troupe de jeunes eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, vient au-devant de lui en danſant, & le fait aſſeoir ſur un trône d'or. Etonné, enchanté, il fait de vains efforts pour concevoir ce prodige. Soudain les ténèbres ſuccèdent au jour; le tonnerre & les éclairs redoublent l'horreur de la nuit; & le Mandarin tremblant, ſe trouve auſſi-tôt tranſporté ſous le château de la ville, entouré d'une troupe de chats qui miaulent & l'égratignent. Il s'enfuit à toutes jambes; ſe réfugie, le plus ſecrettement & le plus promptement qu'il peut, dans la maiſon d'un de ſes parens, change d'habits, & retourne au palais. Chemin faiſant, il penſe qu'un pareil malheur étoit, ſans doute arrivé au premier Mandarin, & qu'il ne s'en étoit pas vanté. Il crut qu'il étoit prudent d'imiter ſa diſcrétion; & quand le Roi lui demanda s'il avoit amené les coupables : Sire, lui répondit-il, je me ſuis préſenté à la porte du bain, je les ai vu, mais ils ont fermé leur porte, que je n'ai pu enfoncer ni faire enfoncer, les voiſins m'ayant dit qu'ils craignoient ces

gens-là, que c'étoient des sorciers; & ils ont refusé de se saisir de leurs personnes.

Le grand Mandarin entra dans une colere furieuse : s'il n'étoit pas nuit, dit-il à ce Mandarin, je vous apprendrois dès ce soir, par mon exemple, que vous êtes un lâche, ainsi que celui qui a été le premier chez le maudit baigneur; mais demain matin je m'y transporterai, & vous verrez si les enchanteurs me font peur. En effet, le lendemain matin il se rend à la maison du baigneur. A l'instant qu'il veut entrer, il voit un parc délicieux, dont les murailles étoient de marbre blanc; une porte de bois d'ébène s'offre à ses regards; la serrure & les gonds étoient d'argent; le baigneur se présente sous la figure d'un vieillard, & le grand Mandarin lui demande à qui appartient ce jardin admirable. C'est moi qui en suis le maître, répondit le baigneur, cela est-il possible, répliqua le Mandarin, l'Empereur lui-même n'en a pas un si beau. Seigneur, répartit le baigneur, êtes-vous curieux de vous y promener? je vais vous en ouvrir la porte. Aussi-tôt une clef d'or tourne entre les mains du Magicien; la porte tourne sur

ſes gonds d'argent; & le Mandarin entre. L'éclat & le parfum des fleurs, la hauteur des arbres, la longueur des allées, enfin toute la diſpoſition de ce lieu enchanté charme le Mandarin; il fait quelques pas, un immenſe baſſin rempli d'une eau plus brillante que les diamans s'offre à ſa vue; il s'arrête, & contemple avec plaiſir toutes ces merveilles. Cependant le baigneur étend au pied d'un arbre un tapis de Perſe, mêlé d'or & de ſoie; le Mandarin s'y aſſeoit, & le baigneur l'invite à ſe baigner dans ce baſſin, en lui vantant les propriétés de ſon eau: le Mandarin ne peut réſiſter au deſir qu'il en a, & le magicien lui préſente un linge de bain, brodé en perles & en diamans. Le Mandarin dépouillé s'en couvre, & deſcend dans le baſſin; il nage, il plonge, & paroît prendre un grand plaiſir dans ce bain; mais tout diſparoît tout-à-coup, & il ſe trouve nud dans une grande mare d'eau puante qui étoit à l'extrêmité de la ville. Le peuple eſt ſcandaliſé de voir un homme nud ſe délecter dans ce vilain bain; les hommes l'accablent de huées, & même de pierres, & les femmes de brocards & d'injures. Heureuſement pour lui, il ne

fut point reconnu. Honteux, comme on peut le croire, il fuit le plus vîte qu'il peut, & gagne enfin son palais. A peine peut-il se faire connoître par ses gens, qui ne vouloient pas lui ouvrir la porte. Il parvient à entrer chez lui; il s'habille très-promptement, se rend chez l'Empereur, de meilleure foi que les Mandarins subalternes, & lui raconte ce qui vient de lui arriver. Les deux autres qui étoient présens, imitèrent sa sincérité, & détaillèrent aussi les tours singuliers que le magicien leur avoit joués.

Vous m'étonnez, leur dit le Roi; mais je veux en avoir le cœur net, & aller moi-même, tout-à-l'heure, chez ce scélérat de baigneur. Il partit en effet sur le champ, accompagné de toute sa cour & des trois Mandarins. Le baigneur se présente à la porte de sa maison avec Abdulselam. Pourquoi as-tu reçu chez toi ce misérable, lui demanda le Roi? Seigneur, répondit le magicien, il est entré malgré moi; eh comment aurois-je pu l'en empêcher? il est si fort, que d'une croquignole il fend un homme en deux, & l'étend mort à ses pieds: voyons donc, répliqua le Monarque irrité, s'il pourra résister au tranchant

de mon ſabre : à ces mots il s'avance ſur le jeune Prince le ſabre nud à la main. Le baigneur récite auſſi-tôt des paroles magiques, le bras droit du Roi reſte ſuſpendu en l'air. Le bras gauche veut aller au ſecours du droit, & il y reſte attaché, ſans qu'il ſoit poſſible au Monarque de remuer ni l'un ni l'autre. Le grand Mandarin court à l'aide de ſon maître ; & ſa main reſte collée au bras du Roi, qui preſſe envain le Mandarin de le laiſſer & de ſe retirer. Bref, les deux autres Mandarins, tous les Officiers du Roi & toute ſa garde, veulent ſignaler leur zèle dans cette circonſtance ; &, par l'effet du même enchantement, ils s'attachent tous les uns aux autres, & reſtent ainſi le bras levés comme leur maître, ſans pouvoir changer de ſituation.

Alors le Monarque, malgré toute ſa fierté, ſupplie le baigneur de rompre cet enchantement. J'y conſens, répondit le magicien, mais à deux conditions. Quelles ſont-elles, reprit l'Empereur, j'y acquieſce avant même de les connoître, & je vous en donne ma parole Impériale ; mais délivrez-moi promptement. La premiere, répliqua

répliqua le baigneur, est de donner en mariage à ce jeune homme (en montrant Abdulselam) la fille de votre grand Mandarin ; & la seconde de faire fouetter par toute la ville la vieille sorcière qui vous a instruit de ma demeure. J'ai consenti à tout & j'y consens encore, dit le Roi fatigué de sa position ; mais ne tardez pas à me rendre l'usage de mes bras. A l'instant le magicien souffla sur eux ; & l'enchantement fut rompu.

Le Roi, fidèle à sa promesse, emmena dans son palais Abdulselam & le baigneur, & leur fit rendre toutes sortes d'honneurs. Abdulselam raconta au Roi ses aventures ; & le Monarque enchanté d'apprendre qu'il étoit d'un sang égal à celui de la Princesse Chelnissa, & qu'il lui devoit la vie de sa propre fille, l'accabla des plus tendres caresses, & le presenta lui-même à la Princesse sa fille, qui fut charmée de revoir son bienfaiteur. Les noces d'Abdulselam & de Chelnissa furent célébrées avec la plus grande pompe ; les fêtes durèrent pendant plusieurs jours, & Abdulselam fut assez heureux pour inspirer à Chelnissa tout l'amour qu'il avoit conçu pour elle.

Il passa une année entière dans l'ivresse des plaisirs ; mais au bout de ce temps, il se sentit tourmenté de l'envie de retourner dans son pays. Il rêvoit sans cesse aux moyens qu'il pourroit employer pour faire consentir à ce voyage le Roi de la Chine, le grand Mandarin son beau-père, & son épouse elle-même ; il vint enfin à bout de les persuader. Le desir de revoir son père & sa mère, qui devoient être inquiets de son sort, lui servit d'excuse. Il partit donc avec Chelnissa : le grand Mandarin les accompagna jusqu'au port où ils devoient s'embarquer pour les Indes. Un vaisseau bien équipé les attendoit. Les jeunes époux prirent congé de leur père & beau-père, les larmes aux yeux. On mit à la voile, & pendant plusieurs jours ils eurent le vent le plus favorable. Mais tout-à-coup le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, une tempête affreuse s'élève, & bientôt le bâtiment est submergé. Le Prince & son épouse se sauvent presque seuls dans un esquif, qui, après avoir été balotté pendant trois jours, les porta sur une terre inconnue. Ils descendent sur la plage, & leur premier soin est de rendre grâ-

ces au ciel qui les a sauvés. Ils marchent sans savoir dans quel pays ils sont. Cependant Chelnissa fatiguée du long chemin qu'elle a déjà fait, & accablée par la chaleur & par la faim, prie Abdulselam de s'arrêter : ils s'asseoient à l'ombre d'un pin, & la Princesse s'endort sur les genoux d'Abdulselam, trop inquiet & trop agité pour pouvoir goûter le moindre repos. Pendant que Chelnissa dormoit, il apperçoit dans son sein un mouchoir qui paroissoit contenir quelque chose ; il le prend, & voit qu'en effet il renferme des rubis, des perles & des diamans d'une beauté admirable. Il les considère avec joie ; car toutes les autres richesses qu'il avoit emportées avec lui en partant de la Chine, avoient été englouties au fond de la mer. Il veut ensuite les remettre où il les a pris. Au même instant un faucon, qui sans doute prenoit les rubis pour un morceau de chair crue, fond du haut des nues, enlève un rubis du mouchoir, & fuit à tire d'aîle.

Le Prince, craignant de réveiller son épouse, lui pose doucement la tête à terre, laisse auprès d'elle le mouchoir & ce qu'il contenoit encore, & se met à la

pourſuite du faucon, qu'il n'a point perdu de vue. Il le ſuit long-temps d'arbre en arbre, juſqu'à ce qu'il arrive ſur les bords de la mer. Abdulſelam voit que le faucon a volé dans une iſle. Heureuſement qu'il retrouve en même-temps l'eſquif qui les a ſauvés; il ſaute dedans, & fait voguer vers l'iſle deux matelots qui étoient reſtés à la garde de l'eſquif; il continue dans l'iſle la pourſuite du faucon, d'arbre en arbre, juſqu'a ce qu'enfin l'oiſeau prend ſon vol, & diſparoît tout-à-fait aux yeux du Prince déſeſpéré.

Abdulſelam remonte triſtement ſur ſon eſquif, & veut retourner du côté où il a laiſſé ſon épouſe. Des Pirates l'apperçoivent, s'en rendent maîtres auſſi-tôt, l'enchaînent; & après l'avoir accablé de mauvais traitemens, ils font le tour de l'iſle; & étant arrivés à une ville ſituée à l'autre extrémité, ils le vendent à un vieillard. Abdulſelam lui ayant raconté ſes malheurs, le vieillard compatiſſant lui promet ſa liberté, à condition qu'il ſervira, avec fidélité, ſa fille pendant une année entière. Le malheureux Prince y conſentit; mais comme cette fille étoit jolie & coquette, le Prince ne put réſiſter à ſes

charmes & à ſes agaceries, & il ſe conduiſit avec elle avec tant d'imprudence, que le père, qui s'apperçut de leur liaiſon, irrité contre lui, le réduiſit à l'état vil de garçon jardinier & de maçon, & l'envoya dans un de ſes jardins de campagne, avec ordre d'abattre lui ſeul, un vieux bâtiment qui y étoit.

Le jeune Prince, accablé d'inquiétude, de remords & de fatigue, y travailloit depuis aſſez long-temps, lorſqu'un jour, en démoliſſant cette maſure, il apperçoit une pierre à laquelle étoit attaché un anneau. Il la lève, & voit un ſouterrain très-profond, auquel conduiſoit un petit eſcalier; il y deſcend & y trouve ſix grands vaſes remplis de pièces d'or; il referme le ſouterrain avec ſoin, & attend un inſtant plus favorable pour s'emparer de ce tréſor. Quelque temps après, ſon maître, touché de ſes malheurs & de ſon repentir, ſe détermine à lui accorder la liberté, & lui ordonne de ſe diſpoſer à partir par un vaiſſeau qui doit faire voile pour l'Inde, & s'arrêter dans un port où il eſt abſolument néceſſaire de relâcher (à la Cochinchine) au milieu de la traverſée, pour y attendre la ſaiſon propre

à achever heureusement le voyage. Abdulselam enchanté, prend les six vases remplis de piéces d'or, en enlève une certaine quantité, & en couvre le haut de quelques couches de sel; & après avoir fait les préparatifs de son voyage, il fait transporter le tout dans le vaisseau. Dans la crainte d'être volé, il eut la précaution d'annoncer au capitaine que les six cruches ne contenoient que du sel. Le vent étoit contraire, & le bâtiment resta quelques jours à l'ancre. Abdulselam venoit tous les matins visiter ses cruches, & savoir si l'on partiroit bientôt; il retournoit ensuite chez son maître : enfin le vent étant devenu favorable, le capitaine mit à la voile pendant la nuit, sans songer à Abdulselam, qui étant venu le lendemain matin sur le port, fut au désespoir d'apprendre que le vaisseau étoit parti. Il revint fort triste chez son maître, qui lui dit que de six mois il ne partiroit aucun bâtiment pour l'Inde, & qu'en conséquence, il falloit bien qu'il attendît tout ce temps.

Mais revenons à la Princesse Chelnissa Elle se réveille après un long sommeil, & ne trouvant plus son époux auprès d'elle,

elle l'appelle en vain, & le cherche partout : voyant que ses recherches sont inutiles, elle se livre au plus affreux désespoir : elle croit qu'elle a été trompée, & que son époux l'a abandonnée, après lui avoir enlevé le plus précieux de ses pierreries. Seule dans un pays inconnu, elle ne sait que devenir. Elle marche au hasard, & au bout de trois jours, elle arrive dans une ville nommée Haïssan : une vieille femme la reçoit chez elle, & lui demande qui elle est. Chelnissa ne lui découvre point sa naissance : elle lui dit seulement qu'elle a fait naufrage, & a eu le bonheur de se sauver. Cependant la Princesse ayant vendu, à l'aide de cette bonne femme, les bijoux qui lui restoient, vécut quelque temps avec elle ; & s'étant déterminée à continuer son voyage pour les Indes, dans le dessein de s'assurer si son époux l'avoit en effet trompée, ou pour l'y retrouver, au cas qu'il y fût arrivé naturellement avant elle, ou qu'il y arrivât par la suite, elle s'informa du temps où quelque vaisseau feroit voile pour ces contrées. Quelques jours après la bonne femme vint l'avertir qu'il devoit en partir un incessamment ; mais elle la prévint

qu'il relâcheroit à la Cochinchine, pour attendre la saison propre à achever ce long voyage. On se rappelle que le bâtiment qui portoit Abdulselam, devoit s'y arrêter aussi, par la même raison. Prête à s'embarquer, elle acheta des habits d'homme, & s'en revêtit. Le projet de Chelnissa étoit de se rendre à la Cour du Roi Malais, ne doutant pas que ce Roi, dont Abdulselam s'étoit dit le fils, ne s'intéressât au sort d'une Princesse qui auroit été si cruellement trompée; & ne lui donnât, en conséquence, les moyens de retourner à la Chine, s'il falloit qu'elle renonçât à l'espoir de retrouver un époux digne d'elle.

Le bâtiment arriva en effet dans le port de la capitale de la Cochinchine, où il relâcha, comme il se l'étoit proposé. Chelnissa, après avoir encore vécu pendant quelque temps dans cette ville avec le reste de l'argent que lui avoit produit la vente de ses bijoux, voyoit enfin sa bourse épuisée, & ne savoit comment subsister pendant le temps que son vaisseau devoit encore séjourner dans ce port avant de reprendre la route des Indes. Un jour qu'elle faisoit, chez un Traiteur,

un modique repas, le Traiteur la voyant plongée dans la plus profonde mélancolie, s'intéressa à son sort, & lui fit plusieurs questions. La Princesse déguisée lui avoua qu'elle étoit au bout de toutes ses ressources, & qu'elle ne savoit pas comment elle pourroit payer le premier repas qu'elle seroit forcé de prendre. Eh bien! jeune homme, dit le Traiteur, votre physionomie me plaît; restez chez moi sur le pied de mon garçon : je vous nourrirai, & vous n'aurez plus de pareilles inquiétudes. Chelnissa accepta la proposition; & quoiqu'elle ne fût pas, à beaucoup près, fort au fait de la cuisine, elle ne laissa pas d'achalander beaucoup la boutique par sa figure agréable, & la politesse avec laquelle elle servoit les personnes qui venoient prendre leur repas dans cette maison.

Au bout de quelques mois, le vaisseau dans lequel Abdulselam avoit dû s'embarquer entra dans ce port. Le Capitaine croyant que les six cruches pleines d'or qu'Abdulselam y avoit déposées, n'étoient remplies que de sel, résolut de s'en défaire; & comme il avoit fait connoissance avec Chelnissa qu'il prenoit

pour le garçon du Traiteur chez lequel il avoit été manger souvent, il lui en fit présent, & Chelnissa les accepta d'autant plus volontiers, que le bon sel étant fort rare dans cette ville, elle espéroit en tirer quelque argent.

Revenons à Abdulselam. Enfin au bout de six mois, il trouva le moyen de s'embarquer pour les Indes, après avoir témoigné sa reconnoissance au vieillard dont il avoit été l'esclave. Chemin faisant, le bâtiment relâcha à une petite Isle, & tout l'équipage descendit à terre pour prendre le plaisir de la chasse. Abdulselam, en parcourant cette Isle, remarqua sur un arbre un nid de faucon. Comme un de ces oiseaux étoit la cause qu'il avoit perdu son épouse, il avoit juré de détruire tous ceux qu'il trouveroit; en conséquence, il tire aussi-tôt une flèche au milieu du nid, & le fait tomber. Quel est son étonnement d'appercevoir le rubis de Chelnissa qu'un faucon lui avoit enlevé! Ce bonheur inattendu lui fit espérer que ses maux alloient finir. Il se rembarqua tout joyeux, &, quelques jours après son vaisseau arriva dans la ville où étoit Chelnissa. L'équipage y débarqua;

& le même jour Abdulselam, parcourant la ville, passe devant la boutique du Traiteur. Il voit un garçon dont la physionomie lui rappelle tous les traits de son épouse : cette ressemblance le frappe ; mais les habits d'homme dont elle est couverte le forcent, au même instant, à renoncer à l'idée agréable qu'il osoit concevoir.

Quant à la Princesse, elle le reconnut aussi-tôt ; mais dissimulant sa joie, elle lui proposa de souper le même soir chez son Traiteur, en l'assurant qu'on lui serviroit des mets excellens que tout le monde trouvoit bons, & dont elle espéroit qu'il seroit content. Il y consentit. Pendant le souper, le faux garçon se trouvant seul avec son époux, & le servant, il le pria de lui raconter ses aventures ; ce qu'il fit. Chelnissa qui l'avoit cru infidèle, enchantée de son erreur, & oubliant, dès cet instant, tous ses malheurs, s'écria : ah ! Abdulselam ! si je vous montrois votre épouse.... Grands Dieux, répondit aussitôt le Prince des Indes, que je m'estimerois heureux ! à l'instant la Princesse ôta son turban, & laissa tomber & flotter ses beaux cheveux. Abdulselam la reconnut, & ils s'embrassèrent en versant des larmes

de joie. Elle lui apprit ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Abdulselam ayant parlé avec regret des six vases remplis d'or couvert de sel qu'il avoit perdus, Chelnissa lui conta de quelle manière ils étoient tombés entre ses mains. Cet argent leur servit à faire les préparatifs de leur voyage. Chelnissa reprit, dès le même jour, les habits de son sexe ; le Prince lui acheta des esclaves pour la servir, & le Traiteur qui l'avoit reçue fut noblement récompensé. Ils partirent, & arrivèrent heureusement dans les Etats du père d'Abdulselam, qui les reçut avec la joie la plus vive. Abdulselam, après la mort de son père, régna long-temps avec gloire dans l'Inde sur le Malais, & partagea son trône avec Chelnissa qu'il aima toujours, & qui lui donna plusieurs enfans, qui furent tous sensibles & bienfaisans, à l'exemple de leurs parens.

Ceux de nos Lecteurs qui connoissent le Roman de Pierre de Provence & de la belle Maguelonne, & le Conte des Mille & une Nuit, dont Badour, Princesse de la Chine, est l'héroïne, trouveront une assez grande ressemblance entre ces deux petits Romans, & la seconde partie de

celui que nous venons d'extraire. Il n'eſt point étonnant qu'un Auteur de Contes Turcs ait copié un Auteur de Contes Arabes; mais quant à l'Auteur de la belle Maguelonne, il n'a probablement pas la gloire d'avoir inventé l'hiſtoire d'un rubis enlevé par un faucon. Il eſt vrai que le fonds de ſon Conte eſt très-ancien; mais quand même il remonteroit, comme tant d'autres, de nos anciens Fabliaux, au temps des Croiſades, il pourroit bien encore avoir été apporté de l'Orient par les Croiſés, & être, par conſéquent, d'invention Arabe.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

Suite des Hiſtoires, Fabliaux, ou Contes tirés des Manuſcrits de M. de Sainte-Palaye, *& relatifs à la Chevalerie de la Table ronde.*

Hiſtoire de Claris *& de* Laris, *Roman de Chevalerie, de Féerie & d'Amour.*

RIEN ne nous indique quel eſt l'Auteur de cet ancien Roman, dont les Manuſcrits ſont sûrement très-rares, puiſque nous n'en connoiſſons point d'autre que celui ſur lequel nous avons travaillé, & qu'il n'en eſt fait mention que dans le ſeul catalogue de la Bibliothèque du Roi. Tout ce que nous pouvons deviner, c'eſt que cet ouvrage eſt poſtérieur, au Roman du Chevalier au Lion, & à Chrétien de Troyes, puiſque ce Roman & ſon Auteur ſont cités dans celui-ci.

Au temps qu'Artus gouvernoit l'Angleterre, il y avoit en Gaſcogne un Roi

nommé *Ladon*, qui avoit épouſé la fille de l'Empereur d'Allemagne, nommée *Lidamie*, qui étoit (nous ne ſçavons pas comment) petite nièce ou couſine du Roi Artus. Elle étoit parfaitement belle, & n'avoit que ſeize ans. Le Roi Ladon en avoit cent. Cependant il n'avoit point craint d'épouſer la jeune & charmante *Lidamie*, parce qu'il ſçavoit qu'elle avoit été parfaitement bien élevée, & dans les principes les plus ſévères ſur la fidélité qu'une demoiſelle, & ſur-tout une princeſſe, doit à ſon époux. Parmi les jeunes gentilshommes, écuyers, ou *varlets* (comme on diſoit dans ce temps-là) qui avoient été élevés à la Cour de Gaſcogne, on remarquoit le jeune & beau *Claris*, fils d'un Duc vaſſal de Ladon. Il étoit à peu-près de l'âge de la Reine, par conſéquent dans celui où l'on s'enflamme aiſément. Les charmes de cette Princeſſe firent bientôt ſur lui les plus vives impreſſions. Il étoit chargé de ſervir le Roi & elle à table, & il ne pouvoit ceſſer un moment de la regarder; elle lui cauſoit de ſi furieuſes diſtractions, qu'il renverſoit les ſauces, laiſſoit tomber les plats, & ſe faiſoit tous les jours aux doigts des cou-

pures considérables. Le bon Roi le prenoit pour un mal-à-droit; mais la belle Reine ne s'y trompoit pas : au contraire, s'appercevant de son amour, elle y répondoit au fond de son cœur; mais elle étoit trop vertueuse & trop bien élevée pour lui en rien témoigner. Cependant Claris languissoit pour elle. Il faisoit toujours son service domestique plus mal de jour en jour, & enfin il tomba malade. Le Roi Gascon lui dit alors : « Varlet, » mon ami, je vois que ton talent n'est » pas d'être écuyer tranchant & de servir » à table : ce métier t'ennuye, celui des ar- » mes te conviendroit mieux; vois où tu » veux aller l'apprendre & l'exercer. La » Cour du grand Roi Artus est, sans dou- » te, la meilleure école de Chevalerie. » La Reine peut te recommander à ce » prince notre allié : venant de sa part, » tu seras bien reçu; prépare-toi pour » ce voyage ». Lidamie ajouta avec douceur, qu'elle se feroit un plaisir de donner des preuves de l'intérêt qu'elle prenoit à lui en le recommandant à son oncle. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Claris, qui, d'ailleurs, sentoit qu'il se consumeroit inutilement en ses-

tant plus long-temps auprès de la belle Reine, & qu'il valoit mieux se rendre digne de ses bonnes graces en se signalant par quelques exploits. Il se disposoit donc à partir pour la Grande-Bretagne, lorsque le jeune Prince *Laris*, frère de Lidamie, lui proposa de se joindre à lui. Il en demanda la permission au Roi & à la Reine, qui y consentirent. Il étoit déjà lié de la plus tendre amitié avec Claris : ils étoient tous deux du même âge, & avoient les mêmes agrémens & les mêmes inclinations. Ladon les arma tous deux Chevaliers avant leur départ ; & la Reine, lorsqu'ils allèrent prendre congé d'elle, recommanda affectueusement à Claris, son frère Laris. Le nouveau Chevalier, ne pouvant s'empêcher de verser des larmes de tendresse, répondit : » Madame, tant qu'il restera » dans mes veines une goutte de sang, je » jure à vos pieds de l'employer à défen- » dre votre frère : ma vie est à vous ; je » me trouverai trop heureux de la per- » dre pour le service de quelqu'un qui » vous appartient d'aussi près ». A ces mots, les sanglots lui coupèrent la parole : il partit avec son compagnon de voyage,

& quelques domeſtiques qui les ſuivoient tous deux.

Dans leur route, ils mirent à fin diverſes aventures dont nous ne raconterons que les plus intéreſſantes. Ils paſſoient près d'un château fortifié, quand un Nain vint avec politeſſe les engager, de la part de ſon maître, à y entrer. C'étoit une trahiſon; à peine eurent-ils paſſé le pont-levis, qu'ils ſe virent attaqués tout-à-coup & entourés par le Seigneur & ſes gens. Leur valeur les tira de ce danger; ils écartèrent, tuèrent ou mirent en fuite leurs perfides ennemis. Le Seigneur lui-même, abattu par Claris, fut réduit à lui demander la vie; & le généreux Chevalier étoit prêt à la lui accorder, lorſqu'une jeune perſonne de la figure la plus intéreſſante, ouvrant une fenêtre qui donnoit ſur la cour intérieure du château, & adreſſant la parole au vainqueur; s'écria: « Sire, » gardez-vous bien de faire grace à ce » barbare: puniſſez-le plutôt de tous ſes » crimes; il a l'horrible coutume d'attirer » dans ſon château tous les Chevaliers » qui paſſent aux environs, & de les faire » attaquer à l'imprévue, par une foule » de ſes gens, à la tête deſquels il ſe place.

» Quand il les a ainſi accablés, il les met » à mort, ou les jette dans un obſcur » cachot : tel eſt le ſort qu'il a fait ſubir » depuis peu à mon cher Yvain, un des » plus nobles & des plus braves Cheva- » liers de la Table ronde. Venez le déli- » vrer, & puniſſez le traître, ou du moins » mettez-le à la place d'Yvain ».

Claris prit ce dernier parti; il fit lier le tyran, & le plongea dans le cachot d'où Yvain fut tiré. La demoiſelle (que l'on juge bien qui étoit la mie d'Yvain, & que l'indigne Seigneur du château deſtinoit probablement à ſes plaiſirs) fut rendue à ſon amant. Les deux voyageurs ſoupèrent avec eux dans cette habitation, théâtre de leurs exploits, & y dormirent juſqu'à la pointe du jour. Mais alors nouvelle aventure; une troupe de voleurs que le Nain du château, qui s'étoit échappé, avoit été avertir, venoit pour délivrer le Seigneur, protecteur de leur brigandage. Yvain les ayant vu de loin, donna l'alarme. Auſſi capable de guider par ſa prudence ceux qui l'avoient délivré, que de les ſeconder par ſa valeur, il conſeilla de les laiſſer entrer dans le château avec les précautions néceſſaires pour que

rien ne pût leur donner de soupçon, & de tomber ensuite sur eux pour les exterminer. Les coquins sont toujours la victime de leur imprudence. Ceux-ci entrèrent inconsidérément dans le château ; bientôt ils y furent attaqués ; & malgré la supériorité du nombre, ils y furent massacrés. Le Seigneur entendant leurs cris, fit des efforts pour se délivrer & les secourir ; il rompit ses fers, parvint jusqu'au champ de bataille ; mais il y reçut la mort avec tous ses complices. Le sage Yvain dîna & passa encore le reste du jour dans le château avec les deux jeunes héros qui l'en avoient rendu le maître. Dans l'après dîné il leur donna les plus sages instructions, tant sur la route qu'ils devoient suivre, que sur leur conduite à la Cour d'Artus ; ils partirent pour s'y rendre ; & Yvain ayant établi le meilleur ordre possible dans le château, continua, peu de temps après, avec sa mie, sa route, qui avoit certainement un objet, mais que nous ignorons.

Nos nouveaux Chevaliers traversoient ce pays que l'on appelle aujourd'hui Marche du Poitou. Claris étoit toujours oc-

cupé de Lidamie, & de veiller sur les jours de Laris, qu'il regardoit comme un dépôt précieux qui lui étoit confié, lorsqu'ils rencontrèrent un guerrier de bonne mine couvert de riches armes, mais pâle, défait abattu, & pouvant à peine se soutenir sur son cheval. Nos débutans dans la Chevalerie l'abordèrent honnêtement & lui offrirent leurs services. Hélas! leur dit-il du ton du désespoir, il n'est plus pour moi de plaisirs dans ce monde; ma mie m'a été enlevée de la façon la plus cruelle: je m'appelle *Carados*; mon nom est assez connu parmi ceux des Chevaliers de la Table ronde. Je retourne à la Cour d'Artus implorer le secours de mes confrères, & du chef de cette noble Chevalerie; c'est parmi eux seuls que je peux trouver des vengeurs. N'allez pas si loin, lui répondirent unanimement Claris & Laris, nous sommes peut-être dignes, par notre prudence, d'écouter le récit de vos malheurs; & pour les réparer, s'il ne faut que du courage, aucun péril ne peut nous effrayer. Chevalier, leur répondit Carados, votre contenance & vos paroles m'inspirent de l'estime & de la confiance: apprenez-

donc mon hiſtoire. J'étois il n'y a pas long-temps, ſur le point d'épouſer une femme charmante, & pour qui je reſſentois l'amour le plus vif. *Ladas*, Seigneur de la Rochelle, mon voiſin, eſt devenu jaloux de mon bonheur ; il m'a envoyé un défi, & m'a propoſé de nous voir, les armes à la main, pour me diſputer la poſſeſſion de cette beauté. J'en étois ſi épris, j'avois tant de confiance dans quelque réputation de bravoure que j'ai acquiſe à la Cour d'Artus, que par mépris je lui fis répondre, que je m'offrois à le combattre ſeul, lui troiſième, ou lui ſixième, & moi avec un ſecond ; ou moi avec deux Chevaliers, & lui avec huit. Il accepta le défi : on prit jour, & Ladas parut avec huit braves. Comme je ne m'attendois point à ce nombre, malgré ma popoſition, & que je croyois qu'il n'en ameneroit tout au plus que deux, je fus ſurpris, car j'étois ſeul ; comme je l'avois annoncé. En vain je propoſai à quelqu'un de ceux qui m'avoient accompagné, de me ſeconder ; aucun n'oſa accepter un combat auſſi inégal. Ladas fit donc ſaiſir ma mie ; elle fut miſe entre les mains des Barons qui devoient être témoins du combat ; & ils

me déclarèrent que, si dans quarante jours je ne me présentois à sa cour pour la lui disputer selon les loix que j'avois proposées moi-même, elle lui seroit livrée. Artus est en Bretagne ; une partie de ses Chevaliers l'y aura sans doute accompagné : je cours vers lui, & vais, la mort dans le cœur, prier quelqu'un d'eux de venir m'aider à arracher des mains de mon rival, celle dont dépend le bonheur de ma vie.

Sire, lui dit Claris, il y a plus de bravoure que de prudence peut-être dans votre cartel ; mais nous vous avons offert nos bras ; & si le secours de deux Chevaliers, que six adversaires ne seront pas capables d'effrayer, peut vous être agréable, parlez, nous sommes prêts à vous suivre.

Cette offre courageuse, & le ton ferme avec lequel elle fut faite, ranimèrent Carados. La joie reparut sur son visage, il se répandit en remercîmens ; & ayant accepté le bras des deux Princes Gascons, ils partirent ensemble pour se rendre chez Ladas, qu'ils défièrent à leur tour. Tous les Chevaliers de la contrée accoururent pour être témoins de l'événement.

Les Barons qui avoient la demoiſelle en garde, l'amenèrent ſur le champ de bataille. Carados, en la voyant, ſentit ſon courage renaître. Pour ſon rival, il eut encore la lâcheté de venir avec ſes huit champions ; & cette troupe, non-ſeulement ne rougit pas d'attaquer, trois par trois, chacun de nos héros ; mais elle eut l'infamie, au lieu de viſer au corps, ſelon la loi des tournois, de porter la lance contre les chevaux de ſes adverſaires. Ceux-ci qui combattoient loyalement, en renverſèrent chacun un ; mais leurs chevaux ayant été tués, ils ſe trouvèrent à pied contre ſix hommes à cheval. L'indignation, la fureur & la néceſſité, leur firent faire des prodiges : ils ſe jetèrent, au riſque d'être écraſés cent fois, à la bride des chevaux de leurs ennemis, ſoit pour les en précipiter, & combattre corps à corps, ſoit pour ſaiſir le défaut de leur armure, & les percer par-deſſous. Carados, ſur-tout, ne ſe contenoit plus ; il s'élança, à travers les lances, ſur ſon rival. On eût dit qu'il cherchoit à mourir, mais qu'il vouloit l'entraîner avec lui. Enfin, ſon attaque fut ſi heureuſe & ſi ſubite, que Ladas ſe vit à terre, &, l'épée

l'épée sur la gorge. Ses champions n'osèrent avancer, de peur de lui faire donner la mort. Abandonné & vaincu, il demanda la vie à son adversaire, qui, prenant les Barons à témoins de sa victoire lui fit grâce, & d'un air transporté courut vers sa mie pour la reprendre. Le danger de son amant lui avoit fait perdre connoissance ; on eut beaucoup de peine à la faire revenir, il n'y eut que la voix de Carados qui lui rendit ses esprits. Est-ce vous, s'écria-t-elle dès qu'elle put ouvrir les yeux ? Répondez-moi, n'êtes-vous pas blessé ? Il l'assura que non ; elle le serra dans ses bras. Puis se relevant avec promptitude, elle courut vers les deux Chevaliers qui avoient si généreusement exposé leurs jours pour elle, & qui avoient triomphé comme Carados. Tout ce qu'il y avoit là de guerriers estimables, avoit couru à eux pour les féliciter : ils étoient entourés de cette foule de braves, justes appréciateurs des beaux faits d'armes ; elle fendit la presse ; & après les avoir remercié tendrement, leur accorda à chacun un baiser. Toute l'assemblée applaudit à sa reconnoissance. On leur donna des fêtes qui les retinrent quelques jours. Mais

enfin ayant pris congé des deux amans, ils les quittèrent, & continuèrent leur route.

Artus étoit en Bretagne, & nos Chevaliers pour s'y rendre, étoient obligés de passer par la forêt de Brocéliande, si fameuse par ses enchantemens. C'étoit-là que Merlin avoit été enchanté par la Fée Viviane. La Fée Morgane, sa digne élève, avoit choisi cette forêt pour son séjour. Nous lisons dans l'histoire de la Table Ronde, que cette Fée, sœur du grand Roi Artus, avoit long-temps habité la Cour de son frère. Pendant un temps, sa jeunesse, ses charmes, & le goût vif qu'elle avoit pour la galanterie, l'avoient rendu les délices de cette Cour. Au bout de quelques années, ayant commencé à perdre une partie de ses avantages naturels, elle avoit été obligée de recourir à l'art : d'abord elle n'avoit employé que celui de la toilette ; mais enfin elle avoit été obligée de s'aider de celui de la féerie & des enchantemens. Avec de pareils moyens, on peut espérer de faire encore des conquêtes ; mais il faut s'attendre à essuyer quelques reproches ; c'est ce qui arriva à Morgane : elle enleva quelques

beaux & jeunes Chevaliers à leurs Dames; & quoique ce ne fut pas pour bien long-temps, elle ne laissa pas que de se faire des tracasseries. Elle fit des dons, & marqua des attentions à Lancelot du Lac, & la Reine Genièvre s'en scandalisa. Enfin, elle se déplut ou déplut à la Cour du Roi son frère, & la quitta pour aller habiter un château magnifique, élevé par art de féerie au milieu de la forêt dont nous venons de paler. Là, pour se désennuyer, elle se forma une petite cour de jeunes *Varlets*, de bons Ecuyers, & d'autant de Chevaliers qu'elle en put trouver qui préféraſſent les délices de son château aux fatigues de la Chevalerie errante. Des esprits farfadets ou lutins, empressés à lui plaire, l'avertissoient de tout ce qui passoit à une certaine distance de son habitation. Elle faisoit inviter, ou attiroit chez elle, de quelque manière que ce fût, ceux qui lui paroissoient dignes de ses attentions.

Claris & Laris tombèrent dans ce piége. Ils étoient encore à plus d'une lieue du château, lorsque de jeunes chevreuils, bondissant devant eux, semblèrent les inviter à suivre une route percée à travers

la plus belle forêt du monde. Quand ils l'eurent ſuivi, environ un quart de lieue, une troupe galante de chaſſeurs & de chaſſereſſes, leur firent naître l'envie de marcher ſur leurs traces; & ils n'étoient plus qu'à une médiocre diſtance du château, lorſque des Bergers&des Bergères, en danſant, les conduiſirent, le long de l'avenue, juſqu'à la porte principale. Ils ne purent réſiſter au deſir d'y entrer, & furent reçus avec beaucoup d'empreſſement. Ils trouvèrent la Fée dans un grand ſallon meublé de taffetas couleur de roſe, tout chamarré de gaze d'argent& de fleurs artificielles. Elle étoit aſſiſe ſur ſon grand ſofa, dans un jour favorable à ſes charmes, non moins artificiels. « Princes, leur » dit-elle en ſe levant nonchalamment, » mon art m'apprend qui vous êtes, & » je me félicite de vous voir dans ma » petite cour. Je vous y reçois avec plaiſir & avec l'empreſſement dû à votre » qualité.... Qu'on donne des fauteuils » aux Princes, ajouta-t-elle en ſe tournant vers ſes gens: repoſez-vous ſur ces » ſieges; mais, grands Dieux, comment » pourrez-vous vous y aſſeoir ſans les déchirer, étant armés de toutes pièces,

» comme vous l'êtes ? Mes Demoiſelles, » qu'on leur ôte ces braſſarts, ces cuiſſarts, » toute cette armure incommode ». Auſſi-tôt des Nymphes ſe hâterent de déſarmer les deux Chevaliers ; & la Fée continua : « Au moins, Princes, j'eſpère » que vous me ferez l'honneur de ſouper » avec moi ; vous y ſerez mieux que dans » quelques méchantes cabanes où vous » pourriez coucher, & peut-être à la » belle étoile ». Nos Chevaliers ne purent ſe refuſer à une ſi flatteuſe invitation. « Ah ça, dit encore Morgane, ſi l'on » vous a dit, par haſard, que je ſuis ſor- » ciere, j'eſpère que malgré votre préven- » tion je ne vous ferai pas peur : il eſt » vrai que je ſais quelques ſecrets ; mais » je vous aſſure que ma magie eſt très- » blanche & auſſi blanche que ma per- » ſonne : vous voyez que je ne ſuis pas » noire. J'avoue que j'aime la jeuneſſe ; » elle me divertit & m'intéreſſe ; mais je » ſuis bien loin d'avoir contre elle aucun » mauvais deſſein ; au contraire, je me » chargerai avec plaiſir de votre éduca- » tion ; je vous donnerai d'excellentes » maximes pour réuſſir dans le monde ; » & peut-être vous conduirai-je à la

» gloire par la route fleurie des plaisirs. » Claris ! vous êtes un des plus grands » Seigneurs de la Gascogne ou Aquitaine ; & vous, Laris, vous êtes fils » de l'Empereur d'Allemagne ; & la belle » Reine des Gascons est votre sœur. Vous » voyez que je vous connois : donnez-» moi la main, & allons souper ».

Le souper fut excellent, & nos jeunes guerriers dormirent ensuite dans le meilleur lit qu'ils eussent occupé depuis leur départ de la Cour de Ladon. Le lendemain, nouvelles politesses, redoublement d'attentions. La Fée se décida à commencer ses instructions par le beau Claris, & elle remit le Prince d'Allemagne entre les mains d'une de ses suivantes en qui elle avoit le plus de confiance : elle s'appelloit *Madoine*. Ma chère, lui dit Morgane, je te confie le Prince Laris ; fais-lui voir tout ce que l'art offre ici à la curiosité ; cherche à lui rendre ce séjour agréable & intéressant ; mais ne le fatigue pas par de trop longues promenades, & que je puisse à mon tour le promener.

Les deux jeunes Princes sentirent combien il étoit fâcheux pour eux d'être retenus dans une espèce de captivité, quel-

que soin qu'on prît pour les amuser & leur plaire. Claris tout occupé de la Reine Lidamie, n'écoutoit qu'avec regret les douceurs que lui prodiguoit la sœur d'Artus. Cependant il prenoit le sage parti de dissimuler, & sa jeunesse aidoit à la tromper. Laris en usoit de même avec Madoine. En vain Morgane leur disoit, « aimables » Princes, qu'allez-vous chercher à la » Cour du Roi mon frère ? Des aventu- » res ! Je suis en état de vous en fournir, » & de vous apprendre, sans périls, à vous » en tirer avec gloire. Cet art merveil- » leux, dont je ne veux faire usage que » pour vos plaisirs, va faire naître des » dragons horribles que vous percerez, » des géans que vous abattrez, & des » armées entières que vous dissiperez ; » dans la suite, quand vous trouverez des » monstres véritables, vous serez familia- » risés avec leur image ». Les Chevaliers Gascons ne se payoient point de ces raisonnemens, quoique pour dissiper leurs ennuis, ils consentissent à ces combats chimériques. Quand ils se rencontroient ensemble, ils raisonnoient sur les moyens de s'échapper ; & cela leur paroissoit, avec raison, très-difficile. Le parc du châ-

teau de la Fée étoit entouré de murailles si hautes, qu'elles sembloient toucher aux nues, & on n'y voyoit aucune porte. Ils en avoient fait vingt fois le tour inutilement : enfin Laris s'avisa d'une ruse qui lui réussit : il redoubla de soins pour Madoine, & dans ces momens d'ivresse où l'on ne peut rien refuser à un amant aimé, il lui demanda, comme une preuve de sa tendresse, par quels moyens l'on pourroit s'échapper du château de la Fée. La belle se fit long-temps & beaucoup prier, mais le Prince devint si pressant, qu'enfin le secret de Madoine lui échappa. Ils étoient à l'extrémité du parc, près d'une muraille. Regardez, dit Madoine, cet anneau attaché à une pierre de ce mur ; il ne faut que le tirer à soi, c'est la clef du jardin ; & une seule pierre dérangée, fait disparoître ces murailles qui vous semblent si élevées. Laris en fit aussitôt l'épreuve, feignant de badiner, & vit la muraille s'écarter, & ouvrir devant lui une grande route qui lui eût donné moyen de s'échapper dès ce moment, s'il n'eût cru devoir encore dissimuler pendant quelques jours. Ayant remis la pierre & l'anneau en leur place, il s'en retourna

doucement au château avec sa mie Madoine. Il fit part de sa découverte à Claris; & dès le lendemain ils prièrent la Fée d'ordonner un tournoi, dans lequel, en combattant contre des Chevaliers fantastiques ils apprendroient comment on devoit en combattre de plus réels. Morgane y consentit, & fixa un jour pour cette fête; en l'attendant, les Chevaliers prièrent qu'on leur rendît leurs armes & leurs chevaux, & qu'on leur permît de se promener dans le parc pour se mettre en haleine. On y consentit, & les Dames les suivirent dans des calêches brillantes; mais nos jeunes héros ayant pris leur course à toute bride, les eurent bientôt devancées; & s'étant rendus à l'endroit où la muraille pouvoit être ouverte, Laris tira l'anneau, & le grand chemin s'étant ouvert devant eux, ils le suivirent si bien & si long-temps, qu'ils sortent de la forêt de Brosséliande, & arrivèrent à la Cour d'Artus sans que la Fée pût les rejoindre. Ils furent reçus à cette Cour avec toute la distinction possible; outre que le nom de Laris y étoit déjà connu & honoré, Yvain & Carados qu'ils avoient délivrés, les avoient annoncés très-avan-

tageuſement: ils y paſsèrent à-peu-près un an. Y avoit-il une entrepriſe périlleuſe à achever, un brigand à exterminer, un beau fait d'armes à entreprendre, ils y couroient enſemble, & partageoient la gloire comme ils avoient partagé le danger. Il ſembloit que l'un eût craint de ſe diſtinguer, ſi ſon ami ne ſe fût diſtingué avec lui. Jamais ils ne ſe quittoient, & leur tendre attachement étoit cité partout. On ſait combien étoient unis chez nos anciens Chevaliers les frères d'armes. Ceux-ci, outre ce lien puiſſant, avoient encore celui de la conformité d'âge, de goût & de caractère; mais ſur-tout Claris chériſſoit en Laris le frère de l'adorable Lidamie.

Ils revinrent enfin en Gaſcogne, & leur arrivée fut célébrée par un tournoi que donna pour eux le vieux Roi Ladon. Claris s'y diſtingua à ſon ordinaire; mais il y fut bleſſé; Laris ſon ami le fit tranſporter auſſi-tôt dans ſa propre chambre. La Reine ne put ſe diſpenſer de le venir viſiter. Un autre motif ſecret l'y engageoit encore, c'eſt l'amour qu'elle reſſentoit pour le beau Chevalier: car elle l'aimoit; mais ſa vertu étouffoit ces ſenti-

mens trop tendres, & elle avoit su jusqu'alors les cacher. Un jour cependant qu'elle vint faire visite au malade, & que par hasard elle se trouva seule avec lui, lui ayant demandé à son ordinaire, comment il se trouvoit, celui-ci qui crut l'occasion favorable pour découvrir son amour: « Ce n'est point cette blessure » légère qui m'inquiéte, dit-il; il en est » une plus dangereuse que je garderai » toute la vie; je n'aurai jamais l'espé- » rance d'en guérir, parce qu'on m'en » refusera le remède, & que je n'oserai » même jamais le demander ». On le pria de s'expliquer. Alors il déclara à Lidamie l'impression qu'elle avoit faite sur lui, du premier moment qu'il l'avoit vue, les efforts inutiles qu'il avoit faits pour se guérir en s'éloignant d'elle, & tout ce qu'il avoit souffert dans cette absence. Quoique cette déclaration ne déplût pas intérieurement à la Reine, elle affecta cependant d'en être irritée. « Cla- » ris, répondit-elle, j'avois jusqu'à ce » jour estimé en vous le plus brave de nos » Chevaliers, & j'aimois l'ami intime » de mon frère; je ne m'attendois pas » que pour récompenser mon amitié,

» vous m'offenseriez, ainsi que le Roi mon » Seigneur; puisque vous m'avez déclaré » si clairement vos sentimens, je dois » cesser de venir vous voir, & même » vous ordonner de ne jamais vous présen- » ter à mes yeux ». A ces mots elle sortit.

Le Chevalier, frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, tomba sans connoissance sur son lit. Ceux qui entrèrent l'instant d'après, le trouvèrent dans cet état. On le crut mort, & des cris retentirent dans tout le palais. Dames, pucelles, Chevaliers, valets, tout le monde le pleura. Au premier bruit de cette nouvelle Laris accourt; il se jetta sur le corps de son malheureux ami, l'arrosa de ses larmes, & l'embrassoit tendrement. Mais par un pressentiment heureux, qui souvent réussit, & qu'ont seuls ceux qui savent aimer, il porta la main sur le cœur du Chevalier, & trouva qu'il battoit encore. Sa joie fut telle qu'on l'imagine. Cependant comme sa blessure ne pouvoit avoir occasionné un pareil accident, il soupçonna qualque chagrin secret; il se douta même que sa sœur y avoit contribué, car l'amour de Claris lui étoit connu; il court chez elle pour

s'en éclaircir. Déſeſpérée des ſuites d'une rigueur qui n'étoit point dans ſon ame, elle s'étoit enfermée pour pleurer. A la vue de ſon frère elle rougit; & à peine lui eût-il fait quelques queſtions, qu'elle lui avoua ſans détour, & le diſcours que lui avoit tenu Claris, & ce qu'elle lui avoit répondu. Laris blâma ſa cruauté; il déclara que depuis long-temps ſon ami lui avoit confié ſon amour, & exigea de ſa ſœur, au nom de l'amitié qu'elle lui devoit, de venir dans la chambre du mourant lui donner un baiſer. Elle fit d'abord quelques objections fondées ſur ce qu'elle ſe devoit à elle-même, ainſi qu'au Roi ſon époux. Ce n'eſt pas, ajouta-t-elle, que je vous refuſaſſe ſi j'étois libre. Je vous avouerai même, qu'il n'y a perſonne au monde que j'eſtime autant que Claris. Eh bien, promettez-moi, lui dit le frère, que ſi le Roi meurt, vous n'aurez point d'autre ami que lui; & en attendant accordez-moi ce que je vous demande, & que l'honneur ne vous défend point, puiſque c'eſt moi qui vous prie d'uſer de ce moyen néceſſaire pour ſauver la vie au plus brave Chevalier du monde, & à celui qui m'eſt le plus cher.

Nous retournerons ensuite en Angleterre si vous l'exigez, & je vous promets de n'en revenir que quand vous-même nous le permettrez.

L'amour, plus encore que toutes ces raisons, persuadoit Lidamie; elle se rendit avec son frère auprès de Claris; mais en le voyant pâle & mourant, & prêt à expirer victime de ses rigueurs, au lieu d'un baiser qu'elle avoit promis, elle lui en donna plusieurs. Le Chevalier ranimé par ces premières faveurs, & par les larmes dont il sentit son visage arrosé, ouvrit les yeux. Il reconnut la Reine: « Ah! » j'allois mourir, s'écria-t-il, vous me » rendez la vie ». En disant ces mots, il la serra dans ses bras, &, dans son transport, il lui rendit au centuple tous les baisers qu'il venoit de recevoir d'elle. Mon frère, dit-elle, a exigé de moi que je consentisse à être votre amie, & à vous en donner cette première preuve; je m'y suis prêtée, parce qu'il m'a répondu de votre respect, & m'a promis que, pour ne point exposer ma vertu, vous vous éloigneriez même de ces lieux. Je me suis rendue à ses instances; je me flate que vous remplirez aussi l'engagement

qu'il a pris pour vous. « Hélas ! reprit » Claris, on voit bien que la promesse » qu'il a fait ne le regardoit pas. Mais, » Madame, puisque c'est le seul moyen » de vous plaire, quelque cruel qu'il me » soit de m'éloigner encore de vous, soyez » assurée que j'obéirai ».

Quelques jours après, nos deux amis partirent en effet avec une suite nombreuse, & vingt-quatre chevaux que leur avoit donné le Roi Ladon. Le soir on s'arrêta dans une plaine où l'on dressa des tentes ; & toute la troupe, après avoir soupé, s'endormit. Vers minuit trois femmes passèrent auprès du petit camp : elles alloient en Gascogne, & nos deux Héros étoient précisément l'objet du voyage. La première d'entre elles étoit Madoine, cette suivante de Morgane, dont la tendresse inconsidérée pour Laris, avoit occasionné la fuite de ce jeune Prince & celle de Claris. L'on juge bien que cette fuite avoit mis la Fée en fureur : elle s'étoit doutée que Madoine en étoit coupable, d'autant plus que cette confidente étoit presque la seule qui sût son secret, & qui eût pu l'enseigner aux fugitifs. Madoine sentoit sa faute, & en étoit assez

punie par la perte qu'elle avoit faite ; mais elle eut beau répondre de son juste chagrin & verser des larmes, elle n'appaisa point Morgane, qui ne put cependant exercer d'autre rigueur sur elle, que de la chasser de son château & de sa présence. Madoine se retira, & deux de ses compagnes la suivirent. Elle emporta avec elle des connoissances que son long séjour auprès de Morgane l'avoit mise a même d'acquérir, de sorte qu'elle se trouvoit déjà une Fée du second ordre très-habile. Elle s'établit dans une tour à l'extrémité de la forêt de Brosséliande ; elle la fit, par son art, arranger de manière que c'étoit une assez bonne copie du château de Morgane. Elle y joignit un jardin, qu'elle entoura de murs magiques assez semblables à ceux dont nous avons déjà parlé. Les moyens d'y pénétrer & d'en sortir étoient les mêmes ; mais pour s'assurer mieux de l'impossibilité qu'on auroit de s'échapper, elle plaça un énorme géant, & tout ce qu'elle savoit faire de monstres, à l'ouverture fatale. Quand elle eut une fois formé ce bel établissement, elle n'eut rien de plus pressé que de courir après son cher Laris. Si je le

retrouve, disoit-elle, je réponds bien qu'il ne m'échappera-plus, & elle le retrouva, comme nous venons d'en prévenir le Lecteur. Les *Farfadets* qui lui étoient attachés, & qui voltigeoient autour d'elle, lui apprirent bientôt qu'elle se trouvoit près de son cher Laris. On peut juger quelle fut sa joie. Aussi-tôt elle fait une conjuration, & endort profondément tout le camp; puis, profitant de l'effet de ce charme soporifique, elle pénètre dans le pavillon où dormoit Laris, le fait enlever par ses Farfadets, le fait transporter dans son château, & y retourne elle-même en toute diligence.

Cependant, le matin, la troupe de Claris s'étant éveillée, & s'apprêtant à partir, on fut bien étonné de ne plus retrouver Laris. Son ami étoit au désespoir: comment, après ce malheur, oser reparoître devant sa belle Reine? Les Chevaliers qui l'accompagnoient le consolèrent de leur mieux. Ils résolurent de se séparer tous pour aller à la quête du jeune Prince: il ne pouvoit être encore bien loin, & leur nombre étoit suffisant pour se répandre sur toutes les routes. Ils se flatoient

de le retrouver bientôt : on se quitte donc, & chacun court de son côté. Mais les soins de la plupart d'entr'eux furent inutiles, quelques-uns parvinrent seulement à la Cour d'Artus, & y annoncèrent l'accident arrivé à Laris. Toute la chevalerie de la Table Ronde se mit aussi-tôt en campagne pour le chercher : le Prince d'Allemagne y étoit généralement aimé & estimé ; mais ne sachant trop où il pouvoit être, leur quête n'aboutit qu'à procurer à ces braves Chevaliers des occasions particulières & extraordinaires d'exercer leur valeur ; & l'objet de leurs recherches ne fut enfin rempli que par l'événement singulier dont nous rendrons compte dans un moment. En attendant, revenons au château de Madoine.

Laris en s'éveillant fut bien étonné de se trouver, non plus sous cette tente où il avoit couché ; mais dans un appartement orné d'une façon assez galante, & dont toutes les fenêtres étoient exactement fermées & grillées. Il n'étoit pas encore revenu de son étonnement, lorsqu'il vit entrer cette Fée subalterne à laquelle il avoit joué un si mauvais tour. Il frémit à son aspect. La soubrette de Morgane l'abor-

dant de l'air le plus tendre & même le plus ardent : « Beau Chevalier, lui dit-» elle, vous êtes rentré, non plus sous la » puissance de Morgane, mais sous la » mienne. Votre sort est entre mes mains, » & si j'étois vindicative, il ne tiendroit » qu'à moi de le rendre triste & malheu-» reux. Vous avez abusé de ma foiblesse » pour vous ; mais je suis bonne : restez » ici, & oubliez pour quelque temps la » gloire en faveur des plaisirs que peut » vous offrir ce séjour. Vous y serez aussi, » & encore plus heureux que vous ne » l'étiez dans le magnifique palais de » Brosseliande : je prendrai seulement un » peu plus de précautions pour vous y re-» tenir. Si vous vouliez vous soustraire à » mes empressemens, songez que je suis » aussi puissante que celle que je recon-» noissois pour ma maitresse ». Laris ne répondit rien d'abord, & resta absorbé dans ses pensées. « Je vous laisse faire » vos réflexions, ajouta Madoine, & vous » quitte pour quelques momens. Exami-» nez bien le lieu où vous êtes ; regardez-» moi bien moi-même ; songez que je » vous aime, que je devrois vous haïr, » & prenez votre parti ».

Le jeune Prince ayant bien considéré le lieu où il étoit, & les difficultés insurmontables d'en sortir, en conclut qu'il ne pouvoit se tirer de ce nouvel esclavage que par les mêmes moyens qui l'avoient délivré de celui de Morgane, & que quoique Madoine eût déjà été trompée par lui, il pouvoit peut-être encore la tromper. Il lui fit donc, quand elle revint, un accueil dont elle eut tout lieu d'être satisfaite ; &, quoiqu'elle ne fût ni jeune ni jolie, la jeunesse & le desir de se sauver le servirent si bien, que la Fée s'applaudit d'avoir fait retomber son cher Laris dans ses filets, & se flata de l'y conserver longtemps. Elle lui laissa toute liberté de se promener dans ses jardins, toujours bornés par cette terrible muraille. Mais c'étoit en vain qu'il vouloit tirer d'elle le secret nécessaire pour en sortir : elle se gardoit bien de le lui révéler ; & instruite par son expérience, elle prenoit toute les précautions possibles pour écarter de lui les suivantes qui eussent pu se laisser séduire. Le géant veilloit jour & nuit le long des murailles, & les monstres les gardoient en dehors. Laris commençoit à désespérer du succès de sa ruse, lorsqu'un événement,

auquel il ne s'attendoit pas, lui procura du moins quelques consolations. Entre les Chevaliers de la Table Ronde qui s'étoient empressés à chercher Laris, étoit ce Sénéchal Queux: aussi fameux par ses mésaventures, que les autres par leurs exploits. Il fut le premier qui rencontra par hasard le château de Madoine; & ce qui lui arriva dans cet endroit est encore plus remarquable que tout ce qu'il avoit éprouvé ailleurs. Il avoit été deux jours à traverser la forêt de Brosséliande; les farfadets ne l'avoient pas jugé digne de leurs espiègleries, & les espions de Morgane n'avoient pas été curieux de l'attirer dans son palais. Il étoit enfin arrivé bien fatigué auprès des murs de la maison, n'ayant point mangé de toute la journée. Après avoir dévoré un morceau des provisions qu'il portoit avec lui, & avalé une bouteille de vin dont il s'étoit pareillement muni, il vit un tas de mousse au pied du mur, & il crut pouvoir s'y jeter & y dormir, après avoir attaché un peu plus loin son cheval avec une longe qui ne l'empêchoit pas de paître. Mais cette mousse étoit une provision que le géant de Madoine, qui étoit de garde autour des murailles, avoit ras-

ſemblée dès le matin, & placé là pour l'emporter enſuite, & s'en faire à lui-même un lit de camp pour y paſſer la nuit. Queux n'y fut pas plutôt endormi, que la porte ſecrète du jardin s'ouvre. Le géant ſort pour aller chercher ſa mouſſe : il apperçoit d'abord le cheval du Sénéchal; il s'en empare, & le fait entrer dans le jardin : enſuite il voit un petit Chevalier couché ſur la mouſſe, & qui, s'étant réveillé au bruit qu'avoit fait le géant, s'y étoit tapis de peur, & s'y étoit enfoncé. Le monſtre le couvre d'une nouvelle doſe de mouſſe, ne fait du tout qu'un paquet, & l'emporte avec lui. Rentré dans le jardin & ayant refermé la porte, il court chez Madoine, y dépoſe ſon fardeau, en lui diſant du ton groſſier d'un géant : *Tenez*, Madame, *voyez ce qu'il y a là-dedans ; j'ai trouvé cela de l'autre côté du mur de votre jardin, je ne ſais pas trop ce que cela eſt ; mais il me ſemble que cela parle ; car cela crie & ſe plaint.* Madoine ouvre le paquet, & reconnoît le Sénéchal armé de pied en cap. Elle l'avoit vu lorſqu'elle n'étoit que ſoubrette à la Cour d'Artus. Elle lui fait conter ſon hiſtoire, rit beaucoup de ſon aventure, & finit par le me-

ner dans la chambre de Laris. « Prince, » lui dit-elle, voici un Chevalier que vous » connoissez, sans doute ; qu'il vous ra- » conte lui-même comme il est venu jus- » ques ici ; il peut, d'ailleurs, rester quel- » ques jours avec vous pour vous amuser ». Elle le lui laissa effectivement, & le Chevalier s'en amusa pendant quelques jours, car tel homme que l'on mépriseà la Cour, paroît charmant quand on le retrouve dans un pays écarté & éloigné. Mais le Sénéchal n'étoit pas trop capable de fournir à Laris des moyens pour s'échapper ; c'est ce que celui-ci cherchoit. Heureusement nous allons voir qu'il les trouva.

Claris cherchoit par-tout son ami. Après ce qui lui étoit arrivé dans le palais de la Fée Morgane, il se douta que Laris pouvoit peut-être éprouver un malheur à-peu près pareil. Pour s'assurer de ce qui en étoit, il tourna en-dehors toute la forêt de Brosséliande, & étant parvenu à l'extrémité, il reconnut des murailles tout-à-fait semblables à celles élevées par l'art de Morgane. Aussi-tôt il forme son plan. Il se met en embuscade, & attend le moment où le géant, après avoir fait sa ronde en-dedans, la fait en-dehors,

pour voir si tout est en ordre, & rentre ensuite par la porte. Le monstre paroît effectivement à l'entrée de la nuit, & Claris, loin de se cacher, se présente devant lui la lance en arrêt. « Quel est cet » enfant, dit le géant d'une voix rauque » & terrible? Voici, repondit Claris, les » hochets avec lesquels j'amusai mon en» fance ». Disant cela, il lui montre sa lance en arrêt, & lui dit de se défendre. Le géant rit d'abord, ensuite il tâche d'écarter son adversaire avec son sabre. Mais Claris le pressant toujours, il reçoit, au défaut de la cuirasse, un coup de lance qui le blesse & le renverse. Aussitôt le jeune Chevalier saute légerement à terre. & se prépare à lui abattre la tête. Le monstre demande grâce, & promet, s'il obtient la vie, de décéler à son vainqueur un secret important. Ce secret étoit l'empriſonnement de Laris. A ce nom, les larmes coulèrent des yeux du Chevalier. Je t'accorde la vie, dit-il au géant, mais à condition que tu me conduiras dans la prison de Laris, dussé je y mourir avec lui. Généreux Chevalier, répliqua le géant, tant d'amitié me touche, fiez-vous à ma foi,

foi, je veux non-seulement vous montrer votre ami, mais vous apprendre les moyens de le délivrer. Ils concertèrent alors leurs mesures. Pour empêcher qu'on ne vît Claris entrer dans le château, le géant l'enveloppa de mousse comme il avoit fait Queux, & le porta dans la chambre du prisonnier. Qui pourroit exprimer la joie des deux amis! Combien de fois ils s'embrassèrent! Le géant en étoit attendri. Madoine, en ce moment, étoit absente. Il leur enseigna comment il falloit s'y prendre pour charmer les monstres qui gardoient la porte avec lui. Les trois Chevaliers le suivirent, & par ce moyen sortirent heureusement de leur prison. Comme nos deux héros avoient promis de retourner à la Cour d'Artus, ils en prirent la route, & y arrivèrent; mais à peine y furent-ils, qu'ils apprirent une nouvelle qui les en fit bientôt partir. Le Roi Ladon étoit mort; sa jeune veuve qui héritoit de sa couronne, se trouvoit sans appui dans un moment orageux: *Savary*, Roi d'Espagne, amoureux à la fois de sa personne & de ses Etats, étoit entré avec une armée nombreuse en Gascogne; il vouloit forcer la Reine à lui don-

ner la main : elle avoit écrit à la hâte à son frère de venir à son secours. Laris & Claris prirent aussi-tôt congé du Roi Artus. Le Monarque, pour leur marquer son estime, leur donna un corps de mille Chevaliers, à la tête desquels étoient *Gauvain*, *Lucan*, *Sacremor*, *Agravain*, *Yvain* & *Galheret*. On partit, & on arriva en Gascogne. Il étoit temps de sauver Lidamie. Dépouillée de ses États, elle étoit assiégée dans son dernier château, & ne pouvoit plus résister aux forces Espagnoles ; mais celles-ci furent bientôt attaquées par tant de héros, qu'elles furent forcées de lever le siége ; & la Reine fut délivrée. On juge bien que le premier mouvement de Claris fut de la remercier du bonheur qu'il avoit eu de la servir ; mais il avoit partagé cette gloire avec tant d'autres braves Chevaliers, qu'il ne regardoit point cet avantage comme un nouveau droit à son cœur & à sa main. Il voulut donc faire plus ; lui seul, son ami Laris, & quelques guerriers affidés, poursuivirent les débris de l'armée de Savary jusques au pieds des Pyrénées : ils passèrent ces montagnes, entrèrent dans la Navarre, soumirent cette Province, après que

Claris eut tué de sa main le Monarque Espagnol. Ce fut en lui faisant hommage de cette brillante conquête, que Claris & Laris reparurent à la Cour de Gascogne, & Lidamie, qui commençoit à être inquiette de ce qu'ils étoient disparus immédiatement après sa délivrance, les reçut avec un empressement conforme à ses sentimens pour eux. Elle embrassa tendrement son frère, & épousa & couronna Claris. La Chevalerie d'Artus, après avoir célébré cette union par des fêtes, retourna en Bretagne, & Laris resta encore pendant quelque temps auprès de sa sœur & de son cher beau-frère.

Mais le spectacle du bonheur de ces deux époux, réveilla dans son cœur une flamme qui s'y étoit allumée, à la Cour d'Artus, & dont son ami même ne se doutoit pas. L'objet en étoit la belle & jeune Marine, sœur du brave Yvain. Laris, en y songeant continuellement, devint inquiet & pensif; sa sœur & Claris s'en apperçoivent; ils lui en demandent la cause; enfin ils lui arrachent son secret. On trouve que son mal n'est pas sans remède; & Claris prend la résolution d'aller avec lui en Angleterre, & de de-

mander, pour lui, en mariage, la belle Marine à ceux dont elle dépend, c'est-à-dire, à son frère Yvain & au grand Artus son oncle. Lydamie applaudit à cette résolution, mais elle voulut être du voyage. On lui représenta en vain qu'il ne falloit pas qu'elle abandonnât ainsi ses nouveaux Etats; elle assura qu'elle pouvoit se fier à la sagesse des Ministres qu'elle laisseroit pour les gouverner, & à la bravoure des chevaliers à qui elle en confieroit la défense; & après avoir pris quelques arrangemens pour le voyage, elle partit avec Claris & Laris pour la Grande-Bretagne.

(*C'est ainsi que dans ce temps-là, les Roi & les Reines voyageoient sans beaucoup de train & de cérémonie. Aussi leur arrivoit-il des aventures & des accidens, qui à peine, dans ce temps-ci, pourroient arriver à de simples particuliers.*

Voici un échantillon de ceux qu'éprouvèrent ces illustres voyageurs; ils sont en grand nombre dans le manuscrit dont nous publions l'extrait; mais le récit de la plupart ne paroîtroit pas assez intéressant.

Un jour qu'ils passoient devant la porte d'un château, par un très-beau temps, la Reine, montée sur sa haquenée blanche,

chantoit avec une très-belle voix, & beaucoup d'art & de goût. Le Seigneur Châtelain l'entendit & ayant d'ailleurs reconnu, en regardant par la fenêtre de son château, que la chanteuse étoit très-jolie, il envoya proposer à la petite troupe de s'arrêter pour souper & coucher chez lui. La proposition fut acceptée, & le Châtelain les régala de son mieux. Mais ayant, pendant le souper, regardé de plus près Lydamie, & l'ayant encore fait chanter, le bon Seigneur s'enflamma si bien pour elle, qu'il résolut de profiter du hasard favorable, qui avoit attiré dans son château une si aimable personne. Comme aucun de la compagnie ne s'étoit fait connoître, il s'imagina que c'étoit quelque demoiselle complaisante qui s'étoit déterminée à suivre ces Messieurs, & qu'elle pourroit avoir la même bonté pour lui. Il s'arrangea en conséquence; & pour donner une tournure honnête à ses arrangemens, il dit qu'il pensoit qu'il ne convenoit pas que dans son château, une femme couchât du même côté où couchoient les hommes; qu'il avoit fait préparer un lit à la Dame, près de la chambre de sa sœur, & de quelques autres personnes du

même sexe ; & que l'appartement des hommes seroit dans l'aîle opposée. Cette précaution, à force de délicatesse, parut suspecte au deux Chevaliers ; ils feignirent d'aller se coucher dans l'appartement qu'on leur avoit assigné, & tournèrent doucement par une galerie qui régnoit tout le long du château, & qu'ils avoient bien remarquée, du côté des femm
Le Châtelain les y avoit déjà devancé, & Lydamie étoit obligée d'appeller du secours, quand ils se trouvèrent à portée de lui en donner. Ils enfoncèrent aussi-tôt la porte de la chambre, fondirent sur le Seigneur, & le corrigèrent si bien, qu'à son tour il se mit à crier. Tous ses domestiques vinrent à lui. Alors grand bruit, grande bagarre ; les Chevaliers se battoient comme des lions ; le Seigneur se défendoit avec courage, & ses gens le secondoient bien ; mais la victoire se déclara pour le parti de l'innocence. La nuit toute entière se passa dans ce tumulte : le jour étant survenu, les Chevaliers se trouvèrent entièrement maîtres du champ de bataille ; le Seigneur & plusieurs de ses domestiques étoient tués ; les autres mis hors de combat. Les Chevaliers se reposèrent de

leurs fatigues, en déjeûnant avec les provisions qui étoient dans le château. Mais quelques malheureux valets s'étant échappés en sautant par-dessus les murs, étoient allés ameuter les payſans du canton. Ceux-ci vinrent assiéger les nouveaux conquérans, dès les premiers jours de leur possession; & ces derniers alloient peut-être succomber, lorsque, par bonheur, [illegible]ave Carados, Chevalier de la Table [illegible]nde, passa par-là, allant on ne sait où. Il reconnut les Chevaliers & la belle Reine qui étoient sur le haut des tours; tomba sur cette canaille; la dissipa, & mit Lydamie, Claris & Laris en état de continuer leur route dès le lendemain.

Ils traversèrent heureusement la dangereuse forêt de Brosseliande: quand ils l'eurent passée, il trouvèrent une rivière assez large, qu'on ne pouvoit traverser que sur un bateau qui alloit tout seul, mais seulement pour ceux qui pouvoient remplir les conditions expliquées sur un écriteau attaché à un poteau planté sur le port. Cet écriteau portoit, que quiconque étoit innocent de perfidie & de trahison, pouvoit s'embarquer librement & avec confiance; mais que le bateau refu-

ſeroit ſon ſervice à tout autre. La petite troupe y entra auſſi-tôt. Claris & Laris étoient, ſans contredit, des Chevaliers ſans reproches, & Lydamie une vertueuſe Reine. Auſſi paſsèrent-ils ſans accident juſques à la rive oppoſée. Ils étoient prêts à y mettre le pied, lorſque, dans un tranſport de ſatisfaction & de vanité, Lydamie s'écria : « cher Claris, le triomphe » de ma vertu & de mon honnêteté eſt » donc à préſent complet; tu es mon ſe» cond époux; je t'adore, & je te ſuis fi» delle; je l'ai même été au premier que » je n'aimois pas; mais j'avois quelques » ſcrupules ſur ce moment, que je n'ou» blierai jamais, & où, à la prière de mon » frère, je *t'accolai* pour te ſauver la vie. » Le vieux Ladon vivoit encore, &...

La Reine en étoit à ce mot, & Claris lui préſentoit la main pour l'aider à ſortir du bateau, lorſque Lydamie ſe ſentant repouſſer par une main inviſible, & le bateau s'éloignant, elle tomba dans l'eau. Les Chevaliers furent très-effrayés, l'un d'eux ſauta auſſi-tôt après elle; l'autre lui tendit le bois de ſa lance pour l'aider à ſe retirer; elle s'en ſervit, & elle ſortit de la riviere ſans autre accident,

que d'être très-mouillée. On rit un peu du mouvement de vanité qui lui avoit causé cette petite mésaventure ; mais la journée n'en finit pas moins heureusement, ni moins gaiement.

On arriva en Angleterre ; la Reine de Gascogne y fut reçue de son parent, le grand Roi Artus, avec tout l'empressement imaginable : on vouloit lui donner des fêtes ; mais Laris, sa sœur & son beau-frère parurent trop occupés des nouvelles qu'ils apprirent, & qui étoient cause que *Marine* n'étoit point à la Cour d'Artus. *Talla*, Roi de Danemarck, étoit venu attaquer le Roi *Urien*, père d'*Yvain* & de *Marine* ; il prétendoit à la main de cette belle Princesse, & la tenoit assiégée avec son père dans la Capitale de leur petit Royaume. Laris fut si frappé de cette nouvelle, qu'il s'évanouit, tomba malade, & l'on fut obligé de le porter sur son lit, où on le crut mort. Tout fut en alarme à la Cour d'Artus. Claris, plus alarmé qu'aucun autre, conseilla à son aimable épouse d'employer, pour le sauver, le même remède qui l'avoit autrefois rappellé lui-même à la vie ; d'aller l'accoler & l'embrasser, en lui parlant de Ma-

rine. Lydamie y consentit, & étant entrée dans la chambre de son frère, elle le serroit tendrement dans ses bras, en lui disant :

Laris, Laris si vous aimez Marine,
Vivez pour empêcher son dam & sa ruine.

Laris, ranimé par les caresses de sa sœur, moins que par le nom de Marine, ouvrit les yeux, & après avoir jeté un grand soupir, il dit :

Baisers de tendre sœur, sont bien baisers d'amie ;
Mais, vrai Dieu ce ne sont les baisers de ma mie.

Cependant il sentit combien il seroit déplacé pour un brave Chevalier comme lui, de s'amuser à pleurer & à languir, au lieu d'aller secourir sa maitresse ; il prit donc une résolution digne de lui, & dès le lendemain se prépara à partir pour aller au secours d'*Urien*. Il fut accompagné par son ami Claris, par le brave Yvain, qui alloit soutenir sa propre cause, étant fils d'Urien ; & par le sage Gauvain, cousin d'Yvain, fils du Roi *Loth*.

Ces quatre héros, avec chacun une petite troupe, étoient bien capable d'inspirer de la terreur à l'injuste Talla &

même de le vaincre ; mais les enchanteurs qui protégeoient leurs adversaires, trouvèrent moyen de les séparer, & d'affoiblir leurs forces réunies ; l'on va voir comment cela se passa.

La troupe entière approchoit des Etats d'Urien, lorsqu'un matin elle vit passer dans un chemin creux, peu éloigné de la grande route, une espèce de convoi, dont, l'objet paroissoit être une biere mortuaire, portée en guise de litière, sur deux chevaux ou mulets noirs. Elle étoit précédée & suivie d'un cortège assez nombreux, au milieu duquel on voyoit une demoiselle montée sur un palefroi ; elle étoit couverte de voiles & de crêpes noirs, & crioit du ton le plus lamentable : *Pleurez, peuples, le bon Roi Loth d'Orcanie, priez Dieu pour son ame, & faites des vœux pour la prospérité du brave & sage Gauvain, son digne fils & son successeur.* Gauvain n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'ayant pris congé de ses amis & de ses parens, il fit le détour nécessaire pour entrer dans le chemin creux par où il avoit vu passer le convoi, qui alloit très-vîte pour un enterrement. Il courut pour le joindre, & s'éloigna par consé-

quent de plus en plus du reste de ses compagnons, qui continuoient leur chemin. Vers le milieu de la même journée, un vieillard passe devant la troupe, tout effrayé & comme poursuivi, il avoit le corps percé par un javelot ; on eût pu le suivre à la trace de son sang. Yvain croit reconnoître les traits, la taille & l'armure d'Urien son père. Aussi-tôt il jette un cri, court après lui, & bientôt disparoît. Sur le soir, Claris croit voir & entendre Lydamie se sauvant à cheval, les cheveux épars & hors d'haleine, & criant, *Claris, mon cher Claris, secourez-moi.* En effet, deux cavaliers paroissoient la poursuivre l'épée à la main. Ce spectacle rend l'époux furieux, il part, & court sur les traces des deux ravisseurs, dont la fuite l'entraîne au loin de la forêt. Laris, qui étoit à cent pas derriere, apprend bientôt ce qui vient d'arriver à son ami. Animé des mêmes sentimens pour sa sœur, il suit les pas de Claris, & entre aussi dans le bois ; il n'y a pas plutôt pénétré, qu'un trait, lancé par une main invisible, perce son cheval & le fait tomber : on s'empresse à le relever ; mais quels sont son étonnement & sa fureur quand il reconnoît

la perſonne obligeante qui lui donnoit la main, pour Madoine ? Cette perſécutante Fée, étant inſtruite de ſa marche, s'étoit rendue juſques dans ce canton pour s'emparer encore une fois de lui. Laris qui étoit moins d'humeur que jamais de s'amuſer avec elle, l'accable d'injures, mais il n'étoit pas le plus fort ; & Madoine, aidée de ſes fanfadets & de quelques autres perſonnes véritables, le fait lier pour le conduire dans ſon château. Ils en prenoient le chemin, lorſque Claris revenant heureuſement ſur ſes pas, le délivre pour la troiſième & dernière fois. Il avoit pourſuivi les cavaliers auxquéls il croyoit voir enlever Lydamie, & il en avoit atteint un, qui, par bonheur, n'étoit pas tout-à-fait fantaſtique, mais un apprentif magicien de Madoine. Il étoit prêt à le percer, lorſque celui-ci, pour ſauver ſa vie, lui révéla tout le ſecret des illuſions qui avoient ſéparé les quatre Chevaliers. il lui dit que Madoine les avoit fait naître principalement pour faire retomber encore une fois Laris dans ſes filets.

Claris n'eut pas plutôt appris ce ſecret, qu'il retourna ſur ſes pas, trouva ſon ami entraîné par les ſuppôts de Madoine ;

mais les ayant dissipés, il le ramena sur le grand chemin. Ils se reposèrent dans la première cabane qu'ils rencontrèrent; & s'y étant arrêtés le lendemain, ils virent venir vers eux Gauvain & Yvain, qui, ayant couru long-temps après les fantômes de leurs pères, avoient enfin reconnu l'illusion.

Peu de jours après, ils arrivèrent tous à la vue du camp de Talla qui assiégeoit la Capitale du Roi Urien. Alors ils disposèrent leur ordre de bataille. Claris & Laris s'élancèrent impétueusement dans le camp, le traversèrent avant presque que les ennemis eussent le temps de se reconnoître, & pénétrèrent dans la Ville. Gauvain & Yvain restèrent dehors, & embusqués jusqu'à ce qu'une sortie des assiégés leur facilita les moyens d'y entrer aussi. Cependant Laris, en passant par le camp, avoit reçu une blessure, & il arriva perdant du sang. Marine qui étoit venue au devant de lui avec son père, le voyant en cet état, fut troublée tant de la joie qu'elle ressentoit de le voir, & de l'amour qu'elle avoit secrettement pour lui, que de l'inquiétude que lui causoit sa blessure. Ces divers sentimens lui oc-

caſionnèrent une révolution, qui fit que, dès le ſoir même, elle ſe trouva très-incommodée. On l'annonça à nos Chevaliers, qui furent dans la plus grande inquiètude. Claris qui connoiſſoit toute la force des baiſers d'un objet aimé, conduiſit Laris auprès de Marine, & l'engagea à employer auprès d'elle ce ſecret auſſi doux qu'infaillible. Laris embraſſa Marine, le remède opéra; Marine s'apperçut que ſon amant n'étoit point griévement bleſſé, & auſſi-tot elle ne fut plus malade. Cette aventure les ayant mis à portée de ſe découvrir leurs ſentimens mutuels, ils ſe jurèrent mille fois qu'ils s'aimoient; & il ne fut plus queſtion que d'achever la délivrance du Roi Urien, pour hâter l'inſtant de leur union.

Pour faciliter l'entrée de Gauvain & d'Yvain, Claris & Laris, à la tête d'une partie de la garniſon, firent une vigoureuſe ſortie, & pénétrèrent juſqu'à la tente de Talla, qui eut de la peine à leur échapper. Pendant ce temps Gauvain & Yvain entrèrent dans le camp des Danois par derrière; & s'étant joint aux guerriers ſortis de la place, y rentrèrent avec eux. Cependant les Danois n'avoient

pas tout-à-fait levé le siege, mais peu de jours après on vit arriver Artus avec le reste de sa Chevalerie, qui venoit achever la délivrance du Roi Urien son parent & son vassal. L'armée Bretonne acheva de dissiper entièrement celle de Talla, dont une partie seulement pût regagner les vaisseaux qui les avoient amenés. Mais Talla étoit du nombre de ceux qui évitèrent la mort ; & c'est ce que l'ardeur guerrière & amoureuse de Laris ne pouvoit souffrir. Il vouloit avoir la gloire de porter sa tête aux pieds de sa maîtresse, & croyoit qu'il ne seroit pas digne de la posséder, s'il n'obtenoit un triomphe complet. Il s'aventura donc à suivre presque seul le malheureux Talla jusqu'aux vaisseaux Danois. Les fugitifs en s'embarquant s'apperçurent qu'il étoit presque seul, ils l'enveloppèrent : loin de tuer Talla, Laris devint son prisonnier ; & la flotte mettant à la voile, le transporta en Danemarck. Là, le Roi des Danois l'enferma dans une obscure prison, où il regrettoit moins sa liberté que la présence de Marine.

Celle-ci de son côté n'étoit pas moins inquiéte. Urien, Claris, Artus, & toute

ſa Chevalerie partageoient ſes cruelles alarmes. On chercha en vain Laris, même parmi les morts. Marine étoit inconſolable ; ce fut avec peine qu'Artus la reconduiſit à ſa Cour auprès de la Reine Genievre, & de Lidamie qui y étoit reſtée. La plupart des Chevaliers ſe ſéparèrent pour aller à la quête de Laris. Claris, Gauvain, Yvain & Carados furent les plus heureux dans leur recherche. En traverſant une forêt, ils eurent le bonheur de trouver la caverne de Merlin, que (comme on ſçait) on ne rencontroit jamais que par haſard. Un vieillard étoit aſſis à l'entrée ; il avoit une longue barbe blanche : ſa tête étoit couverte d'un bonnet élevé & pointu ; il étoit vêtu d'une robe noire, ſemée d'étoiles, & portoit à ſa main une baguette noire & blanche. Les braves Chevaliers rendant hommage à ſon âge, à la nobleſſe de ſa figure, & à la gravité de ſa contenance, le ſaluèrent honnêtement en paſſant. Le vieillard, ſenſible à cette politeſſe, leur adreſſa à l'inſtant la parole, en les appellant chacun par leur nom : Sage Gau-» vain, leur dit-il, noble Yvain, vail-» lant Roi Carados, & vous brave &

» aimable Claris, daignez vous arrêter & » m'écouter. Je ſuis Merlin, le protecteur » décidé de l'illuſtre Chevalerie de la » Table ronde, dont vous êtes les ſou- » tiens & les ornemens. Je ſçais quel eſt » l'objet de vos recherches, & je veux » vous donner les moyens d'y réuſſir ». A ces mots les Chevaliers mirent tous pied à terre; & ſe jetant à genoux devant le prophète, ſe préparèrent à recevoir ſes inſtructions. Merlin les leur donna; & nous allons voir comme ils les ſuivirent.

Ils avoient appris par lui, que Laris étoit détenu dans une tour du château en Danemarck, où Talla faiſoit ſa réſidence, & les Chevaliers s'y rendirent. Ils étoient déguiſés en pélerins: leur habit blanc; ils tenoient à leurs mains des bourdons, mais ils avoient des poignards cachés ſous leurs habits; ils ſe préſentent à la porte du château, & demandent l'hoſpitalité en qualité de pélerins étrangers; Talla la leur accorde, plus pour ſe moquer d'eux, qu'à bonne intention. Il leur donne à ſouper, & les outrage par mille propos injurieux; ils les ſupportent d'abord avec patience; mais enfin, quand

on leur demande comment ils peuvent payer leur ſouper, & qu'on leur apprend qu'il faut que ce ſoit de leur peau, ſi ce n'eſt de leur bourſe, ils ſe lèvent tous quatre à la fois, tirent leurs poignards, percent le tyran; & , maſſacrant enſuite ceux de ſes ſuivans qui veulent le ſeconder, ils ſe rendent maîtres du château & de la tour, délivrent Laris; & bientôt, s'étant fait un parti, ils s'aſſujétiſſent la Ville capitale, & peu après le Royaume entier de Danemarck. Alors ils en font élire & couronner Roi, leur cher, brave & aimable Prince Laris. Claris & Gauvain partent pour la Grande-Bretagne, pour y chercher la belle Marine, qui vient régner ſur le Danemarck. Claris retourne en Gaſcogne avec la Reine Lidamie; Gauvain reſte auprès d'Artus, & Yvain dans le Royaume de ſon père Urien. Ainſi la gloire & les ſuccès de la Chevalerie de la Table ronde ſont toujours aſſurés ſous la puiſſante protection de Merlin, malgré les enchantemens indignes & criminels des Morganes & des Madoines.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

DANS notre Volume du premier Juillet dernier, nous avons donné l'extrait de la Chronique fauſſement attribuée à l'Archevêque Turpin ; nous avons dit que cette Chronique formoit le troiſième Livre du grand Roman de Charlemagne, & que nous rendrions inceſſamment compte du reſte de ce Roman. Nous allons remplir aujourd'hui notre engagement, mais ſeulement quant à la première Partie, la ſeconde, dans preſque tous les exemplaires imprimés, ne contenant que le Roman de *Fier-à-bras* ; & comme Charlemagne n'eſt point le véritable héros de cette Partie, nous la renverrons aux Romans de ſa Chevalerie, & ne la placerons pas parmi les Romans Hiſtoriques qui regardent perſonnellement cet Empereur.

C'eſt dans le morceau que nous allons extraire que ſe trouve la fable du voyage de Charlemagne dans la Terre Sainte. Toutes les hiſtoires eſtimées la démentent ; elle s'eſt cependant accréditée, il y a bien des ſiècles. Des Chroniques écrites

au commencement du treizième siècle, en parlent; & on a conjecturé avec raison, que pour favoriser les Croisades, on voulut persuader aux Princes à qui on les prêchoit, qu'en exécutant une pareille entreprise, ils ne feroient que suivre l'exemple de Charlemagne. Il y a lieu de croire également que quelques Moines, pour faire valoir les reliques dont leurs Eglises étoient dépositaires, ont voulu faire accroire que c'étoit Charlemagne même qui les avoient apportées de la Terre Sainte. Quoi qu'il en soit, de l'origine de ces fables, nous allons en rapporter les principaux traits, en peu de mots, d'après la première édition imprimée en 1505, qui a servi de modèle à un grand nombre d'autres éditions, dont les dernières sont tout-à-fait modernes, & font partie de la Bibliothèque Bleue.

L'Auteur de ce Roman commence par un Prologue, dans lequel, selon la vieille & ridicule tradition, il fait descendre les François des Troyens, par *Francus*, compagnon d'*Enée*, qui vint, dit-il, s'établir dans la Germanie, & donna son nom à la nation, qui par la suite a conquis les Gaules. Entre *Francus*, échapé du siége de Troye, & *Clovis*, le Chroniqueur ne

compte que six Rois, ce qui est un trait d'ignorance révoltant.

Les quatre premiers Chapitres qui forment la premiere partie du premier Livre, contiennent l'histoire de Clovis d'une manière assez conforme à ce que nous avons rapporté quand nous avons parlé des Romans historiques fondés sur l'histoire de nos Rois de la première race. Dans la seconde Partie, l'histoire de tous les Rois de la première race, descendans de Clovis, y est renfermée en peu de lignes. Nous n'avons trouvé dans le premier Chapitre que deux passages remarquables. Dans l'un, l'Auteur, sans doute pour excuser Pépin, assure qu'il ne passa pas pour un usurpateur; que ce fut de sa bonne volonté que Childéric III se fit Moine; qu'il avoit beaucoup de goût pour la vie religieuse, & fut fort content de voir régner Pépin à sa place. Il prétend aussi que la Reine Berthe, mère de Charlemagne, étoit fille d'un certain *Herclin César*, qui étoit du lignage des Empereurs Grecs & Romains.

Dans le chapitre suivant, on voit que le Roi Charles ayant fait de grands biens à l'Eglise Romaine, fut couronné Empe-

reur par le Pape Adrien. Le reſte du livre eſt employé à décrire la perſonne, les mœurs, les vertus & les connoiſſances de Charlemagne. Le tout, dit le Chroniqueur, d'après les mémoires du grand Archevêque Turpin. Il dit donc, que Charlemagne avoit huit pieds de haut; les épaules hautes ſans avoir le ventre trop gros; la face large, les yeux comme ceux d'un lion; & le regard quelquefois brillant comme une eſcarboucle; les ſourcils couleur de paille & la barbe d'un pied de long; qu'il mangeoit à ſon repas le quart d'un mouton & deux gélinotes, une groſſe oye, ou un jambon, ou un paon, ou une grue ou un lièvre, tout entier. Il buvoit à proportion, mais notre Auteur obſerve qu'il mettoit toujours de l'eau dans ſon vin. Il étoit ſi fort, que quand il tenoit à deux mains ſa fameuſe épée qu'on nommoit *Joyeuſe*, il coupoit en deux un cavalier armé de toutes pièces, & le cheval ſur lequel il ſe trouvoit. Il avoit le poignet & les doigts ſi fermes, qu'il caſſoit aiſément, en deux, des fers de chevaux épais & fraîchement forgés. D'ailleurs, il étoit doux, clément, & recevoit avec bonté tous ceux qui s'a-

dreſſoient à lui. Il leur faiſoit toujours quelque grace, ou du moins leur en faiſoit eſpérer; & comme on lui reprochoit quelquefois, qu'il en promettoit plus qu'il n'en pouvoit tenir: « Je tiens de l'Empe» pereur Titus, diſoit-il, qu'il ne faut ja» mais qu'un ſujet ſorte mécontent de la » préſence de ſon Prince ». Il aimoit beaucoup l'étude, & ſe faiſoit lire pendant ſon ſouper, particulièrement le livre de la Cité de Dieu de S. Auguſtin. A ce ſouper il ne mangeoit jamais que de quatre mets différens. Il ne dormoit que trois heures; d'ailleurs, il étoit très-pieux & ſi dévot aux Saints & aux Reliques, que le Calife *Haroun-Araſchild*, ſucceſſeur de Mahomet dans le Pontificat, ainſi que dans l'Empire, ayant entendu parler avec grand éloge de Charlemagne, l'ayant envoyé complimenter par une célèbre Ambaſſade, & voulant charger ſes Ambaſſadeurs de préſens, penſa, avec raiſon, que l'Empereur d'Occident ayant de l'or, des perles & des pierreries à foiſon, il lui feroit mal ſa cour en lui préſentant de tout cela; auſſi chargea-t-il ſes Ambaſſadeurs Sarraſins de Reliques: ſçavoir,

ſavoir, les corps de S. *Cyprien*, de S. *Sperat*, & du chef de S. *Pantaléon*, martyr; & l'on juge bien que de ſi beaux préſens furent reçus à bras ouverts.

La troiſième partie de ce premier livre contient cette fameuſe expédition de Charlemagne à la Terre-Sainte, dont les Romanciers ſeuls ont eu connoiſſance : & voici comme on la raconte.

Le Patriarche de Jéruſalem vint ſe plaindre à l'Empereur de l'état malheureux auquel les Chrétiens étoient réduits en Orient : il lui rendit compte de quelques révélations, qui déterminèrent Charlemagne à faire prêcher la Croiſade par l'Archevêque Turpin ; un grand nombre de gens s'enrôlèrent pour cette ſainte expédition : & l'Empereur taxa tous ceux qui ne voulurent pas s'y rendre. Ce qu'il y a de fort ſingulier, c'eſt que le Romancier ſe contente de dire, en peu de mots, que l'expédition fut fort heureuſe, qu'il s'empara de Jéruſalem, en chaſſa tous les payens, & qu'à ſon retour il fut parfaitement bien reçu de l'Empereur de Conſtantinople. Le ſeul récit d'aventures auquel l'Auteur s'arrête, eſt que l'Empereur faiſoit chanter des Pſeaumes pour

écarter les lions en traverſant les forêts; mais ſur quoi il inſiſte beaucoup, c'eſt ſur la deſcription des Reliques que Charlemagne apporta, tant de Jéruſalem que de Conſtantinople. On voit encore ces précieux monumens, partie dans la Ste Chapelle de Paris, partie dans le Tréſor de S. Denis, mais on ne convient point qu'ils y aient été apportés par Charlemagne; au contraire, la plupart de ces Reliques nous ſont montrées comme venant du Roi S. Louis; & il eſt bien étonnant que le Chroniqueur de Charlemagne cite pour ſon garant, *le Miroir hiſtorial*, ouvrage de Vincent de Beauvais, Moine, &, comme on ſait, Confeſſeur du Saint Roi Louis IX.

Vient enſuite l'hiſtoire du *Fier-à-bras*, que nous renvoyons, comme nous l'avons annoncé, à l'hiſtoire de la Chevalerie de Charlemagne. Ce ſecond Roman ſera plus chargé d'aventures que celui dont nous venons de parler, qui (nous devons l'avouer) en eſt bien dénué.

Nous avons auſſi, dans notre Volume précédent, extrait du Roman de Charlemagne, contenant ſon expédition en Saxe

contre *Guitechin*, ou plutôt *Wittikind*. Le manuscrit d'après lequel nous avons travaillé, nous paroissoit complet, d'autant plus qu'il finissoit par l'entière défaite, & même la mort du Roi des Saxons. Mais M. de Sainte-Palaye nous a communiqué un manuscrit plus ample, & qui contient une seconde partie que nous ne connoissions pas, & dont (quoiqu'elle ne soit pas fort intéressante) nous nous croyons obligés de rendre un compte succint.

Ma chanson des Sesne (Saxons) *n'est pas encore finie*, dit l'Auteur du Manuscrit, *& vous allez entendre le récit de la guerre que le fils de Guitechin* (Roi de Saxe) *déclara à Baudouin*, frère de Roland & neveu de Charlemagne.

L'Empereur lui ayant abandonné le pays du Roi qu'il avoit vaincu, lui ayant fait épouser sa veuve, & l'ayant établi dans la ville de Trémoigne, lui donna les plus sages leçons pour l'engager à se tenir sur ses gardes, & à bien défendre ses conquêtes; & lui ayant laissé les troupes qui lui étoient nécessaires, il s'étoit retiré à Aix-la-Chapelle. Mais Baudouin, uniquement occupé de son amour pour

la belle Sybille, se livroit au plaisir & négligeoit toutes les précautions nécessaires pour sa sûreté : il croyoit la Nation Saxonne entièrement détruite, & il est certain qu'elle étoit très-affoiblie ; mais *Diaulas*, fils de Guitechin, ayant appellé à son secours des peuples barbares, tels que les Vandales, les Russes & les Bulgares, ils formèrent bientôt une armée de cinquante mille hommes, qui vint assiger Trémoigne. Leur apparition jeta l'alarme dans la Ville, & dans tous les environs. Baudouin, en digne frère de Roland, vouloit sortir presque seul de la Ville, & aller les affronter ; mais Sybille, se jetant entre ses bras, l'en empêcha, & l'engagea à se tenir derrière ses murs, & à dépêcher à l'instant un courier à Charlemagne. Ce conseil fut suivi. Cependant, pour ne pas rester entièrement oisif en attendant la réponse. Baudouin dressa une embuscade aux Saxons dans un bois où il se rendit la nuit ; & ayant ensuite ordonné un sortie, dont l'effet fut de repousser les Saxons de ce côté-là, il en fut fait un grand carnage, & Baudouin rentra dans sa Ville. Quelques jours après, l'Empereur arriva avec

une armée nombreuse, dont faisoient partie ces fameuses milices du Hurepoix, qui ne vouloient jamais marcher que dans les grandes & belles occasions. Charlemagne livra une bataille à Diaulas, pour délivrer la ville de Trémoigne ; elle fut terrible & sanglante ; & ce ne fut pas sans peine que les François eurent l'avantage. Baudouin sortit de sa place, & se joignit à son oncle au fort de la mêlée. Ayant apperçu *Firamor*, Roi des Bulgares, remarquable par sa taille & la richesse de son armure, il court à lui. Un combat singulier commence entre eux. *Fais toi chrétienner*, dit Baudouin, *ou je t'arrache la vie. Laisse-là tes contes*, répondit le Bulgare, *& défends-toi.* Le combat devint terrible entre ces deux Monarques ; enfin Baudouin coupe la tête à Firamor ; mais il reçoit en même-temps un coup mortel dans la poitrine. Son Sang coule à gros bouillons. Aussi-tôt il se traîne à quelques pas de-là, & se jette au pied d'un laurier. Voyant que sa mort étoit prochaine, il délace lui-même son heaume, jette son écu, brise son épée, & se prépare à la mort en guerrier chrétien, comme nous avons vu dans la chro-

nique de l'Archevêque Turpin, que l'avoit fait l'illustre Roland son frère. (Nous ne trouvons, dans le manuscrit que nous extrayons, qu'une circonstance nouvelle & bien particulière. Il est dit que Baudouin s'étant recommandé à Dieu, & ayant fait tout haut la déclaration de ses péchés, arracha trois brins d'herbe en l'honneur de la Sainte-Trinité, & les avala, se communiant ainsi en guise de Viatique).

Charlemagne arriva au moment où Baudouin expiroit. Son premier mouvement fut de se livrer à la douleur ; mais bientôt apprenant qu'il venoit encore de perdre le brave Bérard, Comte de Montdidier, un de ses plus vaillans Chevaliers, qui commandoit dans son armée les troupes de Picardie, la fureur le saisit, & il fond sur les infidèles, tenant en main la terrible *joyeuse*. Le carnage fut horrible ; cependant l'armée des Saxons ne fut pas entièrement détruite ; & Charlemagne, avec sa principale Chevalerie, qui avoit fait dans cette bataille, des pertes considérables, rentra dans Trémoigne. Le lendemain, on s'occupa des funérailles de Baudouin & de Bérard. Le manuscrit

en fait une magnifique description, & peint en même-temps, avec beaucoup de détail & d'énergie, l'extrême douleur de Sybille, veuve de Baudouin, & qui l'avoit été auparavant de Wittikind. Quand ces tristes cérémonies furent finies, la guerre & le siège recommencèrent. Diaulas, fils de Wittikind, commandoit, comme nous l'avons dit, l'armée des barbares. Il osa faire proposer à Charlemagne de terminer la guerre par un combat singulier. Notre manuscrit nous apprend, que l'Empereur ne dédaigna pas d'y consentir. La combat se fit à la porte de la ville, & en présence des deux armées. Le grand Charlemagne y fit un si furieux usage de sa lance, & de la terrible joyeuse, qu'après avoir renversé Diaulas, il lui mit l'épée sur la gorge, & l'obligea à lui demander la vie. Ce dernier Roi des Saxons fut obligé de subir la loi du vainqueur. Voici les termes dans lesquels cette loi est exprimée dans le manuscrit :

Prenez loi Cristiane, (Chrétienne) amandez votte vie,
Si créez (croyez) au Jésus le Fils Sainte Marie ;
Car Mahom ne vaut pas une pomme pourrie,

Le vaincu s'engagea à se faire baptiser ; & Charles lui promit de l'élever à la dignité de son porte-oriflamme dans les batailles, & de le laisser même commander en Saxe comme son vassal, *pourvu qu'il n'imitât pas Judas qui trahit son Seigneur.*

Tout étant ainsi convenu, Diaulas & les Saxons prêtèrent serment à Charlemagne ; les barbares des régions les plus éloignées retournèrent chez eux ; & l'Empereur fit transporter à Aix-la-Chapelle les corps de Baudouin & de Bérard, qui y furent honorablement enterrés. Sybille suivit en pleurant celui de son époux, & se retira ensuite dans une Abbaye de filles, dont elle fut la Fondatrice & la première Supérieure. Le Trouvère ou Poëte de ce roman assure, en finissant, que personne *n'en peut plus apprendre d'avantage* sur la guerre de Charlemagne contre les Saxons ; effectivement depuis la dernière défaite & la conversion de Wittikind (suivant l'histoire) & de son fils (suivant le roman) tout fut soumis en Saxe, au sceptre Impérial de Charlemagne.

Nous avons encore à faire connoître quelques manuscrits anciens sur l'histoire de Charlemagne ; mais il faut nous donner le temps de déchiffrer ceux que nous avons sous les yeux, & d'en chercher un qui nous manque. Nous espérons être en état de perfectionner ce travail pour notre Volume du mois d'Octobre prochain. En attendant, nous pouvons nous occuper d'un Poëme qui parut dans le siècle dernier, dont Charlemagne est le héros & dont la fable est tout-à-fait romanesque ; d'un Roman qui a été imprimé il y a une trentaine d'années, & dont l'Auteur, M. *de Francheville*, vit peut-être encore, à Berlin, & de deux Anecdotes romanesques très-singulières, dont Charlemagne est le héros.

Le Poëme dont nous allons donner l'extrait, parut, pour la première fois, en 1664. Il y en a une seconde édition de 1666. L'Auteur est Louis le Laboureur, Bailli du Duché de Montmorenci, d'une famille qui a produit des gens savans & dont les ouvrages contiennent des recherches curieuses ; mais elle n'a eu qu'un mauvais Poëte dans l'Auteur du *Charlemagne*. Les vers en sont presque tou-

jours durs ou prosaïques; la fable & l'ordonnance sont en général ridicules; on y trouve cependant quelques idées assez heureuses. En voici la marche en peu de mots.

Charlemagne faisoit la guerre aux Saxons payens, & à leur Roi ou Duc *Wittikind. Tassillon*, Duc de Bavière, s'étoit lié avec les ennemis de Charles, son Seigneur suzerain. Sa défaite & sa mort, précédées de son repentir, commencent le premier chant : on trouve ensuite une situation particulière & intéressante. Le jeune & vaillant *Bouchard de Montmorency*, fait confidence à son ami *Joubert de Sainte Maure*, de son amour pour une demoiselle charmante, nommée Iolande. Bouchard charge Joubert, en cas qu'il soit tué dans la bataille à laquelle on se dispose, de porter son cœur à Iolande. *Joubert*, en réponse aux éloges que son ami lui fait de sa belle, & en enchérissant même sur ces éloges, déclare qu'il en est aussi lui-même passionnément amoureux. Bouchard est d'abord étonné; son premier mouvement est de se fâcher, & même de vouloir se battre

avec son ami ; mais enfin il l'excuse, & cette scène finit par ces vers :

Ainsi, pour terminer tous débats entre nous,
Voici, mon cher rival, à quoi je me résous ;
A la belle Iolande abandonnons notre ame,
Il ne nous restoit plus que d'avoir même flamme ;
Je la veux adorer, aimez-la comme moi,
Et pour la mériter, servons bien notre Roi.

La bataille que les deux amis avoient prévue, se donne entre les François & les Saxons ; Bouchard & Joubert s'y signalent, & n'y sont que blessés.

Le Poëte décrit des exploits, & fait tenir à ses guerriers des discours dignes des héros d'Homère. Enfin Charlemagne combat en personne contre le Duc de Saxe ; il fait un si bon usage de sa fameuse épée *joyeuse*, qu'il abat Wittikind, & le forcée à se rendre & à se reconnoître vaincu ; ce dernier est blessé par l'Empereur, & est fait prisonnier. Cependant la défaite des Saxons n'est pas complette.

Dans le second chant, l'Auteur (sans doute à l'imitation du Tasse) veut employer la magie ; il suppose qu'*Irmensul*, faux Dieu des Saxons, & vrai démon,

assemble son conseil pour prévenir la ruine de son culte. Une magicienne sa Prêtresse, se charge de tromper Charlemagne, & de le faire tomber dans un piége. Un démon prend la figure d'un écuyer de l'Impératrice *Fastrade*; il vient annoncer que cette Princesse allant joindre son époux dans son camp, a été attaquée & enlevée par un parti de Saxons: un moment après la magicienne, déguisée en dame du château, vient dire à l'Empereur qu'elle a donné asyle à Fastrade dans son habitation, qui n'est pas, dit-elle, fort éloignée. Charlemagne y court avec quelques-uns de ses Barons; il trouve ce château magique orné des statues des Dieux des Saxons, *Irmensul*, Dieu de la guerre, *Crodon*, Dieu des temps, & *Friga* ou *Vénus*, Déesse de la volupté.

L'Empereur, au moment qu'il croit retrouver & embrasser l'Impératrice, est enlevé, & ses Barons, qui le voyent disparoître sont au désespoir. Ils veulent assiéger le château enchanté: mais on leur oppose les plus effrayans prestiges. Par bonheur ils avoient avec eux l'Archevêque Turpin. Ce brave & pieux Prélat exorcise le château: les démons qui le défendoient

s'enfuyent, & tous les Barons de Charlemagne se trouvent dans un désert.

Parmi les noms de ces Barons, on remarque ceux de *Levi*, de la *Rochefoucault*, de *Beauvilliers*, de *Comminges*, de *Melun*, &c.

Mais l'Empereur ne se trouve point; son fils Louis veut aller le chercher par terre & par mer; Turpin lui remontre qu'il faut qu'il reste plutôt pour défendre l'armée Françoise contre les Saxons; & que lui, Archevêque, & quelques Seigneurs, se chargeront de chercher Charlemagne: S. Boniface, Apôtre des Saxons, apparoît en songe à Turpin, & lui ordonne de se rendre à son tombeau à Fulde. Il promet de lui révéler le lieu où est Charlemagne (ce que ce Saint auroit bien pu lui dire tout de suite pour lui épargner le voyage).

A la fin de ce chant, on trouve un épisode qui ne nous a pas paru intéressant. Il est fondé sur le barbare usage qu'avoient les Saxons de faire immoler par des Prêtresses, des victimes humaines à *Irmensul*.

Dans le troisième chant, pendant que Turpin fait ses informations, Charles est enchanté par la Magicienne, dans une grotte. Un Ange, (sans doute afin qu'il

ne perde pas ſon tomps) lui révèle tous les ſecrets de la phyſique, ſuivant le ſyſtême de Deſcartes.

Louis le Débonnaire, fils de l'Empereur, qui ignore, & le ſuccès des recherches de Turpin, & ce qu'eſt devenu ſon père, en fait ſes doléances au jeune Alfred, Prince d'Angleterre ; & à cette occaſion, il lui raconte ce que Charlemagne a fait pour l'avantage de l'Egliſe Romaine. Il a délivré le Pape Léon qui étoit accablé par ſes ennemis & réduit dans l'état le plus déplorable. Il a vaincu Didier & éteint le Royaume des Lombards. Les Bavarois ſe ſont révoltés ; les Saxons lui ont fait tenir par leurs Envoyés des diſcours inſolens ; Charles a marché contre eux, & étoit prêt à les ſoumettre entièrement, tenant déjà leur Roi priſonnier, lorſqu'un enchantement eſt venu l'enlever à ſon fils, à ſon armée & à ſes ſujets.

Le quatrième chant eſt rempli, en partie, par la fin de l'épiſode du ſecond chant; le reſte nous apprend, qu'enfin Turpin ayant ſu où étoit ſituée la grotte dans laquelle Charlemagne étoit enchanté, étoit allé l'y chercher. Il reconnoît d'abord le cheval de l'Empereur, animal du plus

grand mérite, & qu'on appelloit *Romaléon*. Ce bon cheval bondit dès qu'il voit des ſerviteurs de ſon maître, & indique préciſément la place où eſt l'Empereur endormi ; on le trouve & on le réveille. En retournant à ſon camp, il conte à l'Archevêque qu'il a eu, pendant ſon ſommeil, pluſieurs révélations, dont la dernière concerne la gloire de ſes ſucceſſeurs, & du plus illuſtre d'entre eux, Louis XIV. Voici quelques vers du portrait de ce Monarque.

Un jour on le verra, ce Monarque ſuprême,
Se chargeant ſeul du ſoin qui ſuit le diadême,
Avoir pour favoris tous ſes peuples divers,
Tenir ſur leurs beſoins les yeux toujours ouverts;
Ne divertir jamais ſon cœur & ſa penſée
D'une grande entrepriſe une fois commencée:
Il connoîtra, de tout, & le foible & le fort,
Et ſes ordres donnés deviendront ceux du ſort.

Au cinquième chant, Charlemagne a des alarmes ſur le compte de la Reine, & pour cette fois-ci, elles ſont fondées. Les Saxons ſont venus attaquer cette Princeſſe dans le château des Ardennes, & ont voulu l'enlever. Charles vole à ſon ſe-

cours; mais il trouve qu'elle a été heureusement délivrée par Joubert. Cette action comble de gloire le jeune guerrier. Bouchard, son ami & son rival, lui fait compliment, & lui délare, qu'après un tel triomphe, c'est lui qui mérite Iolande; mais Joubert, aussi modeste qu'amoureux n'en veut pas convenir. A cette occasion, il lui raconte comment il est devenu amouteux d'Iolande; & nous apprenons qu'elle étoit de la Maison de Maillé.

Cependant les Huns & autres barbares viennent, à l'appui du reste des Saxons, attaquer le camp de Charlemagne : les Chevaliers de l'Empereur se défendent & les combattent. Bouchard s'y signale, & tue enfin de sa main *Turneſtan*, Chef & Général des Huns : Plusieurs Chevaliers se distinguent dans cette bataille, entr'autres *Foulques*, de qui l'Auteur dit :

Et Foulques l'Angevin, Seigneur d'un beau vallon,
Qui fit prendre à ses fils *de Beauveau* le surnom.

Dans le sixième & dernier chant, l'on voit que Bouchard de Montmorency, ayant acquis par la mort du Général des Huns une gloire égale à celle dont *Joubert*

de Sainte-Maure s'étoit couvert par la délivrance de l'Impératrice, ils sont encore plus embarrassés de savoir qui épousera *Iolande* de *Maillé*. La question n'est point décidée ; & nous sommes fâchés de ne pouvoir dire à qui resta cette beauté dont l'amour anime le Poëme de M. le Laboureur, comme celui de Briséis échauffe l'Iliade. Enfin Charlemagne ayant achevé de vaincre les Saxons & leurs barbares alliés, fait appeller Vittikind qui étoit toujours resté son prisonnier, & lui propose de renoncer au Paganisme. Celui-ci refuse d'abord, & est fort étonné de ce qu'un Empereur guerrier comme Charlemagne veut se mêler de le convertir. La controverse entre les deux Héros est assez singulière. Enfin, le Saxon se rend par une inspiration divine, plutôt que par la force des raisonnemens de son ennemi. Charles encore plus inspiré que Vittikind, prédit la future grandeur de la descendance de celui-ci, qui régnera sur la Saxe, sur la Savoie, & sur la France, par une Princesse, femme de Hugues-le-Grand, père de Hugues-Capet. Il envisage encore dans le lointain Louis XIV, & le Grand Condé.

Wittikind est baptisé, suit Charles, & marche avec lui jusqu'aux Alpes pour soumettre *Hunaud*, autrefois Duc d'Aquitaine, & vaincu par Charles. Il s'étoit révolté, & son fils attendoit les François aux défilés des Alpes pour les y défaire, comme ils avoient été défaits à ceux des Pyrénées à Roncevaux. Charles est averti du dessein formé contre lui & contre son armée, & de l'assassinat d'un Prêtre nommé *Fréculphe*, qui vouloit révéler la conspiration, & est tué par Hunaud. Deux Hermites, anciens guerriers, vengent Fréculphe, tuent Hunaud : Charles passe heureusement les Alpes, & le Poëme finit à la satisfaction du Lecteur.

Hiſtoire des premières expéditions de Charlemagne pendant ſa jeuneſſe, & avant ſon règne, compoſée pour l'inſtruction de Louis-le-Débonnaire, par Angilbert, *ſurnommé* Homère, *Auteur Contemporain, Amſt.* 1741, 1 *v.* in-8°.

Nous avons déjà dit que l'Auteur de ce Roman politique & moral étoit M. Dufreſne de Francheville, & non pas *Angilbert.* * Il le dédia au Roi

* Angilbert, ſous le nom duquel M. de Francheville a mis ſon Roman hiſtorique, n'eſt pas un perſonnage abſolument ſuppoſé. Il a exiſté réellement un grand Seigneur de ce nom, qui, employé par Charlemagne dans une ambaſſade auprès du Pape Léon, fut l'ami & le confident de l'Empereur, & épouſa ſa fille Berthe, de laquelle il eut Harnide & Nithard l'Hiſtorien. Ses connoiſſances & ſon eſprit le firent entrer dans l'Académie que Charles avoit établie dans ſon palais, & il y prit le ſurnom d'Homère; mais il ne nous reſte aucun Ouvrage de lui, que quelques Vers latins ſur la mort du Prince ſon bienfaiteur & ſon ami. Il mourut la même année que lui, & fut enterré dans la fameuſe Abbaye de Centulê, à préſent Saint-Riquier, en Picardie, dont il paroit qu'Angilbert étoit Abbé.

de Prusse, encore glorieusement régnant, la première année de son règne. La Fable du roman n'a rien de vrai : l'intention de M. de Francheville a été d'imiter le Télémaque de M. de Fénélon ; mais il est bien au-dessous de son modele. L'obscurité regne dans cet Ouvrage ; quelques détails seulement peuvent intéresser.

Eric, Roi de Suède, envoie un Ambassadeur nommé Gustave, demander à Pepin, Roi de France, du secours contre *Mordac*, qui, non content d'avoir usurpé la couronne d'Ecosse sur son légitime possesseur, nommé *Eugène*, est venu attaquer la Suède pour obtenir, de force, la Princesse *Adélaïde*, unique héritière d'Eric.

Pepin se détermine à secourir *Eric*, & Charles son fils, qui fut depuis Charlemagne, demande à commander le secours qu'on lui envoie par mer. Mais bientôt deux obstacles se rencontrent au départ de Charles. Premièrement, on apprend qu'Eric & la Princesse sa fille ont été massacrés ; secondement, les Astrologues de la Cour de Pépin prédisent à Charles que dans le voyage qu'il va entre-

prendre, il courra de grands risques : rien ne l'arrête cependant ; &, malgré les remontrances même de son père, il part.

En voguant pour la Suéde, & après avoir essuyé une tempête, Charles prend deux vaisseaux d'un fameux pirate nommé Osman. Sur l'un de ces navires, il trouve un Roi d'Angleterre & sa fille, qui avoient été enlevés par le corsaire. Ce Roi, qui s'appelloit *Briteric*, se trouve allié de Pépin, & lui a de grandes obligations : c'est par un hasard fort extraordinaire qu'il a été enlevé avec sa fille. Ils se promenoient sur le bord de la mer avec peu de suite, & ils furent surpris. Charles se propose de les ramener dans leurs Etats, & les y ramène en effet. Chemin faisant, *Briteric* dit à Charles qu'il a beaucoup voyagé dans sa jeunesse, & lui raconte qu'il a été à la cour d'un fameux Roi du nord nommé *Sigefroy*. C'est-là que commencent les détails curieux & instructifs de ce Roman.

Le tableau de la cour de Sigefroy est celui de la cour de Louis XIV, dans son moment le plus brillant. On y a même ajouté quelques nuances favorables, pour en faire le tableau d'une cour parfaite &

digne de servir de modèle à toutes celles du monde.

Sur l'autre vaisseau pris sur le corsaire *Osman*, Charles trouve un Suédois de grande distinction qu'il avoit vu à la Cour de Pépin. Celui-ci raconte aussi aux Princes ses aventures. Il a été esclave chez un Souverain d'Afrique, qui en avoit un grand nombre qu'il traitoit avec la dernière dureté. *Gustave* (c'est le nom du Suédois) après en avoir été pendant quelque temps la victime, comme les autres, ose enfin un jour élever la voix contre ce cruel maître, & lui dit : « Prince également injuste & déraisonnabe, frappe-» moi si tu veux, mais écoute ce que j'ai » à te dire pour ton propre intérêt. Pour-» quoi accables-tu avec cette extrême ri-» gueur des hommes dont avec une autre » conduite tu pourrois tirer un bien meil-» leur parti? Tes esclaves sont réduits au » désespoir, & leur captivité leur paroît » pire que la mort. Beaucoup d'entr'eux » s'en délivrent en s'ôtant la vie. Les peu-» ples soumis à ton despotisme ne sont » guère plus heureux. Ils gémissent d'être » tes sujets, au lieu de t'aimer comme » leur père ; tu forces les plus sages d'en-

» tr'eux à ſe plaindre d'avoir la même
» patrie que toi, & tu conduiras les autres
» à la révolte & aux plus grands crimes.
» Que ne fais-tu plutôt aimer ton empire
» & ſupporter tes fers. Tes ſujets ſeroient
» plus zélés, tes eſclaves plus actifs, &
» plus nombreux; & tu trouverois une
» nouvelle ſource de richeſſes dans la
» pratique des vertus que tu te plais à
» négliger ».

Le premier mouvement du tyran auquel j'adreſſai ce diſcours, pourſuit Guſtave, fut de me faire battre, & ſes ordres furent exécutés; mais je m'apperçus que mes bourreaux verſoient des larmes en me frappant; le Monarque même y prit garde, & ſe retira ſans rien dire; mais j'ai appris depuis qu'il fut très-penſif le reſte de la journée, & la nuit ſuivante il ne dormit pas. Le lendemain matin, il me fit appeller. Je ne doutois pas que ce ne fût pour me condamner au ſupplice: mes gardes, qui le croyoient comme moi, plaignoient mon ſort; mais au contraire, le Monarque vouloit s'entretenir avec moi ſur ce que j'avois dit la veille, & ſur les moyens doux & humains que j'avois aſſuré qu'il pouvoit employer pour

rendre son état florissant. Après quelques objections, il finit par être de mon avis, & se gouvernant ensuite sur de nouveaux principes, il affranchit ses esclaves & rendit ses sujets heureux. J'eus part à sa confiance; &, pendant quelque temps, j'occupai auprès de lui le poste le plus éminent, sous le simple titre d'Intendant des affranchis. Mais enfin j'appris que ma patrie étoit menacée, & que *Mordac* vouloit renverser le trône du bon Roi *Eric*. Dans un Royaume bien gouverné, le Roi & la patrie ne se distinguent point; qui attaque l'un en veut à l'autre. Je demandai alors la permission à *Abdalla* (c'étoit le nom du Roi dont j'étois devenu le Ministre, après avoir été son esclave,) de voler au secours de mon pays. » Depuis long-temps (lui dis-je) nous » autres Suédois, nous avons une patrie, » & il n'y a pas long-temps que vos sujets » n'en avoient point ». Le Prince Africain me permit de faire ce voyage, & me promit de suivre mes maximes jusqu'à mon retour. Je partis donc; mais bientôt je tombai une seconde fois entre les mains des pirates dont vous m'avez délivré.

Charles

Charles promit de le reconduire dans son pays, où il devoit se rendre lui-même aussi-tôt qu'il auroit remis *Briteric* dans ses états.

Bientôt ils arrivèrent en Angleterre, & à Londres même, capitale de ce beau Royaume. Le Roi en étoit adoré de ses sujets; ils ne savoient ce qu'il étoit devenu, & ils le reçurent avec une joie tendre & sincère. Charles vit avec étonnement, à Londres, des établissemens formés sur le modèle de ceux qui avoient illustré le règne de Sigefroy. Il y en avoit de favorables à toutes les sciences & à tous les arts : Alcuin y présidoit. Ce sage & savant Anglois, aussi bel esprit que grand & habile politique, étoit en état de donner des leçons aux Rois. Charles, qui le sentit aussi-tôt, après avoir entendu de sa bouche quel étoit l'objet de ces établissemens, acheva d'en être convaincu quand il eut eu, avec lui, quelques conversations sur les principes d'après lesquels un Etat doit être gouverné. Alcuin, qui connoissoit la France & y avoit déjà voyagé & séjourné, lui donna des leçons particulières sur la façon dont il devoit se conduire avec une Nation vive & lé-

gère, mais foncièrement bonne & douce, à l'égard de laquelle il faut agir comme un sage mentor, ou comme une bonne gouvernante fait à l'égard d'un enfant de bon naturel, mais souvent emporté par sa vivacité, disons le mot, par un petit grain d'étourderie. On le prend par la douceur, on lui fait entendre raison, on lui démontre en peu de mots (car il ne faut pas l'ennuyer) que ce que l'on fait est pour son bien; on le corrige quelquefois, & presque aussi-tôt après on l'embrasse; on l'amuse, on le distrait pour lui faire perdre le souvenir de tout ce qui a pu lui déplaire. « C'est ainsi (disoit Alcuin au jeune Charles) « que les » François veulent être menés. On peut » aussi-bien dire deux, qu'on le disoit » autrefois des Romains, qu'il ne leur » faut que du pain & des spectacles. » Rangez au nombre de ceux-ci, la littérature légère dont les François s'occupent avec tant de succès & d'agrément; » mais empêchez-les de se livrer à cette » sombre Philosophie qui nous est particulière à nous autres Anglois; c'est » une production de notre climat qui doit » se consommer sur les lieux; l'usage

» qu'on en feroit dans votre pays, aîté-» reroit l'aimable gaieté du caractère » François ». Charles goûta si bien les instructions d'Alcuin, qu'il résolut de l'attirer chez lui; ce qu'il fit lorsqu'il fut monté sur le trône.

Le Prince François eut tout le temps de voir les beautés de Londres & des environs, car les vents contraires le retinrent assez long-temps dans cette capitale. Il découvrit, pendant ce temps, quels étoient les tendres sentimens qu'avoit conçus pour lui la belle *Edburge*, fille de *Briteric*. Le mérite de Charles l'avoit charmé; mais ce n'étoit pas à lui qu'elle étoit destinée; un autre jeune Prince devoit la posséder; & voici comment ce Prince fut reconnu, & eut le bonheur d'épouser *Edburge*.

Briteric proposa à Charles une chasse aux taureaux sauvages, dans une forêt, à quelques lieues de sa capitale. Le Roi & le Prince arrivèrent au rendez-vous, suivis d'un jeune Seigneur que l'on croyoit Suédois; il s'appelloit *Effin*, & venoit, de la part des Etats de Suède, presser l'arrivée de Charles dans ce pays. Le premier taureau qu'on lança, conduisit les chas-

seurs très-loin, & ne fut forcé qu'à l'entrée de la nuit, & d'une grotte obscure, dans laquelle les chiens étant entrés, en firent sortir un homme dont la figure & l'ajustement étoient moitié respectables, moitié hideux. Il étoit à demi-nud, son front étoit chauve, & tout couvert de rides; sa longue barbe étoit aussi blanche que la neige, & ses os décharnés se faisoient voir à travers une peau livide & desséchée. Au reste, sa taille étoit haute & majestueuse, & ses yeux, quoique creux, étoient encore animés d'une douceur mâle & d'un reste de vivacité.

Charles n'eut pas plutôt considéré ce squelette vivant, que ses entrailles s'émurent; le vieillard étoit déjà entouré d'une troupe de chasseurs qui vouloient le forcer à le suivre. Le Prince les écarta & leur défendit de tourmenter ou fatiguer ce malheureux. « Mon fils, (lui dit le vieillard) » que le Ciel te récompense » de la compassion que tu me témoignes; » si tu es en droit d'ordonner ici, em» pêche qu'on ne m'arrache d'un dé» sert qui fait mon bonheur. Ah! si tu » savois combien les hommes me sont

» odieux, si tu connoissois les raisons que » j'ai de les fuir !...

Briteric, qui s'approcha, entendit ces paroles ; il contempla le vieillard, & lui rendit la main comme s'il se fût douté de sa qualité ; car la nature grave, sur le front des Rois, un caractère qui ne s'efface jamais. « Quels sont les malheurs » qui vous accablent, (dit à l'inconnu le Roi d'Angleterre) « pleurez-vous ici des » maux que la fortune vous a faits » ? « Non (répondit le vieillard) je ne re- » grette point un sceptre que je tenois » de Dieu, & qu'il a permis qu'un indi- » gne sujet me ravît. J'étois content dans » cette solitude, également loin de la » servitude & des embarras du trône. » Que l'état des Rois est un état pénible ! » que de piéges, que d'épines, que de » travaux !... Nous les connoissons, (lui répondirent les Princes) mais on » est obligé, quand on est né sur le » trône, de remplir les devoirs de cet » état ; & l'on seroit coupable de fuir » les hommes quand on est né pour leur » faire du bien. Si vous avez perdu une » couronne, nous pouvons, peut-être, » contribuer à vous la faire rendre ».

» Non, (répliqua le vieillard) je ne pour-
» rois retirer mon sceptre des mains de
» l'usurpateur, sans qu'il m'en coûtât en-
» core le sang de quelques-uns de mes
» sujets : d'ailleurs, ai-je besoin d'une
» couronne, que je ne peux plus trans-
» mettre à mon fils! Je l'ai vu percer à
» mes yeux ..... » Chassez ces tristes
» idées, (lui dit *Briteric*) venez, venez
» avec nous ».

Le vieillard fit encore quelque resistance ; mais enfin on l'entraîna sur un des chars qui arrivèrent dans ce moment, & sur lesquels les Princes & leur suite retournèrent à la maison de campagne d'où ils étoient partis. Charles & Briteric placèrent au milieu d'eux le vieillard, enveloppé d'un manteau, sinon riche, du moins commode. Chemin faisant, il leur apprit qu'il étoit *Eugène*, légitime Roi d'Ecosse, qui avoit été détrôné par Mordac, né son sujet, & dont il avoit fait son Général & son Ministre. Ce perfide avoit conspiré contre son maître ; & l'ayant attaché une nuit dans son propre Palais, il avoit percé de coups, en sa présence, son jeune fils; & l'ayant ensuite frappé lui-même, il l'avoit laissé

pour mort. Cependant quelques fidèles sujets s'étant apperçus qu'il n'avoit pas encore tout-à-fait perdu la vie, l'avoient sauvé & transporté ensuite en Angleterre, où il s'étoit caché dans cette grotte, où il vivoit, depuis plusieurs années, de fruits sauvages, & de l'eau d'une fontaine voisine.

A leur arrivée au château, les Princes & le vieillard se trouvèrent environnés d'une foule de courtisans, parmi lesquels étoit le jeune Effin. A la vue du vieillard il se troubla; il eut les plus forts pressentimens; enfin s'étant informé, en tremblant, quel étoit ce malheureux vieillard, il reconnut le Roi Eugène, & se jetant à ses genoux: « Ah! mon père, lui dit-il, » comment ai-je le bonheur de vous re» trouver »! A ce transport succéda bientôt un long évanouissement. Le malheureux Roi d'Ecosse étoit dans le même état, tenant son fils embrassé. Ce ne fut pas sans peine qu'on les rappella à la vie. Enfin, Effin apprit à son père, qu'ayant été enlevé comme lui & transporté en Suède, il y avoit passé quelque temps inconnu & déguisé, & y avoit servi avec distinction dans les troupes Suédoises; que

le Roi Eric l'avoit pris en amitié, & que la Princesse sa fille avoit même paru concevoir pour lui quelques sentimens plus tendres ; que *Mordac* étant venu attaquer la Suéde, il étoit parti avec ardeur pour aller combattre ce tyran, & venger sur lui sa propre cause, celle du Roi son bienfaiteur & de la Princesse qu'il aimoit ; qu'effectivement il avoit combattu Mordac, qu'il avoit été assez heureux pour le vaincre, & l'obliger de repasser en Ecosse avec une partie de sa flotte, & les foibles débris de l'Armée qu'il avoit débarquée en Suéde. Mais que pendant ce temps, Eric & la Princesse avoient été assassinés ; qu'après ce malheur, il s'étoit chargé de venir presser l'arrivée de Charles dans ce Royaume désolé.

« Mais, dit le vieux Roi Eugène à son » fils, ô mon cher Effin, apprenez-moi » donc quel est celui qui, en vous arra- » chant des mains du tyran, vous a fa- » cilité les moyens de passer en Suède ! » C'est *Adalgise*, (répondit aussi-tôt le » Prince,) Adalgise ! (reprit Eugène) » quoi ce vieillard que l'on m'avoit rendu » suspect, & que j'avois écarté de ma » Cour, où il avoit autrefois rempli les

» plus importans emplois ! = C'eſt lui-
» même : dès qu'il fut informé du crime
» qui venoit d'être commis dans le pa-
» lais ; *marchons*, (dit-il) *& retournons*
» *dans ce ſéjour d'où nous a banni l'in-*
» *trigue & la cabale ; rentrons-y, pour*
» *rendre quelque important ſervice à mon*
» *légitime Souverain, ou à ſa famille. Une*
» *injuſtice particulière, dont il s'eſt rendu*
» *coupable à mon égard, ne lui a pas fait*
» *perdre ſes droits ſur le cœur de ſes ſu-*
» *jets.* Il parvint donc à me ſauver, ayant
» trouvé que d'autres de vos fidèles ſujets
» vous avoient rendu le même ſervice. Il
» m'a fait embarquer, & ma conduit,
» comme je vous l'ai dit, juſques en
» Suède ; mais il eſt mort auſſi-tôt après
» m'avoir remis entre les mains du ſage
» Roi Eric. C'eſt auſſi (reprit Eugène)
» un de mes ſujets que j'avois le plus mé-
» priſé, qui m'a ſauvé la vie. *Egrime*,
» né d'un ſang illuſtre, vivoit dans une
» eſpèce d'indolence & d'obſcurité qu'on
» lui reprochoit à ma Cour, & qui l'avi-
» liſſoit, pour ainſi dire. Le traître Mor-
» dac, entre autres, me diſoit ſouvent
» qu'Egrime n'avoit ni ambition ni cou-
» rage. Dans cette prévention, je le mé-

» prisois moi-même ; mais que je fus » heureux de retrouver ce fidèle sujet ! Il » pénétra, par une porte secrette dans » mon Palais, où depuis long-temps il » ne venoit plus me faire sa cour ; il me » trouva blessé par mes ennemis, & aban- » donné par mes serviteurs ; il m'enve- » loppe & me transporte dans sa maison, » asyle du silence & de la tranquillité. » Après m'y être rétabli de mes blessures. » nous nous mîmes secrettement en mar- » che pour l'Angleterre. Nous y arrivâ- » mes heureusement ; & avec une somme » d'argent dont Egrime s'étoit chargé, » j'espérois m'y établir comme simple » particulier, dans quelque maison obs- » cure, mais commode, lorsque des bri- » gands nous attaquèrent. Mon fidèle » conducteur succomba sous leurs coups » en me défendant ; &, dépouillé de tout, » je fus trop heureux de me réfugier » dans la grotte dont on vient de me » tirer ».

Après ces intéressantes explications, les Princes se reposèrent, & le lendemain on retourna à Londres. Briteric & Charles se concertèrent sur les services qu'ils pouvoient rendre à Eugène & à Effin ; il fut

convenu que le Roi d'Angleterre iroit avec une armée se joindre en Ecosse à ce qui se trouveroit encore de fidèles sujets, & qu'ils rétabliroient Eugène sur le trône, ou plutôt qu'ils y placeroient son fils Effin, à qui Eugène céda sa couronne. Tout cela fut heureusement exécuté ; Mordac fut vaincu & puni, & Effin épousa Edburge.

Pendant ce temps, Charles passa en Suède avec Gustave : il y fut reçu par les Suédois en libérateur de leur patrie, & comme un prince qui devoit assurer leur bonheur ; mais il trouva, dans ce pays, les esprits très-divisés. On croyoit la race des anciens Rois, descendans d'Odin, entièrement éteinte, & la plupart des citoyens étoient d'avis d'ériger le Royaume en République. Des Orateurs éloquens, & qui paroissoient animés d'un zèle patriotique, osèrent, en présence de Charles même, faire un tableau flateur de l'Aristocratie, & une peinture odieuse du gouvernement Monarchique, qu'ils traitoient de despotisme. Le jeune Charles, sans montrer ni colère, ni humeur sur une question à laquelle il avoit, dans le fond, un si grand intérêt, parla, à son tour,

aux Etats assemblés, & leur fit sentir que le système républicain avoit plus d'inconvéniens que le Monarchique. Quant au peuple, leur dit-il, il vaut mieux pour lui, trouver l'autorité réunie en un seul point & dans un seul homme, que de dépendre de tant de maîtres, dont les intérêts particuliers prédominent communément sur l'intérêt général. Si le Souverain est bon & juste, il peut faire tout le bien qu'il veut, & il lui suffit de savoir en quoi il consiste, pour être le maître de l'opérer. Celui, au contraire, qui n'a que part au Gouvernement, est obligé d'employer autant d'art & d'intrigues pour faire le bien, que les méchans en employent pour faire le mal. Les tyrans agissent contre leurs intérêts; & l'expérience apprend aux Rois qu'il faut en revenir à la justice & à la bienfaisance; au contraire, dans les Républiques, les méchans peuvent cacher leur jeu.

Charles acheva de persuader les Suédois de se choisir un Roi, & de choisir Gustave, en leur prouvant que ce Seigneur étoit du sang d'Odin. Il fut donc élu Roi de Suède. Charles, après avoir assisté à son couronnement, l'embrassa & partit pour retourner en France. Il y arriva

heureusement, ayant reçu dans ses voyages de sages & importantes instructions, qui le mirent en état de devenir, comme il le fut effectivement, un des plus grands & des plus sages Monarques du monde.

Des deux anecdotes que nous avons annoncées sur Charlemagne, la première, dont nous parlerons, & la plus extraordinaire, est celle rapportée par Pasquier, dans ses recherches de la France, ouvrage, comme on sait, très-curieux. Pasquier l'a tirée des lettres familières de Pétrarque; & Pétrarque dit qu'il la tenoit des Prêtres qui lui montrèrent le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Voici cette étrange anecdote, tout à la fois romanesque, galante & merveilleuse.

L'Empereur étant déjà vieux, devint éperduement amoureux d'une femme, qui n'étoit, dit-on, ni trop jeune, ni trop jolie, mais qui lui fit tourner la tête, au point que ce puissant Empereur, à qui la plus grande partie de l'Europe obéissoit, étoit devenu l'esclave le plus soumis d'une assez laide créature. La Cour & l'Empire s'en étonnoient; les uns blâmoient Charlemagne, les autres le plai-

gnoient ; mais ce n'étoit que tout bas qu'on osoit en murmurer ; car le nom du Monarque & le souvenir de sa gloire obligeoient tout le monde à se taire. Comme on croyoit aisément aux Sorciers dans ce temps-là, on disoit, assez généralement, que l'Empereur étoit ensorcelé ; mais on respectoit les charmes de la maîtresse du Souverain, de quelque nature qu'ils pussent être. Cependant l'objet de cette singulière passion ne vécut pas bien longtemps ; ce fut peut-être un bonheur pour le bon Empereur, à qui la violence de cette passion pouvoit coûter la vie. Aussi ne fut-elle regrettée que du Prince qu'elle avoit enchanté. Mais il la regretta autant qu'il l'avoit aimée. Il conçut à cette occasion un si violent désespoir, qu'il ne pouvoit absolument se résoudre à se séparer d'elle, quoiqu'il la vît morte. Il embrassoit son cadavre, & on eut toutes les peines du monde à l'arracher d'auprès de ces restes pour les enterrer. Mais ils ne furent pas plutôt mis au tombeau, qu'il voulut voir encore sa Dame. Il se jetoit tout éploré sur son cercueil & l'embrassoit ; enfin il fit faire un cercueil magnifique, dont le dessus étoit couvert d'une glace qui per-

mettoit de voir ce que ce monument renfermoit; & quoique ce spectacle fût horrible & dégoûtant, il ne cessoit de la contempler plusieurs fois par jour.

L'Archevêque Turpin, prélat recommandable par son esprit, sa fermeté, son zèle pour son maître, & sa piété, ne quittoit point l'Empereur, & ne savoit comment le consoler. Enfin, ayant réfléchi profondément sur ce singulier effet d'un amour déraisonnable, il conclut avec le public, que certainement il y avoit de la magie dans cette aventure. Pour s'en éclaircir, il osa considérer plus attentivement le cadavre & il s'apperçut qu'on avoit laissé à son doigt un anneau, sur la pierre duquel étoient imprimés des caractères extraordinaires. Il devina aussitôt que c'étoit-là la source du mal; & saisissant un des instans pendant lesquels l'Empereur s'éloignoit de ce cher cadavre, & ayant enlevé ou brisé la glace, il arracha l'anneau du doigt de la morte; & après l'avoir nettoyé, il le mit au sien. Un moment après il se rendit chez l'Empereur, & en fut reçu comme il ne l'avoit jamais été. Charles, le serrant dans ses bras, lui jure qu'il l'aime uniquement, & qu'il lui fera faire la fortune la plus étonnante.

Tantôt il veut l'élever sur le Siége de Rome, & conquérir pour lui seul toute l'Italie; tantôt il projette d'entreprendre la conquête de l'Empire d'Orient, pour lui en mettre la Couronne sur la tête & le rendre son égal. Turpin s'appercevoit bien que l'anneau opéroit; mais ce sage Prélat n'avoit garde de profiter d'une opération magique. Il se dérobe enfin aux empressemens de son Souverain, & commence par faire enterrer le cadavre auquel l'Empereur ne s'intéressoit déjà plus. Ensuite, de peur que l'anneau ne passât dans d'autres mains, il le jeta dans un assez bel étang voisin d'Aix-la-Chapelle. Alors Charlemagne cessa d'être passionné pour tout objet vivant Mais la vivacité de son goût s'attacha au lieu même qui renfermoit le talisman. Il fit bâtir un superbe palais sur le bord de cet étang; il s'y établit, & y passa les dernières années de sa vie, tantôt contemplant par sa fenêtre, les eaux de cet étang enchanté, tantôt s'y promenant en bateau; & tous les jours en faisant plusieurs fois le tour à pied. Ce fut là qu'il tint son dernier concile & sa dernière diète; il y établit le siège de son Empire. Il ordonna que tous ses successeurs

y seroient couronnés; il y fit son testament, y mourut & y fut enterré.

La seconde Anecdote regarde *Eginard*, Secrétaire & Historien de Charlemagne, & la Princesse *Imma*, fille de l'Empereur. La principale circonstance de cette histoire est assez connue, quoiqu'un très-petit nombre d'Historiens en fasse mention; car on ne connoît guère que la Chronique Latine de l'Abbaye de *Lauresham*, qui l'assure positivement; mais sans multiplier les dissertations déjà faites sur la vérité ou la fausseté de ce fait, il est certain, comme l'a fort bien remarqué Bayle dans son Dictionnaire Critique, article *Eginard*, que cette Anecdote peut fournir le fonds d'une nouvelle Historique très-intéressante : cependant nous croyons que ce sujet n'a point encore été traité dans ce genre, & nous ne connoissons qu'un Savant Allemand, nommé *Hermann Flayder*, qui en ait fait le sujet d'une espèce de Drame Latin, intitulé *Imma Portatrix*, qui fut joué en 1625, par des Ecoliers de l'Université de Tubingue en Souabe, & imprimé la même année. Nous voyons, par le programme de la représentation, que c'étoit un jeune Baron de Gruenthal qui faisoit, dans cette belle Pièce de

Théâtre, le personnage de la Princesse *Imma*, fille de Charlemagne. Un autre Auteur Flamand, nommé Barléus, a aussi fait un Poëme sur ce même sujet, intitulé *Fœmina Androphoros.* Ce titre, moitié Grec & moitié Latin revient à celui de la Comédie dont nous venons de parler. Pour prouver que ce Poëme est mauvais, il suffit de dire que l'Auteur étoit fou, & qu'il s'imaginoit être tantôt de verre, tantôt de beurre. Pour nous, nous allons essayer de remplir le vœu de Bayle, en présentant la petite aventure d'Eginard sous la forme d'une Nouvelle historique.

Charles, fils de Pépin, Roi de France, qui avoit d'abord commencé à régner sur cette belle Monarchie avec son frère Carloman, en étoit reconnu Souverain unique depuis la mort de ce frère : déjà il avoit passé en Italie, avoit forcé, dans Pavie, Didier, Roi des Lombards, & détruit cette Monarchie, lorsque les Saxons, jaloux de sa gloire, ayant attaqué ses Etats, l'obligèrent à se porter, avec ses principales forces, du côté du Nord, & à commencer, contre ces peuples, une guerre qu'il ne put heureusement & glorieusement terminer, qu'après

plus de trente années de combats. Aux premières nouvelles des incursions de ces Barbares, Ingilmer, Seigneur Austrasien, avoit voulu s'y opposer, & étoit parti de son château avec sa famille & tous ses vassaux, pour aller les repousser; mais le fidèle & brave vassal de Charles n'étant pas le plus fort, avoit succombé; & il venoit de perdre la vie lorsque le Roi & son armée arrivèrent pour le venger, n'ayant pu le défendre. Charles trouva *Alpaïde*, sa veuve, dans l'état le plus déplorable; elle n'avoit échappé à la captivité, & peut-être au meurtre, qu'en se cachant au fond des bois, où les coureurs de l'armée Françoise la trouvèrent par hasard, & l'amenèrent aux pieds de leur Souverain. Elle s'y jeta toute tremblante, en lui présentant un enfant de cinq ans, beau comme le jour, & dont la physionomie étoit douce, spirituelle & heureuse; c'étoit le petit Eginard. Dès qu'*Alpaïde* se fut fait connoître pour la veuve d'Ingilmer, elle fut accueillie & traitée avec des soins & des distinctions marquées; elle les méritoit, d'ailleurs, par la noblesse de son origine, celle de sa figure, son mérite & ses qua-

lités personnelles. Le Roi la remit aux mains des Prélats & des personnages les plus respectables qui suivoient son armée ; & quelques-uns d'entre eux se chargèrent de la conduire auprès de la Reine Hildegarde, dont elle grossit le Cour. Le petit Eginard reçut aussi l'accueil le plus favorable : Charles déclara qu'il vouloit lui servir de père & de protecteur, & cette assurance frappa si vivement l'esprit & le cœur du jeune Austrasien, que pendant tout le cours de sa vie il n'a jamais cessé d'honorer, en fils plutôt qu'en sujet, l'Empereur qui s'étoit, dès ce moment, chargé de sa fortune & de son éducation.

Tandis que Charles domptoit & reprimoit les Saxons, la Reine Hildegarde tenoit sa Cour à Verdun sur la Meuse ; elle connut bientôt tout le mérite d'Alpaïde, & après en avoir fait sa Dame d'honneur, sa confidente & sa favorite, elle lui confia l'éducation des Princesses ses filles.

Ces Princesses étoient déja alors au nombre de quatre, & la Reine en eut encore depuis, deux autres, dont la dernière fut l'aimable *Imma*, héroïne de

cette hiſtoire. *Hildegarde* mourut après l'avoir mis au monde. L'Empereur ſe remaria bientôt à *Faſtrade*, en eut d'autres enfans ; & les Princeſſes, filles d'*Hildegarde*, n'éprouvèrent plus de ſoins maternels que de la part de la vertueuſe & prudente *Alpaïde*. Mais ces ſoins pouvoient leur ſuffire, car perſonne n'étoit plus en état que la mère d'*Eginard*, de donner aux filles d'un grand Monarque une éducation digne de leur naiſſance, & des premiers trônes de l'univers, qu'on croyoit qu'elles étoient deſtinées à remplir. Malheureuſement toutes ces Princeſſes ne répondirent pas également aux ſoins de leur ſage Gouvernante. Les Chroniques de Charlemagne conviennent que leur conduite ne fut pas régulière, & que l'Empereur leur père fut à la fin obligé de punir leurs foibleſſes. Apparemment qu'elles en eurent beaucoup, & qu'elles furent d'une eſpèce qui les rendit inexcuſables ; car on verra dans cette hiſtoire que le ſage Empereur étoit indulgent pour celles qui étoient fondées ſur des ſentimens vraiment tendres & délicats, & qui avoient pour objet quelque perſonnage eſtimable.

Imma, dès ſes premieres années, parut propre à conſoler *Alpaïde* du peu de ſatisfaction que lui donnèrent ſes ſœurs; & ſa Gouvernante la chériſſoit d'autant plus, qu'elle l'avoit vu naître cinq ans après qu'elle s'étoit attachée à *Hildegarde*. *Eginard* avoit par conſéquent dix ans de plus que la Princeſſe.

Dès le moment où l'on put apprendre quelque choſe à *Eginard*, on s'apperçut qu'il avoit les diſpoſitions les plus heureuſes pour l'étude des ſciences. Comme d'ailleurs il paroiſſoit d'un tempérament aſſez délicat, ſa mère, au lieu de lui faire ſuivre la carriere des armes, à laquelle ſa naiſſance l'appelloit, le deſtina à celle des lettres : ainſi, au lieu de ſuivre les Princes, fils de Charlemagne, qui, dès qu'ils étoient en état de porter les armes, marchoient à la ſuite de leur pere, à la guerre, il reſta auprès de ſa mere & des Princeſſes, parce qu'il ſe trouvoit à portée de profiter, dans cette petite cour, des leçons de pluſieurs Prélats & Religieux ſavans, qui ne la quittoient point. Il n'avoit guere plus de quinze ans, lorſqu'on le jugea digne de ſervir d'inſtituteur à la jeune *Imma*, à laquelle il apprenoit à lire, en préſence

d'*Alpaïde*, & de quelques autres de ſes femmes. Pendant cinq ou ſix ans, ſes inſtructions tournèrent ſi bien au profit d'*Imma*, qu'elle ſurpaſſoit déjà en connoiſſances acquiſes toutes les Princeſſes de ſon ſiecle, quoiqu'elle ne fût encore qu'un enfant. Les agrémens de ſa perſonne ſe développoient d'ailleurs avec le même avantage; & comme elle uniſſoit la culture des talens agréables à l'étude des choſes ſérieuſes & ſolides, il ne lui manquoit déjà rien de tout ce qui peut plaire & ſéduire, lorſque l'Empereur s'attacha perſonnellement le jeune *Eginard*: ayant reconnu qu'il étoit capable des emplois les plus importans, il le fit ſon Conſeiller intime, ſon Secrétaire de confiance, & le chargea même d'écrire ſon hiſtoire, de toutes les circonſtances de laquelle il voulut qu'il fût dorénavant témoin.

L'Hiſtoriographe ſuivit donc ſon héros pendant cinq ou ſix années, dont chacune fut marquée par les plus grands & les plus importans événemens. Il paſſa avec Charles en Italie, & aſſiſta à ſa proclamation & à ſon couronnement comme Empereur. Il lui vit recevoir les hommages de la part de celui d'Orient (*Nicéphore*,) & du célé-

bre Calife *Aroun Halraſchid*. Enfin il vit ſon bienfaiteur & ſon ſecond père dans toute ſa gloire : il le voyoit auſſi tous les jours en particulier & avec cette familiarité dans laquelle il faut voir les Princes, comme les autres hommes, pour les bien connoître. Charlemagne pouvoit ſoutenir cet examen délicat : le fond de ſon caractère étoit la bonté & la juſtice : & quand de grands intérêts ne l'entraînoient pas à faire la guerre avec cette ſorte de barbarie, ſans laquelle (ſur-tout dans le ſiécle où il vivoit) on ne croyoit pas pouvoir la faire avec ſûreté, il étoit doux & humain. Obligé de ſe faire craindre, parce qu'il falloit en impoſer à la plus grande partie de l'Europe, & contenir un peuple immenſe, il étoit cependant père tendre, & maître facile à ſervir. Il avoit ſenti de bonne heure, que la culture de l'eſprit pouvoit adoucir les mœurs de ſes ſujets ; il la leur perſuadoit, & leur en donnoit l'exemple : Eginard lui plaiſoit d'autant plus, qu'il étoit très-capable d'entrer dans ces vues reſpectables.

Pendant le temps que le Secrétaire ſuivit l'Empereur, ils virent deux fois l'Italie, pénétrèrent en Eſpagne, traversèrent

à différentes repriſes, toute la France ; virent les Saxons forcés de ſe ſoumettre au joug du Chriſtianiſme & à celui des loix, & les Huns battus à plate couture, & repouſſés bien par-delà le Danube, juſques ſur la Sarre. Enfin l'Empereur revint prendre quelques repos à Aix-la-Chapelle, où il ſe trouva réuni à ſa famille, & entre autres, aux Princeſſes ſes filles. Charles avoit pris ce lieu en affection, & y reſta quelque temps. Eginard revit l'aimable Imma ; ſon ancien Inſtituteur avoit des droits, du moins ſur les progrès qu'elle avoit pu faire dans ſes études ; il lui en demanda compte, & apprit qu'elle ne les avoit pas négligées ; d'ailleurs le fils d'Alpaïde (qui étoit morte depuis peu) ne pouvoit être indifférent à une Princeſſe dont il avoit partagé les premiers amuſemens. Imma & Eginard ſe revirent donc avec plaiſir & même avec intérêt. Bientôt ce dernier ſentiment devint plus tendre dans l'un & dans l'autre, mais ils furent quelque temps ſans s'en appercevoir, aſſez long-temps ſans oſer le déclarer, cherchant à ſe le diſſimuler à eux-mêmes, juſqu'à ce que des circonſtances ſingulières furent cauſe que leur paſſion ſe décou-

vrit, augmenta; qu'ils s'y abandonnèrent, & qu'enfin ils furent heureux.

Pendant le temps qu'Eginard avoit passé en Italie, & sur-tout à Rome avec Charlemagne, il avoit recherché les manuscrits des Poëtes Latins qui avoient le plus illustré le siècle d'Auguste, & il avoit eu le bonheur de découvrir une partie des Œuvres de Virgile, d'Ovide & d'Horace. Les Géorgiques de Virgile étoient déja connues, & passoient pour d'excellentes leçons d'agriculture; mais l'Enéïde étoit absolument ignorée; Eginard en découvrit une partie, & en apporta en France, du moins les six premiers livres. Il les expliquoit à la fille de Charlemagne, qui d'ailleurs savoit assez de latin pour en sentir les beautés; car l'on parloit alors dans les Gaules un Latin corrompu; mais les personnes bien élevées & instruites entendoient le Latin pur. La langue barbare Tudesque n'étoit que pour le peuple, & l'ancienne langue Celtique étoit déjà oubliée dans le cœur de la France, & renvoyée dans quelques Provinces de l'extrémité du Royaume.

L'on juge bien que le quatrième livre de l'Enéïde, & l'aventure de la grotte où

entrèrent Didon & Enée, devoient faire quelque impreſſion ſur deux jeunes cœurs qui étudioient enſemble cette ſcène délicate & intéreſſante ; auſſi cette lecture avança-t-elle beaucoup les affaires d'Eginard.

Il n'avoit apporté de Rome qu'une partie des ouvrages d'Ovide, mais c'étoient les plus intéreſſans ; l'art d'aimer, quelques-unes des Héroïdes, & les premiers livres des métamorphoſes. Le Secrétaire intime de Charlemagne n'avoit oſé communiquer ces Poéſies galantes, ni aux ſavans qui compoſoient la Cour de l'Empereur, ni à l'Empereur même ; la plupart de ces Meſſieurs étoient des Prêtres ou des Moines qu'Ovide auroit ſcandaliſé, & l'Empereur lui auroit défendu de faire part à ſes filles de ſes découvertes ; mais *Imma* étoit au-deſſus des préjugés, & oſoit ſe croire au-deſſus des foibleſſes. Eginard lui révéla tous les ſecrets de l'ancien Parnaſſe de Rome, & c'étoit lui apprendre beaucoup des ſecrets de Cythère. Enfin les Odes d'Horace étoient connues d'Eginard, & paſsèrent bientôt des mains de l'Inſtituteur dans celles de l'Ecolière. Les conſéquences d'une telle

lecture n'étoient que trop aisées à prévoir ; la vanité d'*Imma*, & la prétention à cette insensibilité noble, digne de son rang, ne furent bientôt plus qu'une foible ressource ; il étoit impossible de résister à la lecture des Poésies séduisantes qu'on lui mettoit tous les jours sous les yeux ; parce que celui qui les lui présentoit étoit digne, par les agrémens de sa figure, son esprit, ses talens & son attachement unique & sincère, de profiter des douces impressions qu'elles faisoient naître.

Ce n'étoit pas seulement des vers dignes de servir de modèle que le Secrétaire de Charlemagne avoit rapporté d'Italie, c'étoit aussi un genre de musique nouveau pour le siècle où il vivoit, des modulations savantes, auxquelles les oreilles Françoises n'étoient pas accoutumées, & qui les choquèrent même d'abord, mais finirent par plaire généralement. Eginard dont la voix étoit agréable, & qui touchoit de plusieurs instrumens, savoit par cœur la plupart de ces airs, dont quelques-uns pouvoient être exécutés à plusieurs parties ; il les apprit à sa Princesse, qui se plaisoit à les chanter avec lui : la flûte, la harpe, & la lyre étoient connues depuis

long temps, mais la guitarre & une espèce d'épinette ou de clavecin portatif, qui a été le modèle de l'orgue, étoient de nouvelles inventions. Imma en prit des leçons avec ce même précepteur, qui déjà lui avoit appris tant de choses. Bientôt elle se trouva en état de figurer dans l'Académie des sciences & des talens que Charlemagne avoit formée, & qu'il le suivoit partout. L'Empereur avoit donné des noms Grecs ou Latins à tous ceux qui composoient cette société littéraire : lui-même avoit pris celui de *David*. Le savant *Alcuin*, l'ame de cette assemblée, s'y nommoit *Albinus* ; *Théodulphe*, qui fut depuis Evêque d'Orléans & bon Poëte Latin, mais qui ne traitoit que des sujets dévots, s'appelloit cependant *Pindare* ; *Angilbert* y portoit le beau surnom *d'Homère*, & *Eginard* celui de *Calliopius*. On avoit déjà admis quelques dames dans cette première Académie Françoise. *Giselle*, sœur de *Charlemagne*, y avoit été reçue sous le nom de *Corinne* ; elle y proposoit aux Académiciens des questions ou des énigmes ingénieuses : *Imma* parut bientôt digne d'en être aussi ; mais elle ne voulut produire d'autres titres que son

talent pour la musique, craignant de découvrir le secret de son cœur, si elle montroit trop de connoissance en Poésie, elle s'appella cependant *Sapho* : elle avoit soin de ne chanter devant son père que des hymnes pieuses, afin que l'expression qu'elle mettoit dans son chant, ne parût avoir d'autre objet que les habitans des demeures célestes.

Elle dissimula ainsi pendant long-temps que l'amour étoit le véritable maître qui lui en avoit tant appris, qui rendoit sa voix si tendre, son chant si animé, & qu'Eginard étoit auprès d'elle l'interprète de ce Dieu.

Ils passèrent ainsi une année entière, pendant laquelle Eginard & sa Princesse jouirent de toutes les douceurs du mystère. C'étoit la nuit que ces deux amans se donnoient & recevoient leurs plus chères & leurs plus tendres leçons. Le palais d'Aix-la-Chapelle étoit composé de deux ailes, séparées par un grand corps-de-logis qui contenoit l'appartement de l'Empereur même ; dans l'une des ailes étoit celui de la Princesse : dans l'autre, le logement d'*Eginard* & de quelques domestiques plus particulièrement attachés à

Charlemagne. C'étoit de-là que notre galant précepteur partoit au milieu de la nuit, pour paſſer à la faveur d'une lanterne ſourde, de l'autre côté de la cour, pénétrer en ſecret dans la chambre de la Princeſſe, & lui faire lire, à voix baſſe, quelques vers galans du ſiècle d'Auguſte, dont il faiſoit toujours avec ſuccès, quelque heureuſe application à ſes propres ſentimens. Pendant long-temps on ne ſe douta point de ce qui ſe paſſoit ainſi dans l'ombre & dans le ſilence. Leur contenance étoit ſi meſurée, qu'on ne ſoupçonnoit rien. Mais enfin un jour d'hiver, Eginard étant ſorti de ſon appartement environ une heure avant minuit pour ſe rendre chez *Imma*, & y ayant paſſé les momens les plus délicieux & les heures les plus courtes, ils commencèrent à ſe douter que l'aurore ne tarderoit pas à paroître; *Imma* ouvrant elle-même la porte pour faire échapper *Eginard*, vit, avec autant de ſurpriſe que d'embarras, qu'il étoit déja preſque jour, & que pendant leur converſation il étoit tombé une ſi grande quantité de neige, que la cour du château en étoit entièrement couverte. Il fallut ſe conſulter & ſe décider promptement ſur

le parti qu'il y avoit à prendre, pour que leur rendez-vous ne pût être soupçonné. Les pas d'Eginard tracés sur la neige, & dirigés de manière à faire comprendre qu'un homme étoit sorti de grand matin du bâtiment qu'occupoient la Princesse & les Dames, pour retourner dans celui qu'habitoient les Officiers de l'Empereur, auroient découvert tout le mystère ; l'impression des souliers d'une femme ne prouvoit rien qui dût être suspect. *Imma* fit cette réflexion, ne consulta plus que le mouvement de son cœur, pour sauver en même-temps, s'il étoit possible, son honneur & son amant. Elle étoit d'une haute taille & d'une complexion assez forte : le Secrétaire de l'Empereur avoit la taille aussi fine & la corpulence aussi délicate que l'esprit & les sentimens ; Imma n'hésita pas ; elle avoit lu dans l'Enéïde la façon dont le héros de ce Poëme avoit transporté son père Anchise à travers les feux de Troye embrasée ; elle transporta de même Eginard sur la neige, & ayant remis ce dépôt si cher à son cœur à la porte de l'aile opposée, elle retourna promptement sur ses pas, en observant de ne marcher qu'à reculons, & de poser

les pieds sur les mêmes traces qu'elle avoit déjà faites en allant : mais en rentrant chez elle, elle s'apperçut que l'Empereur étoit déjà à la fenêtre, & que le jour, qui commençoit à éclairer la cour, devoit avoir de même éclairé le voyage. Ses craintes étoient bien fondées ; son père avoit tout vu.

On peut s'imaginer quelles furent les alarmes des deux amans. Eginard alla le lendemain en tremblant prendre les ordres de son Souverain ; quelques regards, moitié sévères, moitié malins, augmentèrent encore son embarras. Les lettres qu'il écrivit ce jour-là se sentirent bien de son trouble. *Imma*, de son côté, vint faire sa cour à son père à l'heure accoutumée : elle étoit encore plus agitée. La présence du maître du monde & du seul homme qu'elle dût respecter, & qui étoit instruit de son secret, la faisoit rougir a chaque instant, sans qu'on lui en donnât d'ailleurs la plus légère occasion ; elle croyoit lire dans les yeux de tout le monde.

Ce jour étoit celui marqué pour l'assemblée de l'Académie. Après le dîner, l'Empereur la réunit à l'ordinaire dans

ſon grand cabinet. On y propoſa, ſuivant que cela ſe pratiquoit, de queſtions à décider aux différens membres de la Société littéraire. L'Empereur mit celle-ci ſur le tapis. *Quelle eſt la paſſion qui produit les plus grands effets, & dont il peut réſulter les ſuites les plus importantes? Alcuin* dit que c'étoit l'ambition, puiſqu'elle pouvoit renverſer les Empires & en élever de nouveaux, changer la face de la terre, & occaſionner ces étonnantes révolutions, qui ſont les coups de théâtre du monde. Théodulphe dit que c'étoit l'intérêt, parce que ſi l'ambition produit des événemens plus importans, ce n'eſt que lorſqu'elle ſe place dans le cœur des grands perſonnages, dont les actions peuvent décider du ſort des peuples entiers; mais que l'intérêt étant une paſſion de tous les jours, de tous les pays & à l'uſage de tous les particuliers, produiſoit ſans ceſſe de nouveaux effets; & que c'étoit elle qui décidoit, en détail, de la fortune & du ſort de pluſieurs milliers d'hommes. Angilbert ſoutint que le plus fort de tous les reſſorts étoit celui que produiſoit le fanatiſme de religion, attendu que, s'appuyant ſur une opinion

vraie ou fausse des Oracles de la Divinité, il s'élevoit au-dessus de toutes les opinions & de tous les sentimens naturels. Attendez, dit Charlemagne, je vais dire à présent mon avis. La passion qui peut produire les effets les plus extraordinaires, c'est l'amour; cette nuit même j'en ai eu la preuve, j'ai vu une Princesse oubliant son rang. . . .

A ces mots *Imma* s'évanouit & tomba sans connoissance; & *Eginard*, pâle, tremblant, désolé, & perdant la tête, se jette aux pieds de son maître. Ah! Sire, lui dit-il, que votre Majesté Impériale, pardonne, ou du moins ne punisse que le seul & vrai coupable. . . . . Arrêtez, lui dit l'Empereur, le repoussant, quoique assez doucement, arrêtez, & que l'on m'écoute. L'assemblée étoit consternée: cependant Charlemagne, après avoir ordonné qu'on s'empressât à faire revenir sa fille, calma en peu de mots, l'agitation & les inquiétudes de tous les auditeurs, & sur-tout de deux principaux acteurs de cette intéressante scène. Imitant la clémence d'Auguste envers Maxime & Cinna, il déclara qu'il avoit vu, & pardonna à la Princesse sa fille.

» *Imma*, lui dit-il, je sais trop quelle » est la force de la passion qui vous a en- » traînée; j'en ai moi-même éprouvé plus » d'une fois les effets; &, malgré mon » âge, je n'ose m'assurer encore d'en » être parfaitement à couvert; d'ailleurs, » je vous excuse d'autant plus, que je con- » nois mieux qu'un autre l'objet de votre » inclination. Aucun vice, aucune qua- » lité odieuse ne peuvent lui être repro- » chés; sa mère a formé votre cœur; & » il semble qu'elle prévit que c'étoit » pour son fils même qu'elle le formoit; » lui-même a cultivé votre esprit, & » vous lui devez en partie vos lumières » & vos talens: puisqu'il vous adore & » qu'il vous plaît, je consens que vous » fassiez son bonheur: il m'a rendu à » moi-même des services essentiels; vous » serez sa récompense. Je joins au don » de votre main, celui de la belle terre » de *Mulenheim*, dans le voisinage de » Mayence, & je la décore du titre de » Duché ». L'on peut juger de la recon- noissance de la Princesse & de celle de son amant, qui bientôt après devint son époux. Ils vécurent auprès de Charlema- gne pendant tout le reste du règne de ce

grand Prince. Louis le Débonnaire, qui lui succéda, continua d'avoir pour sa sœur *Imma* & pour son beau-frère *Eginard*, une confiance & une tendresse extrêmes. Après avoir vécu ensemble heureux & honorés, pendant plusieurs années, *Imma* mourut. *Eginard* se consacra entièrement à la retraite & aux exercices de piété : il fonda dans sa terre de *Mulenheim* une belle Abbaye, qu'il appella *Selingenstad*. Il en fut le premier Abbé ; il y mourut dans un âge avancé, & y est enterré auprès d'*Imma*, à laquelle il avoit fait élever un superbe monument. Il est détruit aujourd'hui. L'histoire de ses amours avec *Eginard*, & la mémoire de la preuve singulière qu'elle lui donna de sa tendresse, sont tout ce qui nous reste de la fille de Charlemagne ; mais les écrits de son époux subsistent encore, & peuvent nous convaincre qu'il étoit capable d'instruire la fille de son Empereur, & digne d'en être aimé.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

Hiſtoire des Amours d'Euriale & de Lucrèce, compoſée & écrite en Latin, en 1444, *par* Æneas Sylvius Piccolomini, *depuis Pape ſous le nom de Pie II, imprimée en Italien en* 1477, *à Vienne en Autriche, où l'Ouvrage fut compoſé trente-trois ans auparavant; pluſieurs faits encore en Latin, ſans date ni lieu d'impreſſion, in-folio & in-quarto, compriſe, toutoujours dans cette langue, dans le grand Recueil des Œuvres de ce Pape, dont la dernière & meilleure édition eſt de* 1700, *in-folio; traduite en vers François par Meſſire Anerus, Chapelain de la Sainte-Chapelle des Ducs de Bourgogne, Lyon,* 1500, *in-quarto; en proſe Françoiſe par Jean Millet, Paris,* 1551, *in octavo; en Eſpagnol, Séville,* 1530, *& enfin encore en proſe Françoiſe plus moderne, par le Sieur de Louvencourt, Leyde,* 1706, *in* 12. *

L'ANNÉE DERNIERE, on a publié des Lettres véritables ou ſuppoſées d'un Pape mort depuis

* Dans cette dernière édition Françoiſe, le Roman eſt intitulé *les Amans de Sienne, où l'on prouve que les femmes font mieux l'amour que les filles & les veuves.*

peu de temps. Elles ont eu le plus grand succès ; & le Public a paru voir avec un grand plaisir comment un Souverain Pontife s'exprimoit, & ce qu'il pensoit, tant avant d'être élevé sur le Trône Pontifical que depuis ; mais toujours familièrement, en liberté vis-à-vis de ses amis particuliers, &, pour ainsi dire, en deshabillé. Puisque les Lettres de Clément XIII ont si bien réussi, nous croyons qu'on lira avec plaisir l'extrait que nous allons donner du Roman de Pie II, d'autant plus qu'il ne peut y avoir aucun doute sur son véritable Auteur. Ænéas Sylvius le composa quatorze ans avant que d'être Pape, & douze ans avant que d'être Cardinal. Il étoit alors Secrétaire de l'Empereur Frédéric III, qui le fit couronner Poëte Lauréat, & l'honora ensuite du titre de son Ambassadeur à Rome, à Milan, à Naples & en Bohême. Le Pape Nicolas V, le fit Evêque de Trieste ; il passa ensuite à l'Evêché de Sienne, sa patrie ; remplit plusieurs nonciatures, fut fait Cardinal en 1456, Pape en 1458, mourut six ans après, dans sa soixantième année. L'histoire de sa vie est curieuse & intéressante ; nous n'en relèverons ici qu'une seule circonstance. Il fut très-régulier dans sa conduite dès qu'il fut Pape ; mais il avoit été très-galant dans sa jeunesse ; on

en peut juger par cet Ouvrage : il s'en falloit même beaucoup qu'il blâmât alors la galanterie. Il changea d'avis quand il fut Pape, & qu'il prétendit à l'infaillibilité ; aussi voulut-il alors nous donner comme un Conte moral l'Histoire d'Euriale & de Lucrèce, qu'il n'avoit d'abord publiée que comme un simple Roman. On lit dans les dernières éditions de cet Ouvrage, qu'il montre les suites funestes de l'amour, à cause que Lucrèce meurt de langueur après le départ d'Euriale : mais en vérité, cela n'empêche pas que le fonds de cette aventure ne soit pas de trop bon exemple.

Ce qui, à notre avis, rend ce Roman utile, c'est qu'il montre quelles étoient la galanterie & les mœurs en Italie au quinzième siècle. L'on y verra combien les maris Italiens de ce temps-là étoient jaloux, & quelle difficulté il y avoit à les tromper. D'un autre côté combien les femmes de ces maris étoient disposées à leur jouer de mauvais tours. Il y a certainement à gagner pour nous dans la comparaison que l'on peut faire de ce siècle au nôtre.

L'Edition d'après laquelle nous travaillons, est précédée de deux Epîtres Dédicatoires. La première est adressée à *Gaspard Schlick*, Chancelier de l'Empereur Frédéric III, dont Piccolomini

étoit Secrétaire. Il y a des choſes remarquables dans cette première Epître. L'Auteur dit que *Marianus Socin*, à qui il adreſſe ſa ſeconde Epître, étoit un homme d'un grand mérite, quoiqu'il fût très-petit de taille comme lui-même (Auteur) qui eſt d'une famille de nabots, ou très-petits hommes, ainſi que ſon nom l'indique; car Piccolomini vient de deux mots Italiens; *piccoli*, *petits*, & *homini*, *hommes*. Revenant à Socin, il dit qu'il étoit auſſi grand Philoſophe que *Platon*, auſſi Géomètre que *Boëce*, auſſi Muſicien que *Pythagore*, auſſi Arithméticien que *Macrobe*, auſſi grand Agriculteur que *Virgile*, auſſi fort Lutteur qu'*Enetelle*, auſſi grand Peintre qu'*Apelles*, & auſſi bon Sculpteur que *Praxitèle*; enfin grand Médecin, & Juriſconſulte par état. En faiſant cet éloge du même Socin, il convient qu'il y a eu des Philoſophes & des gens ſavans qui étoient très-bêtes, & il en cite des exemples extraordinaires. Enſuite paſſant de celui à qui il a dédié ſon Roman, au ſujet de l'Ouvrage même, il convient qu'il y eſt beaucoup queſtion d'amour. Il avoue qu'il s'eſt fort intéreſſé à cette matière dans ſa jeuneſſe, & qu'il a été ſouvent amoureux & heureux dans Sienne, ſa patrie. « Mais vous-» même, dit-il à M. *Schlick*, Seigneur Chance-

» lier, vous avez été un galant & un gaillard » dans votre temps; je me souviens que quand » l'Empereur étoit à Sienne, & vous aussi, il ne » se passoit aucune galante orgie à laquelle vous » n'eussiez votre part ».

Nous sommes obligés de supprimer le reste des complimens qu'Ænéas Sylvius fait au Chancelier de l'Empereur. Passons à la seconde Epître qu'il adresse à Marianus Socin. C'étoit effectivement un très-savant homme, qui professa le droit avec distinction; il étoit très-Catholique; mais son petit-fils, *Lélie Socin*, a été le Patriarche des Hérétiques Sociniens. Dans cette seconde Epitre Dédicatoire, Ænéas Sylvius nous apprend que c'est sur les instances réitérées de son ami Socin, qu'il s'est décidé à écrire les Amours d'Euriale & de Lucrèce; que cette Histoire lui rappelle sa jeunesse, & qu'il s'applaudit d'avoir évité bien des dangers auxquels on est exposé quand on fait le métier d'homme à bonnes fortunes.

Ce fut en 1434 que l'Empereur Sigismond, de la Maison de Luxembourg, s'arrêta pendant quelque temps en Italie, & particulièrement dans la ville de Sienne. On donna à ce Monarque des fêtes su-

erpbes : il y parut lui-même avec éclat, étant beau, bien fait & très-galant. Il fut enchanté des Dames de Sienne, & disoit qu'il n'avoit jamais vu aucun pays où le sexe fût plus charmant. Parmi ces beautés, il y en avoit une qui surpassoit infiniment toutes les autres; elle s'appelloit *Lucrèce*. Elle étoit de la famille *des Camilles*, une des plus considérables de la ville, & mariée à un homme riche & puissant dans le pays, que notre Auteur appelle *Ménélai*. Ce mari étoit aussi jaloux & aussi incommode que sa femme étoit belle. Ænéas Silvius fait un portrait très-détaillé & un éloge long & pompeux de l'héroïne de son Roman ; & il conclut en disant, qu'enfin elle méritoit les applaudissemens de l'Empereur, & les attentions du Bel *Euriale de Franconie*, Ecuyer & Favori de Sigismond. Celui-ci étoit aussi parfait dans son genre, que Lucrèce dans le sien : leur âge étoit à peu près proportionné ; car il avoit trente ans, & Lucrèce n'en avoit pas vingt ; d'ailleurs, le bon air, la parure, la magnificence dans les équipages, une livrée nombreuse & brillante, ajoutoient encore à la beauté d'Euriale. Il avoit beaucoup d'éloquence naturelle,

& l'esprit fort cultivé. Dès qu'une fois ces deux personnes, destinées à s'aimer tendrement, se furent bien considérées, elles ne purent plus cesser de se regarder; & dès qu'elles ne furent plus à portée de se voir, elles ne cessèrent de penser l'une à l'autre. Euriale jura au fond de son cœur de ne jamais aimer que Lucrèce, & Lucrèce desira de mériter l'amour d'Euriale. Les caresses de son époux lui devinrent odieuses, quoiqu'elle se reprochât intérieurement de ne plus aimer celui auquel le devoir l'attachoit.

Ils ne s'étoient point encore expliqués autrement que par leurs regards, lorsque l'Empereur s'apperçut de leurs sentimens mutuels. Il passoit devant la maison de *Lucrèce* accompagné d'*Euriale*; il remarqua que son aimable Ecuyer regardoit sans cesse *Lucrèce* qui étoit à sa fenêtre, & qu'elle lui rendoit ses regards en rougissant. Aussi-tôt lui adressant la parole : *Comment*, lui dit-il, *c'est donc ainsi que vous séduisez les belles de Sienne?* Euriale se défendit tant qu'il put, assurant que le hasard seul avoit conduit ses yeux. Sigismond n'en fut pas la dupe; mais il

n'en parla pas davantage, pour ne point altérer le bonheur de son favori.

Cependant Lucrèce ne pouvant s'empêcher de parler à quelqu'un de ses sentimens, imagina qu'un bon vieux Suisse qu'elle avoit à son service, & qui se nommoit *Sosie*, méritoit d'être son confident, sinon par son adresse, du moins par sa discrétion; elle l'appella donc un jour & lui dit: « N'es-tu pas enchanté comme » moi, mon cher *Sosie*, de la suite brillante de l'Empereur »? — Assurément, » Madame, (répondit le bon Suisse) ces » Allemands sont des beaux hommes, » tous bien faits & bien montés; ils font » grand plaisir à voir, à moi sur-tout qui » suis presque de leur pays ». Mais (continua la Dame) « que dis-tu de l'Ecuyer » qui ne quitte jamais l'Empereur? Je » crois qu'on le nomme *Euriale* ». « Cela » est vrai, Madame, (continua *Sosie*), » il est fort joli, mais son cheval sur- » tout; c'est une belle bête, je voudrois » être riche, ne fût-ce que pour acheter » un cheval comme cela. Ce n'est pas » du cheval qu'il est question, (reprit Lucrèce), « c'est du cavalier. Ah, mon » cher *Sosie*, peut-on en trouver un

» mieux fait, plus aimable, plus capable
» de séduire le cœur d'une femme & de
» lui faire perdre la raison — ! Fi donc,
» Madame,(dit le fidèle serviteur);vous
» n'y pensez pas : si vous étiez encore
» fille comme il y a deux ou trois ans,
» je dirois que vous avez raison, & qu'un
» mari de la tournure du Seigneur Eu-
» riale vous conviendroit infiniment; mais
» vous êtes mariée au Seigneur *Ménélai*;
» vous ne voudriez pas faire affront à un
» aussi habile & si grave Sénateur.— Ah!
» *Sofie*, *Sofie*, (ajouta Lucrèce en soupi-
» rant), une violente passion ne connoît
» guère les considérations, ou plutôt, en
» en concevant toute la force, elle passe
» aisément par-dessus. Ecoute, *Sofie*, rends-
» moi un véritable service, vas trouver
» Euriale, fais-lui entendre qu'une Dame,
» dont le rang & la figure ne sont point
» à mépriser, a conçu pour lui des senti-
» mens. .... Non, parbleu, Madame,
» (dit *Sofie*) je ne me chargerai point de
» cette commission-là, vous me prenez
» pour un autre. Si vous voulez jouer
» quelque mauvais tour au Seigneur *Mé-*
» *nélai*, mon bon maître, vous ferez,
» s'il vous plaît, vos affaires par vous-

» même ; je n'y entrerai pour rien. Tout
» ce que je peux faire pour votre service,
» c'eſt de vous promettre de bonne-foi,
» de ne jamais rien dire à M. le Sénateur
» des diſpoſitions dans leſquelles je vois
» que vous êtes ; nous autres Suiſſes nous
» ne nous mêlons jamais d'aucun vilain
» métier, mais nous ne ſommes ni rap-
» porteurs, ni cauſeurs, ni tracaſſiers.
» *Soſie* (reprit alors l'adroite Lucrèce),
» ce que tu me dis eſt juſte & raiſonnable ;
» il eſt vrai que je ne dois jamais aimer
» d'autre homme que mon époux ; je ſe-
» rois infidelle & coupable ſi je concevois
» des ſentimens tendres pour un autre ;
» cependant je ne puis m'empêcher d'en
» avoir pour Euriale ; ainſi je ſuis crimi-
» nelle. Eh bien, je me devoue à la mort,
» & je n'ai plus à choiſir qu'entre les ſup-
» plices ; cela étant, je te conſulte ſur le
» genre de ma mort ; comment dois-je
» finir, eſt-ce par le fer, par le poiſon
» ou en me précipitant ? Conſeille-moi,
» je ſuivrai ton avis. Ah ! Madame, (dit
» le bon Suiſſe, que me propoſez-vous !
» vous voir expirer m'affligeroit infini-
» ment ; & ſi c'étoit d'après mon choix,
» & ſur mon avis, je me déſeſpérerois &

» terminerois mes jours. Non, Madame, » vivez; j'aime mieux vous aider à vivre » heureuſe ſans innocence, que de vous » voir périr. J'irai trouver *Euriale*, je lui » dirai qu'il eſt aimé; s'il veut m'entendre » il répondra à vos ſentimens, & ma » foi le reſte ſera votre affaire; s'il n'y » répond pas, ce ne ſera pas ma faute. » C'eſt tout ce que je demande, dit Lu- » crèce ». Soſie le lui promit, de peur de la déſeſpérer; mais il différa tant qu'il put de s'acquitter de ſa commiſſion: enfin il ne dit qu'un mot, en paſſant, à Euriale, qu'il rencontra dans la rue; *Cavalier*, lui dit-il, *vous êtes ardemment aimé dans cette ville.* L'Ecuyer de l'Empereur, qui ne le connoiſſoit pas pour ſerviteur de Lucrèce & de ſon mari, le regarda avec étonnement, & ne comprenant rien à ſon propos, le laiſſa-là. Soſie en rendit compte à ſa maîtreſſe, qui s'en prenoit, avec raiſon, à la mal-adreſſe du commiſſionnaire, lorſqu'elle fut plus aſſurée des ſentimens d'Euriale, comme nous allons le voir.

Ce jeune Seigneur étoit occupé de ſon côté à faire connoître ſes ſentimens à Lucrèce;

crèce; il faiſoit ſur ſon amour des réflexions, qu'Ænéas Silvius nous expoſe dans un très-beau Latin, mais qui ennuyeroient certainement ſi nous les traduiſions en François. Nous ne rapporterons que deux ſeuls traits hiſtoriques qui font partie de cette pièce d'éloquence, & dont nous croyons que le premier ne ſe trouve abſolument qu'ici (du moins ne l'avons-nous jamais vu ailleurs), c'eſt que le fameux Poëte Virgile ſe pendit à une tour, de déſeſpoir de ſe voir rebuté par une fille dont il étoit amoureux. L'autre eſt un vieux & mauvais conte, indigne d'avoir été admis comme véritable par un homme auſſi ſçavant qu'Ænéas Silvius; c'eſt, qu'une femme ayant parié qu'elle rendroit le Philoſophe Ariſtote éperdument amoureux d'elle, malgré toute ſa philoſophie, y réuſſit ſi bien, que le bon-homme ſe laiſſa monter comme un cheval, mettre un mors à la bouche, & donner des éperons dans le ventre.

Pour en revenir à Euriale, après avoir bien réfléchi ſur le parti qu'il avoit à prendre, il choiſit celui de faire une Epître à ſa Dame, dans laquelle il lui déclara ſa paſſion dans les termes les plus vifs, les

plus tendre & les plus respectueux. (Nous ne la répéterons pas non plus ici, parce qu'elle n'est sûrement pas écrite dans le goût du temps présent, & qu'elle est meilleure en Latin que nous ne pourrions la rendre en François.) Quand elle fut écrite & cachetée, il fallut trouver quelqu'un pour la porter. On lui indiqua une certaine femme accoutumée à conduire des affaires de ce genre, & qui, disoit-on, savoit les faire réussir mieux qu'aucun autre. Euriale l'envoya chercher, & en lui faisant un présent & lui en promettant encore un autre plus considérable si elle s'acquittoit bien de sa commission, il lui remit la lettre. La femme d'intrigue partit aussi-tôt pour se rendre chez Lucrèce; & ayant épié le moment où cette belle Dame se trouvoit seule, gagné les gens, & saisi un prétexte plausible pour s'introduire dans la maison, elle lui remit la lettre en main propre. L'épouse du Sénateur parut d'abord fort étonnée de l'audace avec laquelle l'intriguante s'acquittoit de son message. Elle prit un ton de dignité & de colère. « Vous êtes bien effrontée, lui » dit-elle, d'oser m'apporter des paro» les & des lettres de la part d'un étranger,

» avec qui il ne me convient d'avoir au-
» cunes liaisons: je veux croire que c'est
» un grand Seigneur, (ce qui seroit plus
» touchant, ajouta-t-elle en rougissant;)
» que c'est un homme aimable, mais ce
» n'est point une raison pour que je
» doive l'écouter; je sais trop ce que je
» dois à mon époux & ce que je me dois à
» moi-même. Heureusement pour vous
» que je me respecte assez pour ne vouloir
» faire aucun éclat; sans cela, je vous dé-
» noncerois au Seigneur Ménélai, qui
» vous feroit périr dans une obscure pri-
» son. Retirez-vous, fuyez, & rendez
» compte à celui qui vous envoye du peu
» de cas que je fais de ses lettres ». En di-
sant ces mots, la Lucrèce moderne déchira
en cinq ou six morceaux la lettre d'Euria-
le; & affectant un dépit, une fureur étu-
diée, elle la jeta, non pas tout-à-fait dans
le feu, mais à côté. La vieille messagère,
à qui rien n'étoit échappé, des paroles &
de la contenance, feignant d'être effrayée
plus qu'elle ne l'étoit effectivement, se
jette aussi-tôt aux pieds de la Sénatrice.
« Ah! Madame (lui dit-elle), je vous de-
» mande pardon; que je suis malheureuse
» d'avoir éprouvé votre disgrace; que je

» ſuis coupable de l'avoir méritée ! Je vous » jure que mon intention... Allez, allez, » ſortez (lui dit la Dame), & que je » n'entende plus parler de vous ».

La commiſſionnaire ne ſe le fit pas dire deux fois ; & retourna bien-vîte chez Euriale. « Tout va bien, Seigneur, (lui dit-» elle), votre meſſage a été très-mal reçu ; » votre lettre déchirée ; mais j'en augure » à merveille». L'Ecuyer de l'Empereur étonné & inquiet de ce qu'il entendoit, fit expliquer la vieille. Alors elle lui conta, en détail, comment les choſes s'étoient paſſées ». Encore une fois, ajouta-t-elle, » Seigneur, vos affaires vont le mieux du » monde. *Lucrèce* a ſoupiré en entendant » prononcer votre nom ; elle a rougi en » diſant que vous pouviez être aimable ; » au lieu de refuſer de prendre la lettre, » elle l'a déchirée ; & au lieu d'en jeter » les morceaux dans le feu, elle les a » conſervés ; je parie qu'elle les raſſem-» blera, qu'elle les lira, qu'elle en ſera » touchée, qu'elle les baiſera peut-être » mille fois quand elle ſera toute ſeule, » & qu'elle vous répondra. Elle ne m'a » donné, ni fait donner le moindre » coup ; & les injures qu'elle m'a dites

» étoient modérées; mais quand elle m'au-
» roit fait donner vingt coups de bâton,
» & autant de coups de pied dans le der-
» rière, je n'en serois pas moins persua-
» dée que votre lettre a fait effet, & que
» votre affaire réussira ».

La prédiction de la vieille fut parfaitement justifiée; mais Euriale n'eut garde d'en convenir avec la commissionnaire; il comprit au contraire qu'il ne devoit plus être question d'elle dans la suite de cette intrigue; & après l'avoir bien récompensée, il la congédia.

Dès le lendemain il reçut une lettre, qui lui fut apportée par le bon-homme *Sosie*. *Lucrèce*, après avoir bien lu celle d'Euriale, y avoir bien réfléchi; & après avoir consulté, pour y repondre, plutôt son cœur que son esprit, avoit envoyé chercher l'honnête Suisse, & lui avoit dit: « mon ami, cet Euriale dont je t'avois
» parlé, sans se douter le moins du monde
» des dispositions où j'étois à son égard,
» m'a écrit pour me déclarer sa passion.
» Cette démarche inconsidérée a ranimé
» ma vertu, j'ai résolu aussi-tôt de lui ré-
» pondre avec la fermeté convenable,
» & de lui résister de manière à éteindre

» sa flamme, & celle qui commençoit à » s'allumer pour lui dans mon cœur ; je » te charge de cette lettre; porte-la lui, » & assure-le bien de mon indifférence ».

Sosie remercia le ciel d'avoir inspiré de si sages sentimens à sa maîtresse; & porta la lettre. Elle commençoit par ces mots. « *Cessez d'espérer, Euriale, ce qui ne se* » *peut accorder; tournez vos vues sur quel-* » *ques autres femmes plus aisées à se lais-* » *ser séduire que moi*, &c.... &c.

Sosie étoit tout fier de porter une lettre si ferme; & il se préparoit à se défendre, si en conséquence on vouloit lui faire insulte, mais bien loin de-là, le jeune Allemand le traita avec toute sorte d'égards & de considérations, l'assura qu'il respectoit trop sa maîtresse, pour ne pas prendre en bonne part, même ses refus; il le pria d'attendre un moment pour lui donner le temps de faire une réponse pleine de soumission. Il la fit effectivement, & la remit au bon Sosie. Dans cette seconde lettre, le bel Ecuyer paroissoit bien loin de vouloir cesser d'aimer Lucrèce, mais il mêloit dans ses nouvelles protestations d'amour & de fidélité les plus fortes assurances de respect, de dé-

férence & de soumission ; qui plus est, il y avoit joint un petit paquet, contenant un bijou si précieux & d'un prix si considérable ; & en remettant le tout à Sosie, il y en avoit joint un autre pour lui-même si solide & si honnête, que ni Sosie, ni Lucrèce ne pouvoient rien rebuter de tout cela.

Euriale finissoit par demander un rendez-vous, où il promettoit de se conduire avec une sagesse & une retenue exemplaires. *Lucrèce* répliqua ; elle envoya à *Euriale* une petite bague qui lui venoit de sa mère, présent de peu de valeur par lui-même, mais que les mains par lesquelles il avoit passé, rendoient intéressant. Elle ajouta, que persuadée de la sagesse d'*Euriale*, elle ne craindroit pas de se trouver tête-à-tête avec lui, mais que la chose étoit si décidément impossible, qu'il falloit renoncer à cette idée ; que son mari étoit si jaloux, & la veilloit de si près, qu'à moins d'être hirondelle, on ne pouvoit pénétrer dans sa maison. *Euriale* ne fut point rebuté par l'apparence des obstacles ; il continua d'assurer que la force de son amour les lui feroit surmonter tous ; & le com-

merce de lettres ayant subsisté pendant quelque temps, bientôt toutes les difficultés furent réduites à trouver l'occasion & le moment de se donner des assurances verbales, & des preuves certaines de leur tendresse mutuelle. Le bon Suisse s'étoit accoutumé, aussi-bien que la Dame, à garder les présens ; car à chaque missive, *Euriale* en donnoit toujours quelques-uns pour la Dame & le commissionnaire.

Euriale étoit déjà convenu qu'il engageroit l'Empereur à le charger de ses affaires à Sienne, pour avoir occasion de ne pas suivre son Souverain quand il iroit à Rome. Lucrèce en étoit très-contente, mais ce n'étoit pas assez de s'écrire, il falloit se voir ; & la vigilance incommode de son mari, rendoit la chose infiniment difficile. Nous allons voir les moyens que nos amans employèrent pour y parvenir.

Il n'étoit permis à *Lucrèce* de faire des visites qu'à sa mère ; par bonheur il y avoit dans la maison de cette vieille Dame, un locataire qu'il étoit possible de gagner, & qui pouvoit prêter son appartement. *Lucrèce* devoit aller rendre visite à sa mère, justement au moment

où la bonne Dame seroit à l'Eglise ; & sous prétexte de se reposer & de l'attendre, monter bien vîte à l'appartement où seroit *Euriale*. Mais ces espérances s'évanouirent, parce que la Dame *Camille* s'avisa, en allant à l'Eglise, d'emporter la clef de la maison, peut-être parce qu'elle soupçonnoit les sentimens de sa fille, & qu'elle craignoit, par expérience, qu'elle ne mît son absence à profit, comme cela seroit arrivé.

Une commission dont l'Empereur chargea *Euriale*, retarda encore son bonheur. Il fut obligé d'aller passer deux mois à Rome. *Lucrèce* vécut pendant tout ce temps dans la retraite, dans la tristesse, & , pour ainsi dire, dans le deuil ; mais la première fois que l'Ecuyer reparut à la suite de l'Empereur, & qu'il passa sous ses fenêtres, sa maîtresse y parut très-parée, & regardoit si attentivement & d'un air si tendre le bel *Euriale*, que *Sigismond* s'en apperçut. Il lâcha encore quelques traits à son Favori ; celui-ci les écarta toujours de son mieux.

Après ce retour, on juge bien que nos amans cherchérent à concerter, de nouveau, un rendez-vous. La maison de Mé-

nélai n'étoit séparée que par une ruelle assez étroite d'une Auberge, dont une des fenêtres répondoit à celle d'une garderobe de *Lucrèce*. *Euriale* fit louer secrettement cette chambre; & prenant bien ses momens & ses mesures, il eut la facilité de converser avec sa maîtresse, la rue entre deux. Mais quoique ce fut déjà une grande satisfaction pour eux, que de pouvoir ainsi s'expliquer librement, & sans être obligés de recourir aux lettres, l'intervalle d'une rue, quelqu'étroite qu'elle fut, diminuoit beaucoup les douceurs de leurs conversations. Elles rouloient principalement sur les moyens de se voir de plus près. *Euriale* proposa de passer au moyen d'une planche où d'une échelle, de la chambre dans la garde robe; *Lucrèce* trouva qu'il y avoit trop de risque à cette escalade, & elle eut la force d'esprit de s'y opposer. Enfin, ils craignirent que les voisins ne les entendissent; car ils s'apperçurent qu'il y avoit dans les chambres voisines des gens qui paroissoient les écouter: ils se défièrent même du maître de l'Auberge; ainsi ils furent obligés d'avoir recours à d'autres expédiens.

Le premier dont ils purent profiter fut

singulier, & auroit paru humiliant & désagréable, si l'on pouvoit hésiter sur aucun genre de moyens quand il s'agit de satisfaire une passion amoureuse. Lucrèce apprit que les laboureurs de son mari devoient apporter chez lui & placer dans son grenier, une assez grande quantité de sacs de bled, fruit de la récolte de l'année.

Les chariots arrivoient jusqu'à une porte de derrière, & des gens pris sur la place les portoient en haut. Le bon *Sosie* déguisa *Euriale*, & le mêlant parmi les porteurs, il le chargea comme eux d'un gros sac; après avoir porté ce fardeau jusqu'au grenier, le galant descendit, & se glissant par une porte de derrière, il arriva heureusement dans la chambre de *Lucrèce*.

Nous laissons aux Lecteurs à imaginer, & à Ænéas Silvius à décrire quels furent les transports de ces deux amans quand ils se virent enfin en liberté de s'assurer de leur mutuelle tendresse; il avoient passé environ une heure ensemble, qui ne leur avoit paru qu'un moment, lorsque *Sosie* vint les avertir que le Seigneur Ménélai, suivi d'un autre homme, en-

troit par la grande porte. *Que deviendrai-je!* dit alors Euriale, plus inquiet du tort que cette rencontre pouvoit faire à sa maîtresse, que de ce qui pouvoit arriver à lui-même. *Laissez-moi faire*, dit Lucrèce, en lui montrant un petit réduit très-noir, & *cachez-vous seulement dans ce coin.* Il obéit : presqu'aussi-tôt le Sénateur entra suivi d'un Secrétaire du Conseil, ils cherchoient des papiers qui leur étoient absolument nécessaires pour la décision d'une affaire importante. Madame la Sénatrice les laissa d'abord regarder par toute la chambre ; mais quand, ne trouvant pas ce qu'ils cherchoient, ils voulurent demander de la lumière pour aller jusques dans le réduit où s'étoit caché Euriale : *Ne vous tourmentez pas tant*, dit la Dame, *je parierois que je vais trouver ce que vous cherchez, & que ces papiers sont placés dans le carton au-dessus de cette fenêtre ; je vais le prendre :* en disant ces mots, elle s'avance vers une fenêtre qui donnoit sur la cour, & sur laquelle étoit effectivement un carton, dans lequel il y avoit des papiers ; mais au lieu de le tirer à elle, elle le jeta dans la cour. *Ah! vraiement*, s'écria-

t-elle alors, *je viens de faire un beau chef-d'œuvre, je viens de jeter là-bas vos papiers ; après tout, ils ne sont pas si loin que vous ne puissiez aller les ramasser.* Aussi-tôt le Sénateur & le Secrétaire s'empressent d'y courir, descendent par le grand escalier, ramassent les papiers un peu crottés, & les rapportent. Pendant qu'ils prenoient ce soin, Lucrèce avoit eu le temps, non-seulement de faire évader Euriale, mais de lui faire les plus tendres adieux.

Ænéas Silvius prétend que l'heureux Euriale ne fut pâs discret, & qu'il conta à quelques-uns de ses amis tous les détails de sa bonne fortune. Cet ami étoit peut-être le Pape lui-même ; car il nous paroît qu'il n'a ignoré aucune circonstance de cette aventure.

Peu de jours après, *Lucrèce* en eut une autre qui tourna absolument à sa gloire, & lui assura si bien la réputation d'une femme vertueuse, qu'on n'osoit plus la lui contester. Un Gentilhomme Hongrois, nommé *Baccari*, apperçut *Lucrèce*, & la tête lui en tourna. Il étoit d'une figure noble & agréable, & se piquoit d'esprit & de littérature. Après

avoir cherché fort long-temps l'occasion favorable de faire sa déclaration, il crut la trouver en faisant présenter à Lucrèce, de sa part, un superbe bouquet, dont la principale fleur, qui étoit artificielle, s'ouvroit en deux & contenoit un billet. Effectivement Baccari y en avoit placé un, dans lequel il déployoit toute sa tendresse & son éloquence. Lucrèce ne fut pas long-temps sans le découvrir : elle l'ouvrit, & comme son cœur étoit engagé avec un autre amant, elle ne ménagea point celui-ci. Elle porta ses plaintes à son mari, & lui montra la lettre; Ménélai alla accuser ce séducteur auprès de l'Empereur. Le Monarque parut fort irrité, renvoya sur le champ *Baccari* dans sa patrie, & fit les défenses les plus sévères aux gens de sa suite, d'oser attenter à l'honneur des Dames Siennoises. Cependant il rioit sous-cape, sachant bien qu'il n'avoit pas puni tous les coupables; mais il vouloit donner seulement une leçon à Euriale, propre à l'engager à user de précaution. On va voir comment cette leçon produisît son effet. Le galant Ecuyer eut le bonheur d'entrer plusieurs fois chez sa belle maîtresse,

tantôt déguisé en valet d'écurie, tantôt en garçon du cabaret, qui comme nous l'avons dit, étoit voisin de la maison de Ménélai. Quelquefois il grimpoit le long du mur, & entroit par la fenêtre qui donnoit sur cette petite ruelle dont nous avons aussi parlé. Un jour il pensa être surpris dans le temps qu'il soupoit avec sa Belle, qui croyoit que son mari étoit alors retenu au palais. Le Sénateur arriva au moment qu'on l'attendoit le moins; heureusement l'adresse de Lucrèce les tira encore pour cette fois d'affaire. Elle courut au-devant de son mari, lui faisant de grands reproches de ce qu'il n'étoit pas venu souper avec elle; il avoit beau l'assurer qu'il n'avoit pas encore soupé, elle lui soutenoit toujours qu'il avoit eu tort de la laisser souper seule, enfin elle se donna tant de mouvement pour lui faire apprêter un nouveau souper, qu'*Euriale* eut tout le temps de s'échapper par la fenêtre.

Sosie servoit toujours de son mieux nos deux amans : cependant ils trouvoient bien des embarras à n'avoir que lui pour confident; il n'étoit pas fort adroit & les laissoit quelquefois dans des embarras

dont ils ne seroient jamais sortis, s'ils n'avoient eu l'esprit de s'en retirer eux-mêmes. D'ailleurs, la probité & la franchise naturelle à la nation de Sosie, étoient cause que tout en servant sa maîtresse, il lui faisoit quelquefois des représentations sur ce qu'il n'étoit pas honnête de tromper son mari. *Euriale* résolut de s'attacher quelqu'un de plus intelligent, & jeta les yeux sur le Seigneur *Pandale*, Gentilhomme Siennois, parent & ami de *Ménelai*. C'étoit un homme qui avoit de l'ambition & de la vanité, & qu'on pouvoit aisément engager à tout, en flattant ces deux passions. Euriale fit connoissance avec lui, & Pandale fut enchanté de se lier avec un homme qui, ayant l'honneur d'approcher l'Empereur, pouvoit lui obtenir des grâces de Sa Majesté Impériale. Euriale lui fit valoir sa protection, & la lui fit desirer d'abord plus qu'il ne la lui promit. « Il me seroit aisé, lui dit-il, de » vous procurer toutes les dignités dont le » grand Sigismond dispose; il ne me re- » fuseroit pas pour vous le grade de Che- » valier aux éperons dorés; mais comme » ce grade n'est que personnel, à votre » place je préférerois le titre de Comte,

» car vous pourriez le transmettre à votre » postérité, & à jamais les gens de votre » nom s'intituleroient *les Comtes Pan-* » *dali.* Mais il faudroit aussi que vous » vous employassiez pour me rendre un » grand service. Ah ! quel est-il, dit Pan- » dale, il n'y a rien au monde que je ne » fasse pour mériter votre protection, & » pour obtenir, par votre moyen, le titre » de Comte, fallût-il exécuter les douze » travaux d'Hercule. Eh non, dit *Euriale*, » le service que je vous demande n'est ni » si dangereux, ni si fatiguant; il ne s'agit » d'exercer ni votre force, ni votre va- » leur; ce n'est qu'un simple acte de com- » plaisance, mais duquel dépendent mon » sort & ma vie. Parlez, dit *Pandale.* » Eh bien, continua *Euriale*, il faut que » je vous avoue que je suis éperduement » amoureux de Madame *Lucrèce*, femme » du Seigneur *Ménélai;* je me flatte de » ne lui être pas indifférent, & il est ques- » tion de me procurer la facilité de passer » avec elle quelques momens délicieux. » Mais répliqua *Pandale*, *Ménélai* est mon » cousin & mon ami; eh ! c'est justement » à cause de cela, lui répliqua-t-on, que » vous pouvez nous être plus utile; vous

» passez votre vie avec lui ; vous savez tout
» ce qu'il fait & où il va, lorsqu'il sort ;
» il vous sera aisé de nous en avertir, &
» même de le retenir, s'il vouloit venir
» mal-à-propos nous troubler. Mais,
» ajouta encore, avec timidité cependant,
» l'ambitieux Pandale, quoique la dignité
» de Comte soit fort belle, je ne sais s'il
» est bien honnête de l'acquérir à ce prix.
» Eh ! de quoi vous inquiétez-vous, dit
» l'amoureux Euriale, si on recherchoit
» bien la source de toutes les noblesses du
» monde, on trouveroit qu'elles sont la
» suite ou l'effet des passions. Les maisons
» les plus illustres doivent leur grandeur
» aux massacres, aux ravages & aux assas-
» sinats, car le métier de la guerre n'est
» guère que cela ; d'autres se sont élevées
» par l'ambition, l'usurpation des terres
» & des possessions. L'intérêt & l'argent
» ont fait la dernière classe des nobles ;
» ceux qui ont acquis beaucoup de ri-
» chesses, n'importe par quel moyen, y
» ont aisément joint la noblesse. Enfin,
» mon cher Pandale, il y a bien des Gen-
» tilshommes qui doivent leur illustration
» à des complaisances de l'espèce de celle
» que je vous propose. Les services de

» toute nature rendus aux Souverains, » ſont toujours payés par la nobleſſe, ou » par les graces honorables ».

Quoiqu'il y eût beaucoup à répondre à ce grand raiſonnement de l'amoureux Ecuyer, il ne laiſſa pas que de perſuader l'ambitieux *Pandale*. Celui-ci promit tout ce qu'on vouloit, & tint bientôt parole. Une bagarre qui arriva à la campagne de *Ménélai*, où ſes gens s'étoient battus, & quelques-uns avoient été tués, obligea ce Sénateur à partir promptement pour y aller mettre ordre; il étoit ſeulement embarraſſé de trouver ſur le champ un bon cheval pour faire ce voyage en diligence. « Ne vous inquiétez pas de cela, dit *Pan-* » *dale*, dans un moment je ferai votre » affaire ». Il court auſſi-tôt chez *Euriale*, & lui dit de quoi il s'agit: le cheval fut bientôt prêt, & l'Ecuyer de l'Empereur donna au palfrenier les inſtructions convenables ſur la façon de le gouverner. On le conduit chez *Ménélai*, qui monte deſſus, & eſt mené à ſa maiſon de campagne avec toute la promptitude & l'agrément imaginables. Quelques heures lui ſuffirent pour mettre ordre à ſes affaires, & il vouloit retourner à la ville dès le ſoir même,

ou dans la nuit; mais le palfrenier lui représenta qu'on ne fatiguoit pas ainsi les chevaux de l'écurie de l'Empereur; que c'étoit des animaux fins & délicats, auxquels on ne faisoit jamais faire qu'une course par jour, & qu'il falloit absolument que M. le Sénateur attendît au lendemain pour retourner à la ville. Force lui fut de se prêter aux remontrances du palfrenier, dont les ordres étoient si précis, qu'il n'y eut pas moyen de faire autrement.

L'on juge bien que pendant ce temps nos amans avoient profité de l'absence du mari. Quoiqu'un certain beau-frère qui étoit venu souper avec Lucrèce, l'eût ennuyée long-temps, & lui eût fait perdre de précieux momens, il leur en resta assez pour se consoler. L'officieux Pandale leur procura encore, pendant quelque temps, plusieurs rendez-vous aussi favorables. L'histoire ne nous apprend cependant point qu'il fut réellement élevé à la dignité de Comte.

Mais enfin il est temps de passer des détails voluptueux ou plaisans des amours d'*Euriale* & de *Lucrece*, aux réflexions tristes & morales, par lesquelles tout

ſage Auteur termine toujours de ſemblables hiſtoires.

Le commerce de nos deux amans dura à-peu-près autant que le ſéjour de l'Empereur en Italie. Quoique le Monarque paſſâ quelque temps à Rome, & qu'il s'y fit couronner avec beaucoup de magnificence ; qu'il alla enſuite à Pérouſe, & en différens lieux de l'Etat Eccléſiaſtique & de la Toſcane, *Euriale* revenoit toujours à Sienne, & profitoit de tous les momens qu'il pouvoit ſaiſir, ſoit pour revoir ſa belle Sénatrice, ſoit du moins pour lui écrire. Mais enfin Sigiſmond repaſſa par *Trente* en Allemagne, & de-là juſqu'en *Bohême* & en *Hongrie*. Alors *Lucrèce*, ſéparée par de grandes Provinces & de hautes montagnes d'un amant auquel ſon cœur étoit tendrement & uniquement attaché, ſentit qu'elle avoit fait deux pertes irréparables ; celle de ſa vertu & de ſon honneur, & celle de l'objet de ſa paſſion. Elle tomba bientôt dans un état de langueur & de dépériſſement qui, ayant fait des progrès aſſez rapides, la conduiſit enfin au tombeau. Elle mourut n'ayant que l'image de ſon amant dans l'eſprit & dans le cœur, & le nom de ſon cher *Euriale* fut le dernier mot qu'elle prononça.

Tirons le rideau sur ce terrible exemple d'une trop violente passion. Heureusement que toutes les Dames ne sont pas des *Lucrèce*, & ne prennent pas les choses si fort à cœur. Quant aux hommes, Euriale nous fournit la preuve qu'ils sont susceptibles de consolation quand ils ont fait mourir de regret une jolie femme ; car Ænéas Sylvius nous apprend que Sigismond fit épouser à son favori une Demoiselle de naissance & du rang le plus illustre ; quelle étoit charmante & sage ; qu'Euriale fut heureux avec elle, & que peut-être évita-t-il le sort du Sénateur *Ménélai*.

Tel est le Roman composé par le Pape Pie II, dans un temps où il n'étoit encore ni Evêque ni Cardinal, mais seulement homme de Cour & homme de Lettres. Il est écrit en Latin, avec une grande pureté & une extrême élégance ; & l'on voit que l'Auteur, avant de composer cet Ouvrage s'étoit nourri de la lecture de Pétrone, comme lorsqu'il a écrit l'Histoire de Bohême & celle de l'Empereur Frédéric III, son maître, il a cherché à imiter le style de Tacite & de Tite-Live. Il prit aussi pour modèle les Oraisons de Cicéron, lorsqu'il harangua les Princes Chrétiens, & voulut

les engager tous à former une nouvelle Croisade, pour aller combattre les Turcs. Il devoit se mettre, en personne, à la tête de l'armée des Croisés; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce vaste projet.

Avant d'être Pape & Cardinal, il avoit été Secrétaire du Concile de Basle, & avoit contribué, plus qu'aucun autre, à faire établir par ce Concile cette grande & importante maxime; *que le Concile général est au-dessus du Pape, & qu'il appartient au Concile de réformer l'Eglise dans son Chef & dans ses Membres.* Lorsqu'il fut élevé sur le Saint Siege, il abandonna cette maxime, la condamna dans ses propres Ouvrages, & donna une fameuse Bulle, qu'on appelle de son premier mot Latin, *Execrabilis*, par laquelle il condamna les appels des décrets du Saint Siege au Concile, comme exécrables, nuls, & contraires aux Saints Canons; mais nous ne voyons pas qu'il ait jamais désavoué le Roman des Amours d'Euriale & de Lucrèce.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois d'Août de *la Bibliothéque des Romans* : je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une maniere aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, le 31 Juillet 1777.

AMEILHON.

De l'Imprimerie de GRANGÉ, rue de la Parcheminerie.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages, ainsi que les mœurs, & les usages du temps, les circonstances particulieres & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

SEPTEMBRE, 1777.

A PARIS,

Au Bureau, rue du Four S. Honoré, près S. Eustache, pour Paris & la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVIS.

LE succès de cet Ouvrage augmente si sensiblement tous les jours, qu'il exige de nouveaux soins. Pour suffire & obvier à tout, on s'est déterminé à former un Bureau particulier. Il a été ouvert le 10 du mois de Mars, rue du Four-Saint-Honoré, près Saint-Eustache. Ce sera au Sieur *Anseaume* que l'on s'y adressera; & ce sera lui désormais qui signera & délivrera les Souscriptions pour Paris. A l'égard de la Province, on pourra s'adresser également audit Bureau, en affranchissant les lettres & l'argent.

Contraints de nous occuper d'une nouvelle édition, nous annonçons qu'il va devenir comme impossible de fournir les vingt-huit volumes qui ont paru; mais lorsque les Exemplaires qui restent seront épuisés, on s'engagera envers les personnes qui se présenteront, à leur fournir, dans le courant d'une année, tous les volumes antérieurs à celui par lequel leur abonnement aura commencé. Il suffira qu'en donnant leur argent pour le courant, elles donnent leur nom pour le passé. La Bibliotheque des Romans étant une Collection, & non un Journal, il importe peu par quel volume on en commence la lecture,

pourvu que l'on soit certain d'en pouvoir compléter la Collection.

Cet Ouvrage unique, dont le *Prospectus* fut reçu si favorablement, il y a près de deux années, justifie si bien son titre, & jouit d'une réputation si étendue, qu'il est connu de ceux même qui ne le lisent pas. Son éloge répété dans tant de Journaux, est si bien confirmé par la voix publique, qu'il est inutile de lui donner ici de nouvelles louanges. Nous nous bornerons à assurer que de nouveaux moyens, toujours accordés par le même Protecteur *, doivent chaque jour en augmenter le mérite.

La Bibliotheque universelle des Romans, est composée de 16 volumes *in*-12, par année, dont le prix, rendus francs de port par la Poste, est, à Paris, de 24 liv., & en Province, de 32 liv.

Cet Ouvrage a commencé au premier Juillet 1775.

---

* Nous sommes forcés de n'employer que cette expression.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
SEPTEMBRE, 1777.

CINQUIEME CLASSE.

ROMANS DE SPIRITUALITÉ, DE MORALE ET DE POLITIQUE.

SIXIEME CLASSE.

ROMANS SATYRIQUES ET COMIQUES.

NOUS confondons d'autant plus volontiers ces deux Classes dans le Volume que nous com-

mençons, que le second du mois de Juillet dernier, est rempli tout entier par un seul article de la premiere des deux, & que le Roman que nous allons extraire, peut être également placé dans l'une & dans l'autre. Il y a même une autre Classe où il pourroit être rangé; c'est celle des Romans merveilleux & des voyages imaginaires. On ne doutera pas que cette derniere place ne lui convint, d'après ce titre.

Voyage de Nicolas Klimius dans le monde souterrein, contenant une nouvelle théorie de la terre, l'histoire de divers pays, & d'une Monarchie inconnue jusques à présent. Ouvrage traduit du Latin de M. Abelin par M. de Mauvillon. Seconde édition, Copenhague & Leipsick, 1753.

On attribue généralement ce voyage imaginaire au Baron de Holberg, Danois, fameux dans son pays par différens Ouvrages, entre autres, par des Pieces de Théâtre ingénieuses. Cet Auteur, qui est mort de nos jours, l'a écrit dans sa langue naturelle; mais il a été bientôt traduit en

Latin ; & c'eſt dans cette langue qu'il a été principalement connu. Il fit quelque bruit, ſur-tout en Danemarck, & dans une partie de l'Allemagne ; & on crut y trouver une critique aſſez ingénieuſe & aſſez fine des mœurs & des uſages de ces pays. M. Mauvillon, François, établi depuis bien des années à Leipſick, où il a publié un aſſez grand nombre de Traductions & d'Ouvrages, même des Grammaires Françoiſes, entreprit, en 1741, de mettre celui-ci dans ſa langue. Quoique cette Traduction ſoit aſſez mal écrite, & qu'aucunes des abſurdités contenues dans l'édition Latine n'y ſoit corrigée, l'Ouvrage eut du ſuccès, & a une ſeconde édition, qui eſt celle d'après laquelle nous avons travaillé.

Quoique ce ne ſoit ici qu'un extrait, nous ferons parler *Nicolas Klimius*, héros du Roman, comme s'il racontoit lui-même ſes aventures, afin de rendre la narration plus frappante.

En 1664, je revins de *Bergen* en Norwege, ma patrie, de l'Univerſité de Copenhague, où j'avois pris le dégré de Maître-ès-Arts. J'avois ſoutenu mes theſes de philoſophie avec beaucoup de diſtinction, & je me croyois ſur-tout un

grand phyſicien. Je m'imaginois poſſéder à merveille la théorie de la terre, & connoître le firmament, parce que j'avois obſervé le ſoleil, la lune, les cinq autres planetes, & un aſſez grand nombre d'étoiles fixes. Je ne me doutois pas que j'étois deſtiné à voir un autre firmament caché dans une partie de cet univers, où aucun autre homme que moi n'a jamais eu le bonheur de le trouver. Voici comme le haſard me fit faire cette ſinguliere découverte.

Il y a à quelques lieues de *Bergen*, une ouverture en forme de caverne, connue des gens du pays ſous le nom de *Floien*. Elle eſt au pied d'une haute & épaiſſe montagne. Dans certains temps de l'année il en ſort un vent impétueux; on en voit même quelquefois s'échapper des tourbillons de pouſſieres, de petites pierres, des morceaux de mine; & juſqu'à des étincelles de feu, ſur-tout au milieu de l'hiver; car dans l'été tout y paroît aſſez tranquille. Les habitans jugent que le gouffre auquel cette caverne donne entrée, eſt rempli de tréſors, de mines, & peut quelquefois même ſe changer en volcan. On ne pouvoit certainement for-

mer sur tout cela que des conjectures très-hasardées; mes connoissances en physique me firent adopter des opinions que je voulus constater. J'en raisonnai avec quelques gens de mon âge, mais qui n'avoient pas si bien étudié la physique que moi; & je leur proposai, comme le plus habile, de faire les frais de l'expérience, c'est-à-dire, de descendre dans la grotte. Ils applaudirent à ma résolution courageuse, & me promirent de m'aider de tout leur pouvoir, c'est-à-dire, de me fournir de cables, de cordes, & de m'habiller comme les mineurs de notre pays, avec un bon bonnet, ou espece de casque, un habit de cuir, une ceinture, des bottines; & de m'armer d'un croc, afin qu'en descendant dans le souterrein, je pusse m'écarter à une distance raisonnable des rochers contre lesquels le balancement de la corde pourroit me porter. Avec ces précautions, & une bouteille clissée d'osier remplie d'eau-de-vie à ma ceinture, & du pain dans mes deux poches, je me laisse descendre dans la caverne. Pendant douze ou quinze toises tout alla assez bien; mais à cette distance les cordes se rompirent; j'entendis les cris de mes cama-

rades, qui me recommanderent à Dieu ; & je me sentis précipiter pendant plusieurs heures, entre deux murs de rochers escarpés, jusqu'à ce qu'enfin tout-à-coup je ne vis plus, autour de moi, qu'une plaine d'air immense, à travers laquelle j'apperçus, de loin, nager ou rouler des corps considérables : enfin j'entre dans un tourbillon ou athmosphere, qui, tout en me faisant tournoyer comme une plume emportée par le vent, du haut d'une tour, me jetta assez doucement sur une terre qui m'étoit tout-à-fait inconnue.

Fort étourdi d'un pareil voyage, mais rendant graces au ciel de n'avoir été, ni brisé, ni noyé, ni brûlé, je mange un morceau de pain, je bois un petit trait d'eau-de-vie, & je regarde ensuite beaucoup autour de moi. Je vois avec étonnement un ciel auquel je n'étois point accoutumé, & des astres tout-à-fait nouveaux. La terre sur laquelle je reposois, étoit semblable à la nôtre, & garnie d'herbes ; mais je n'y vis aucuns animaux que des insectes. J'apperçus cependant, à quelque distance, des arbres, & encore plus loin des maisons. Je m'acheminois à pas lents, de ce côté-là, lorsqu'à mon grand

étonnement je vis les arbres s'approcher de moi : du milieu des branches du plus apparent de la troupe, je vis sauter à terre un animal qui n'étoit qu'un chat, & que je pris d'abord pour un tigre, car la peur grossit les objets. Je courus brusquement à l'arbre ; & en embrassant le tronc, je voulus grimper jusques au haut ; mais j'entendis un cri perçant sortir du milieu de ses branches, par l'une desquelles je me sentis appliquer un bon soufflet. En même-temps quatre autres arbres de la suite m'entourerent, & m'emporterent jusques dans une maison prochaine. Ces habitations étoient disposées de façon que les arbres pouvoient y entrer : mes conducteurs me firent passer par une porte, & je me trouvai avec eux dans une enceinte, où ils me retinrent. Là je mangeai encore un morceau, & bus un coup, pour me remettre du second effroi dont j'avois été saisi. Mais je n'ai appris que quelque temps après ce qui avoit occasionné ma détention, & pourquoi j'étois ainsi entouré d'arbres qui formoient comme une pépiniere. C'est que j'étois tombé sur la planete de *Nazar*, qui est la terre

d'un monde souterrein, situé au centre de notre globe. Il faut vous expliquer tout d'un coup cette nouvelle théorie de la terre que mon voyage m'a appriſe, & que je poſſede ſeul entre tous les Phyſiciens du monde. Vous ſaurez donc, Meſſieurs, que notre globe eſt comme un fruit dont le centre eſt évidé, & au milieu duquel eſt un noyau ou petite terre : c'eſt la planete de *Nazar*. Cette terre a quatre planetes ſubalternes ou ſatellites, qui tournent autour d'elle ; elles ſont toutes quatre habitées par des êtres d'eſpeces différentes : j'aurai occaſion de vous en parler, les ayant viſitées. Vous me demanderez peut-être comment ce monde intérieur eſt éclairé, le voici : vous ſavez que notre globe eſt compoſé de terre & de mer ; la terre eſt opaque, & ne peut être traverſée par les rayons du ſoleil ; mais l'eau eſt tranſparente ; & le même ſoleil qui nous éclaire, perçant à travers les flots de la mer, éclaire auſſi la planete de *Nazar*. Les ſatellites qui tournent autour de cette planete, reçoivent même les rayons du ſoleil, & les réfléchiſſent comme fait chez nous pendant la nuit, notre lune. D'ail-

leurs, le mouvement journalier & continuel du firmament intérieur, procure des jours & des nuits à la planete de Nazar, & l'épaisseur de son athmosphere retient les eaux de notre mer, n'en laissant échapper que quelques parties assez fines pour former des pluies, des rosées & des exhalaisons qui tombent sur la planete de Nazar, & y font des lacs & des rivieres.

Vous voyez, Messieurs, que j'ai fait d'assez bonnes études de physique à Copenhague; mais je crois qu'en voilà assez sur la structure de la terre intérieure; passons à la suite de mes aventures. Le pays où j'étois s'appelle le Royaume de *Potu*, ou le pays des *Potuans*, & ces arbres dont j'étois entouré, étoient les habitans de ce pays; car dans toute la planete de Nazar, les arbres, non-seulement végetent comme chez nous, sans sortir de leur place, mais vivent comme les hommes, marchent, agissent, mangent, habitent ensemble, se gouvernent enfin, & ont une police, des mœurs & des loix. Pour que tout cela soit possible à ces arbres, vous jugez bien qu'il faut qu'ils aient quelques avantages sur les nôtres. Aussi les arbres de Nazar ont-ils une tête à peu près humai-

ne, dans laquelle on remarque une bouche, un nez, des yeux & des oreilles. Cette tête est située au haut de l'arbre. Les principales branches leur servent de bras, & ils en ont plus ou moins; au bout de chacune sont des ramifications qui leur servent de doigts & de griffes, & ils peuvent agir avec cela comme nous avec nos mains. L'intérieur de leur tronc est disposé comme notre corps, afin de pouvoir exercer toutes les fonctions animales; mais à l'extérieur on ne voit qu'une écorce semblable à celle de nos arbres. Quant aux jambes, on n'en remarque point communément dans les habitans de Nazar; mais leurs racines, au lieu d'être enfoncées en terre, sont répandues au-dehors au pied de l'arbre; & pouvant se replier ou s'étendre, leur donnent la facilité de se transporter & de marcher par la même méchanique que les animaux qui ont chez nous un grand nombre de pieds. Pour se nourrir, les habitans de Nazar arrachent, avec le bout de leurs branches, de l'herbe, & se saisissent habituellement de quelques insectes, tantôt les mangeant cruds, tantôt après les avoir fait cuire; ils les portent avec leurs branches à leurs

bouches situées au haut de leur tige. Ils ne s'asseient, ni ne se couchent point, mais ils dorment debout, se contentant de replier leurs branches. Ils font, de même, leurs affaires & leurs conversations; aussi leurs contes sont-ils toujours des contes à dormir debout. Quant à la multiplication de leur espece, ceux qui possedent l'histoire naturelle, savent qu'il y a des arbres mâles & femelles, & qu'ils produisent de petits arbrisseaux, tant en entre-mêlant leurs branches, que par la proximation de leurs troncs. Ces arbres vivans sont plus ou moins considérés, suivant qu'ils sont plus élevés, que leur tronc est plus haut, leur écorce plus lisse, leur feuilles plus larges & plus vertes, sur-tout dans le Royaume de Potu, où la plupart des habitans sont des chênes, & où il faut cent ans à un arbrisseau pour prendre toute sa croissance, après quoi il ne fait plus que dépérir. Il y a tels Nazaristes malheureusement nés, qui ne passent jamais l'état de buisson; cette petite espece n'est pourtant pas toujours inutile; il y en a même qui sont assez bien faits dans leur petite taille, mais cela est rare; & la plupart sont du genre des ar-

bres que nous appellons en Europe rabougris, & c'eſt une eſpece tout-à-fait mépriſée dans le Nazar.

Il n'y a que peu d'animaux à quatre pieds dans cette planete, & auſſi peu d'oiſeaux. Les Nazariſtes n'en mangent point; ils n'ont que quelques chats dont les arbres femelles, ſur-tout, s'amuſent, & qu'elles laiſſent grimper ſur leurs branches. Elles élevent auſſi des ſerins, parce qu'ils chantent; des couples de moineaux francs, quoique leur figure ne ſoit pas agréable, parce que leur façon de ſe conduire dans leur ménage inſpire l'eſtime & l'intérêt. On y voit auſſi quelques perroquets & quelques ſinges; & ce fut pour une de ces dernieres vilaines bêtes que je fus pris d'abord. L'arbre ſur lequel j'avois voulu grimper, pour pourſuivre le chat qui avoit voulu m'égratigner, étoit juſtement une dame de grande conſidération dans le royaume de Potu. J'étois bien loin de m'en douter; mais on me comdamna comme ſi j'avois été plus inſtruit. On me mit d'abord en priſon; on me traduiſit enſuite devant des juges, dont je ne pouvois me faire entendre: le mari de la dame que j'avois inſultée, ſans le ſavoir,

étoit le chef du Tribunal qui me jugea ; j'ai appris depuis qu'elle avoit quelques amans parmi les Sénateurs ; enfin on me condamna, soit en regle, soit contre les regles, au supplice du pays, qui est la saignée. Un buisson fut chargé de me faire cette opération ; il s'approcha de moi, & me piqua au bras avec une de ses épines ; il en sortit du sang, & l'on vit avec étonnement, qu'il étoit rouge : cela fit faire quelques réflexions à mon sujet ; car le sang est toujours blanc dans la planete de Nazar, attendu que ce n'est que de la seve. On banda ma plaie, en y appliquant des feuilles ; on rendit compte aux Magistrats des singularités qu'on avoit remarquées en moi, qui faisoient croire que j'étois différent des singes, & même un animal d'une espece qu'on n'avoit jamais vue sur la planete. Comme j'avois d'ailleurs donné quelques preuves d'intelligence, le Gouvernement résolut de faire travailler à mon éducation : l'on me mit en pension, & l'on me donna des maîtres qui m'apprirent, en assez peu de temps, à boire, à manger, à vivre & à parler à la façon des Nazaristes : alors je sus bien des détails sur le pays où je me trouvois,

qui me surprirent & m'étonnerent fort ; mais j'en appris aussi à mes maîtres sur les mœurs & les usages de l'Europe, qui ne les surprirent pas moins. Je priai mon précepteur de me procurer le plaisir de me promener dans la ville de Keba, auprès de laquelle étoit notre habitation, il y consentit, & pour que je parusse moins ridicule, il me fit un habit d'écorce d'arbres morts, me fit passer les bras dans de fausses branches, & m'ajusta des feuillages autour de la tête, de sorte que, de la ceinture en haut, j'avois assez la figure d'un arbre ; mais nous fumes fort embarrassés de mes jambes ; il vouloit d'abord les lier ensemble par des bandelettes d'écorce ; je n'aurois jamais pu marcher avec cet ajustement ; enfin, nous primes le parti de les laisser séparées, de sorte que j'avois l'air d'un arbre fourchu par en bas, ce qui n'avoit surement pas bonne grace, mais ce qui m'étoit bien plus commode.

En me promenant dans Keba, j'admirai la gravité, ou, pour mieux dire, la lenteur des habitans qui se traînoient sur leurs racines, à pas très-petits & très-comptés. Les opérations de leur esprit se ressentoient de cette disposition de leurs

corps; & leurs amuſemens n'étoient ſurement pas des exercices violens. Ils conſiſtoient à ſe conter les uns aux autres, des hiſtoires extraordinaires, & c'eſt pour cela qu'ils s'aſſembloient en cercle après leurs repas. Ils prétendoient faciliter la digeſtion des herbes & des mouches qu'ils avoient mangées, en s'amuſant à ce qu'ils appelloient (en langage du pays des arbres) conter des fagots; ils en contoient donc, & quelquefois d'aſſez jolis; j'en ai entendu qui m'ont amuſé; mais j'avoue, ſuivant un proverbe de ce pays-là, qu'il faut que les fagots que l'on conte aient des pointes, pour qu'ils puiſſent amuſer, & que les fagots ſans pointes ne ſont bons qu'à brûler: le proverbe ajoute qu'il ne faut pas non plus que ce ſoient des fagots d'épines, parce que pour ceux-là, on ne ſait par quel bout les prendre.

Cependant, tandis que je parcourois la ville, on avoit écrit à la Cour du Roi des Potuans, pour m'annoncer comme un animal ſi extraordinaire, que mon exiſtence étoit une eſpece de phénomene; & Sa Majeſté Potuane avoit répondu que, ſi on vouloit me laiſſer dans le pays, il falloit voir de quoi j'étois capable, parce

que la loi générale de la planete de Nazar étoit, que chacun y devoit être employé aux choſes auxquelles il étoit propre, & que perſonne ne devoit y reſter oiſif. Conſéquemment à ces ordres ſupérieurs, les Magiſtrats de la ville de Keba jugerent à propos de m'interroger. Comme j'appris que je devois ſubir cette eſpece d'examen, je me préparai de mon mieux pour y briller, en profitant de l'avantage que j'avois eu d'apprendre promptement leur langue. D'abord je m'imaginai que je n'aurois pas de peine à leur faire ſentir que j'avois plus de lumieres, de ſcience & de pénétration que tous les arbres du pays; & je préparai pour mes Juges une belle harangue, dans laquelle je mis en avant, que la facilité avec laquelle j'avois appris leur langue, étoit ſuffiſante pour leur faire connoître quelle étoit mon aptitude pour les ſciences; enſuite je tirai de ma poche mes patentes de Maître-ès-arts, que je n'avois jamais quittées depuis que je les avois reçues, & que j'avois ſur moi quand je deſcendis dans la caverne. Je leur expliquai ce qu'elles portoient en Latin, & je leur dis que l'Univerſité de Copenhague y faiſoit mon éloge; que,

malgré ma modestie, j'étois obligé de leur dire cela, parce que si je ne leur expliquois pas ce qui étoit contenu dans ces patentes, personne certainement ne le leur expliqueroit; que je pouvois les assurer que ce témoignage ne permettoit pas de douter que je ne susse parfaitement la grammaire, la poésie, la rhétorique ou l'éloquence, la logique, la métaphysique, la morale, la physique dans toutes ses parties, & assez de mathématiques & d'astronomie. Je leur débitai tout ce détail de mes connoissances avec tant d'éloquence & de rapidité, qu'ils m'en parurent tout étonnés. Je ne doutai pas que je n'eusse fait un grand effet sur ce Sénat d'un peuple à conception lente, & après leur avoir fait une grande révérence, je me retirai pour les laisser délibérer à leur aise sur ce que je pouvois mériter. Comme ces Messieurs n'étoient pas accoutumés à finir les affaires en un jour, ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'on s'expliqua sur cet objet; on me fit dire qu'on avoit encore de nouvelles questions à me faire, & que j'avois un nouvel examen à subir. Je ne savois trop sur quoi il pouvoit rouler: cependant je me présentai avec con-

fiance. Ce ne fut plus sur mon esprit que l'on m'interrogea, mais sur mon organisation physique ; on examina particuliérement mes jambes, & on me demanda combien de chemin je pouvois parcourir dans un jour. Je le dis, & mes Juges en parurent véritablement étonnés. La séance finit par la promesse d'écrire au Roi, à mon sujet. Je m'offris de porter la lettre moi-même ; & ayant demandé combien il y avoit de Keba à Potu, résidence du Monarque, j'appris qu'il n'y avoit que quelques lieues, & je répondis que je pouvois faire cette route en un jour, au lieu qu'il n'y avoit aucun arbre du pays qui n'en mît plus de quinze. L'assemblée sourit à ma proposition, & l'agréa ; je pris bientôt congé de mes hôtes, & je partis.

J'arrivai à la Cour de Potu, comme je l'avois promis, à la fin du jour. M'étant reposé la nuit, je m'ajustai proprement en arbre le lendemain, & ayant fait demander audience, je l'obtins, & je remis au Roi la lettre du Sénat de Keba. Quand je dis que je n'étois parti que la veille, personne ne vouloit me croire ; mais la date de l'épître fit foi. Le Souverain, qui étoit un grand & beau cedre, d'une taille

& d'une figure majestueuses, remit la lettre à son premier Secrétaire d'Etat, qui étoit un maronnier, lequel me parut avoir du mérite, & lui ordonna de la lire tout haut. J'étois prêt à demander qu'on ne la lût pas devant moi, de peur d'offenser ma modestie; mais elle étoit déja commencée, & j'entendis avec étonnement ce qu'on va lire avec surprise.

« Nous avons examiné avec grande attention l'animal tombé du firmament, » & nous avons cherché à juger à quoi il » pouvoit être utile. Cet être est vraiment » très-particulier; & si la seule considération de la singularité méritoit qu'on le » conservât, votre Majesté pourroit le » placer dans quelque ménagerie; mais on » peut en tirer peut-être un meilleur » parti; ce n'est pas du côté de l'esprit; » car quoiqu'il ait appris notre langue » avec une facilité assez singuliere, cet » animal nous a paru d'ailleurs si extravagant, il nous a dit des choses si étranges de sa prétendue science, nous a » montré une confiance si ridicule, que » nous l'avons surnommé unanimement » *Eskarbo*, c'est-à-dire, l'étourdi ou l'inconséquent. Mais si l'on ne peut tirer

» aucun ſervice de ſon eſprit, il a du » mérite dans les jambes, & nous pre- » nons la liberté de conſeiller à votre » Majeſté d'en faire ſon coureur ».

J'avoue que je fus fort humilié à la lecture de cette lettre, ſur-tout quand je vis qu'elle étoit généralement approuvée, & trouvée fort ſage. Ah! diſois-je en moi-même, voici un Maître-ès-arts bien dépayſé. Mais enfin, il n'étoit pas queſtion de ſe défendre, il falloit bien céder au ſort & à la déciſion du Sénat des Potuans, confirmée par leur Monarque. Je fus donc forcé de prendre poſſeſſion de ma nouvelle charge: on me fit faire un habit leſte, qui pourtant conſervoit une apparence d'arbre; avec cela je trottois dans la ville, portant des ordres à droite & à gauche; & je ne laiſſois pas que d'avoir ainſi occaſion de voir bien des choſes, & d'entrer dans bien des maiſons.

Je remarquai que dans ce pays des arbres, les habitans du premier rang étoient conſidérés en raiſon de leur capacité & de leur jugement; mais que pour les gens du peuple, leur mérite conſiſtoit dans la quantité de branches qu'ils avoient, & qui les

les mettoient plus en état de travailler, & d'être utiles à leur famille. Effectivement quand un pere & une mere, arbres, en avoient produit un autre, à six ou sept branches, il pouvoit leur servir autant que s'ils avoient mis au monde deux ou trois arbres, à deux ou trois branches chacun.

La capitale du Potu étoit, comme toutes les capitales du monde, remplie d'arbres originaires de toutes les provinces : ainsi on en voyoit là de toutes les especes, depuis le cedre jusqu'au bouleau; mais chacune de ces especes dominoit dans une province particuliere de la planete de Nazar. C'est ce qui me fit naître l'envie d'aller visiter ces diverses provinces, de l'état desquelles je vous rendrai compte, après que j'aurai fait encore quelques remarques sur la capitale.

La vertu dont les Potuans font le plus de cas, est la patience. On adjuge des prix considérables à ceux qui possedent cette vertu dans le degré le plus éminent : je l'ai vu une fois remporter par un Potuan qui avoit vécu long-temps tranquillement, & sans la tourmenter, avec une épouse qui étoit acariâtre, & de plus

infidele. Cette conduite paroîtroit peut-être auſſi méritoire en Europe, qu'au pays de Potu.

Dans ce pays-là on ne peut exercer qu'un ſeul emploi, & avoir qu'une ſeule profeſſion. L'on voit bien, par mon exemple, qu'ils ne croient pas à la multiplicité des connoiſſances. Les Médecins même ne peuvent s'attacher qu'à une ſeule maladie.

Dans le Potu on tient compte des bonnes actions; elles rachetent les actions contraires. Quand un citoyen a fait quelqu'une des premieres, on lui en délivre un certificat qu'il peut repréſenter dans le cas où il auroit fait quelque faute, pour être exempté, par une eſpece de compenſation, de la punition qu'elle mériteroit.

Dans le Potu on ne regarde point l'ambition comme un vice: au contraire, on eſt perſuadé que les gens qui ſe croient capables de gouverner les autres, peuvent & doivent même rechercher ces pénibles emplois; mais quand les moyens dont ils uſent pour les obtenir ſont odieux, ils méritent punition.

Il y a des beaux-eſprits parmi les Potuans; mais ces gens-là prétendent que la Poéſie ne réſide, ni dans la meſure,

ni dans la quantité des pieds & des syllabes, ni dans la rime, comme l'éloquence ne consiste pas dans la quadrature des périodes, ni dans le son des mots; mais que la vraie Poésie doit se trouver dans la noblesse & l'élévation des images, & l'éloquence dans la force & la justesse du raisonnement, dans la pureté & la beauté des expressions.

Il y a dans les écoles de Potu des Professeurs de bon gout en matiere de Littérature. Quand j'en entendis parler, je dis aux Académiciens Potuans que nous avions envie d'établir chez nous une pareille étude; mais que nous avions peine à convenir de ce qu'il falloit y enseigner. Là-dessus on me répondit qu'il y avoit long-temps que cette regle étoit établie dans la planete de Nazar; que c'étoit un premier point qu'il falloit décider, après quoi il étoit aisé de transmettre les principes constans à toute la jeunesse d'un grand pays; qu'il falloit même, quand on en étoit convenu, en instruire les jeunes gens, avant qu'ils fussent entraînés par les mauvais exemples & le mauvais gout.

Les faiseurs de projets courent de grands risques dans ce pays-là. On ne

peut se présenter pour en proposer un, que la corde au col. Le projet est examiné : s'il est accepté, on en confie l'exécution au donneur d'avis : s'il est rejetté, l'auteur est étranglé sur le champ. On me fit faire cette observation lorsque je voulus proposer au Roi & à son Sénat, d'aller visiter toutes les provinces de la planete de Nazar, & de connoître la nature & les mœurs des arbres dont cette terre est peuplée. Je sentis tout le danger qu'il y avoit à ma démarche ; mais l'ennui que j'éprouvois à Potu, me détermina à risquer le tout pour le tout. Je hasardai donc ma proposition ; &, graces au Ciel, elle fut acceptée : en soutenant toujours que j'étois un étourdi, on convint cependant qu'il n'y avoit que moi qui eût d'assez bonnes jambes pour faire le tour de la planete ; que j'en donnerois, à la vérité, une relation un peu légere, mais qu'elle pourroit être utile. Je partis donc avec toutes les recommandations nécessaires.

De la province de *Potu*, dans laquelle les chênes sont les dominans, je passai dans celle de *Talampi*, dans laquelle regnent les pins. On se doute bien que les habitans sont d'une taille élevée ; ils ont l'air haut, fier, la contenance froide

& gênée ; & comme rien ne peut les faire plier, & que leurs racines ne sont pas étendues en proportion de leur hauteur, ils sont sujets à tomber pour peu qu'ils veuillent s'avancer ; aussi restent-ils volontiers chez eux ; & là, étant rassemblés, & faisant absolument corps, ils forment une espece de forêt qui brave les grands vents, & regardent le reste de la planete avec une espece de dédain.

Je fis une attention particuliere à la Province de *Mardack*, peuplée d'arbres, qu'on m'assura être toujours verds, & vivre bien plus long-temps que les autres. Je trouvai que l'on ne m'en avoit point imposé : & je croyois qu'en conséquence ces peuples devoient être heureux ; mais je vis bientôt que je me trompois. Hélas ! c'étoient des cyprès. Il régnoit dans tout ce pays une si affreuse tristesse, que c'étoit un grand malheur que d'être obligé d'y vivre long-temps : d'ailleurs ils ne produisoient aucuns fruits, & n'étoient bons à rien ; & j'écrivis dans ma relation que c'étoient bien là les plus inutiles sujets de tout l'Empire.

Je passai dans le pays des lauriers, & je reconnus qu'il y en avoit de différentes

eſpeces. Les uns ne portoient que des feuilles, & n'avoient pas, au premier coup d'œil, grande apparence; mais quand je les eus pratiqués, & que j'eus fait avec eux plus ample connoiſſance, je trouvai qu'ils avoient bien du mérite: ils étoient gens de courage, & capables d'animer aux grandes actions; quelquefois gens d'eſprit, Poëtes & éloquens; j'en avois déja vu quelques-uns dans la Capitale, où ils étoient conſidérés; mais on ſe trompoit ſouvent ſur le plant dont ils provenoient, & ils ne ſortoient pas tous de la bonne pépiniere. J'avois été ſéduit d'abord par l'éclat des fleurs de certains *lauriers roſe*; mais un ſage *laurier verd* m'apprit qu'il ne falloit pas ſe fier à ceux-là, qu'ils diſtilloient du poiſon, & qu'il étoit dangereux de frayer avec eux. Réſervez, me dit-il, vos politeſſes pour la Province des myrtes; c'eſt là que vous en trouverez aiſément & abondamment le débit. Je ſuivis ſon conſeil, & je parvins bientôt dans cette Province. J'en fus d'abord enchanté; les myrtes ſont petits, mais joliment faits & d'une figure agréable. Ils ont la feuille étroite & légérement piquante. L'air de cette contrée eſt parfumé: dès

que l'on y entre, l'on s'y trouve heureux & satisfait ; mais, à la longue, l'odeur porte à la tête. J'y passai plusieurs jours, dont les premiers me firent gouter un plaisir extrême : le pays est coupé de petits ruisseaux d'une eau claire & limpide, dont le doux murmure se joint au frémissement agréable, qui est le langage des myrtes. On ne voit, dans cette Province, d'autres oiseaux que des pigeons & des moineaux francs, qui se nourrissent du superflu des graines que les myrtes mâles jettent sur les myrtes femelles. Les insectes les plus communs sont des papillons, & c'est de quoi ordinairement les myrtes se nourrissent. Pour moi je mangeai quelques pigeons, que je mis, sans façon, à la crapaudine. Cela parut très-barbare aux habitans ; je vis qu'on m'y regardoit de très-mauvais œil, & je me hâtai d'en sortir, d'autant plus que le séjour de ce pays est fatigant : l'air y est chaud & corrosif ; c'est ce qui empêche, sans doute, les myrtes de grandir ; & je m'apperçus que j'étois plus maigri en huit jours, dans cette contrée, que dans trois mois de course d'un autre côté.

Il faut que j'abrege le détail de mes.

autres voyages sur la planete de Nazar. Je visitai la brillante Province des *Palmiers:* c'est là que les sexes sont les mieux distingués, & que les arbres vivent le plus en société; ils ne peuvent même se passer d'être toujours ensemble.

Je vis l'utile Province des *Cocotiers*, qui servent à tout; le beau pays des *Ormes* & celui des *Châtaigniers;* j'en avois vu beaucoup à la Cour de Potu, où ceux qui peuvent y arriver font toujours fortune: les *Tilleuls* ne sont pas si estimables; car leur ombre fait leur plus grand mérite. Enfin, je ne négligeai pas même le pays des *Saules* & des *Boulans*, quoique ces arbres n'aient en vérité aucun mérite. Les petites *Bruyeres*, les *Buissons* qui portent des fruits sauvages, tout obtint mon attention.

Enfin, au bout d'environ un an de courses, de promenades & d'observations, je rentrai dans la Capitale du Potu. Le lendemain je me présentai devant le Monarque, qui m'honora d'un coup d'œil gracieux, & je le priai de m'accorder une huitaine de jours pour mettre en ordre les remarques que j'avois faites sur toutes les parties de sa planete. Le Souverain me

répondit en un mot & d'un air grave : *Microc ſalabali*, c'eſt-à-dire, *huit jours c'eſt bien peu.*

J'étois bien ſûr qu'il ne m'en falloit pas davantage, n'ayant qu'à mettre au net les matériaux que j'avois apportés avec moi, & à les traduire en Potuan. Dès que cela fut fait, je préſentai mon ouvrage au Roi & à ſon Conſeil, ſous ce titre :

« Relation exacte d'un voyage fait autour de la terre, par *Eskarbo*, premier » Coureur de la Cour, qui ſe flatte de » mériter un emploi plus diſtingué ».

On prit mon papier, & l'on me dit que j'aurois réponſe dès qu'il auroit été murement examiné. A la lenteur dont toutes les affaires s'expédioient dans le Potuan, on juge bien que ce ne fut pas une affaire ſitôt faite. On me fit attendre bien long-temps, & j'avoue que j'étois dans une impatience extrême ; ne doutant point que ma relation ne fît fortune, & ne me procurât bientôt une des premieres dignités de l'Etat. Que je vais bien avancer les affaires de ce pays-ci, me diſois-je en moi-même ; j'en expédierai plus dans huit jours, que les ormes, les maronniers *d'Inde* & les châtaigniers,

qu'on a employés jusques à présent, n'en terminent dans un an. Je fus bien étonné lorsqu'enfin je fus instruit du Jugement que le Sénat portoit de moi & de mon ouvrage : le voici.

» Nous avons examiné la Relation du » Coureur Eskarbo, &, sans avoir une par- » faite certitude sur la vérité des faits qui » y sont contenus, nous la trouvons cepen- » dant assez vraisemblable pour ne le pas » condamner comme menteur. Mais les » réflexions critiques & satyriques qu'il » a eu l'audace d'y joindre, sur le ca- » ractere & la conduite des différens peu- » ples qui composent l'Empire de Potu, » nous ont paru, sinon injustes, du moins » déplacées & condamnables. Il a voulu » jetter du ridicule sur les pins. Si sa Re- » lation satyrique étoit connue dans le » pays des cyprès, elle leur causeroit du » chagrin. Il a cruellement injurié les lau- » riers rose, & dit du mal des aimables » myrtes. Une pareille audace mérite- » roit d'être punie du dernier supplice ; » mais comme il est constant que la nature » lui a refusé la prudence & la sageſſe, le » Sénat voulant bien user d'indulgence » à son égard, prie le Souverain de

» commuer la peine de mort, qu'il a » méritée, en un exil au firmament ».

Je fus frappé comme d'un coup de foudre de cet Arrêt; cependant il fallut bien le subir. Je savois déja ce que c'étoit que cet exil au firmament; la peine étoit assez rude & effrayante; mais on assuroit généralement qu'on n'en mouroit pas, & que les animaux chargés de conduire les coupables dans un des quatre satellites de la planete de Nazar, les y déposoient infailliblement sans aucun accident. C'étoient des oiseaux d'une grandeur & d'une grosseur considérables, à peu près comme nos aigles ou nos vautours de la plus grande espece. On les appelloit *Kupac*, c'est-à-dire, *oiseaux de poste*. Ils venoient à certain temps marqué, comme les hirondelles & les cailles viennent chez nous dans certaine saison de l'année; & ils repartoient également, pour ainsi dire, à jour nommé. On leur attachoit alors sous le ventre, avec des cordes, les Potuans coupables, que l'on vouloit qu'ils emportassent. Ce fardeau ne les empêchoit pas de voler droit à leur habitation ordinaire. Ce fut donc de cette maniere que je fus emporté,

de la planete de Nazar sur son premier satellite, qui s'appelloit la terre de Martinie. Après avoir traversé une plaine immense d'air, mon *Kupac* me déposa heureusement, & assez doucement sur la terre. Je n'étois pas encore remis du trouble que m'avoit causé cette extraordinaire façon de voyager, lorsque je me vis entouré d'une quantité d'habitans du lieu, qui s'empressoient de débarrasser de moi mon oiseau. Dès que cette opération fut faite, le *Kupac* courut regagner son habitation: pendant qu'il s'y rendoit, on me fit manger quelques fruits, & boire d'une liqueur confortative, & je reconnus que les gens charitables qui m'avoient rendu ces services étoient des singes. Ils avoient déja vu plus d'une fois arriver chez eux des exilés de Nazar; mais ils n'en avoient encore jamais remarqué aucun qui eût avec eux une ressemblance plus marquée qu'étoit la mienne. Fatigué, hâlé, la barbe & les cheveux en désordre, habillé moitié à la maniere de mon pays, moitié suivant celle du pays des arbres, toute ma figure étoit si grotesque & si ridicule, qu'on m'auroit aisément pris en Europe pour un singe; mais il me

manquoit une circonstance pour être adopté par ceux de Martinie ; je n'avois point de queue. D'ailleurs, j'avois l'air un peu pesant pour un sapajou. Nonobstant cela, les Martiniens me traiterent en ami & en confrere : ils me conduisirent, comme en triomphe, dans leur Ville. Les personnages qui composoient la troupe qui m'escortoit, se relayoient pour se tenir auprès de moi ; mais le plus grand nombre couroit devant, revenoit, sautoit, gambadoit & pestoit contre la lenteur avec laquelle je marchois. Je ne fus pourtant qu'une bonne demi-heure à faire une demi-lieue ; mais on couroit & on sautoit toujours à Martinie ; & le premier coureur du Roi de Potu avoit perdu, dans ce nouveau pays, tout le mérite de sa légéreté. Dès que je fus arrivé dans la Ville, on me présénta au Chef de la République des Martiniens : ce Consul, ou principal Bourgmestre, m'introduisit, en faisant des cabrioles, dans le Sénat, dont les Membres, en riant & en gambadant, voulurent m'interroger tous à-la-fois. Quand même j'aurois su la langue de leur pays, je n'aurois pu leur répondre : comme je l'ignorois, l'aréopage

décida tout d'une voix qu'il falloit me l'apprendre. En conſéquence, on me mit en penſion chez un vieux ſinge ; on me recommanda à ſes ſoins, & il entreprit mon éducation. Il n'y avoit pas trois jours qu'elle étoit commencée, que le Docteur prétendoit que je devois déja ſavoir auſſi-bien parler que lui. Il me donnoit des tapes & des ſoufflets pour me corriger & m'encourager ; mais il avoit beau faire, il étoit impoſſible que mon inſtruction allât ſi vîte. Ce ne fut qu'au bout de trois mois, qu'à force d'entendre répéter la même choſe, je retins les phraſes qui étoient le plus d'uſage, quoique l'on ne me donnât d'ailleurs, ni regles, ni principes de Grammaire. Enfin, quand je pus parler, on me ramena au Sénat. Je trouvai que l'on m'y avoit déja jugé ſur le rapport de mon maître. On m'avoit donné le nom de *Kikidoran*, c'eſt-à-dire, le *Balourd*, & l'on m'avoit deſtiné la charge de Grand-Porte-faix de la République, parce que la largeur de mes épaules & la force de mes reins me faiſoient autant d'honneur à Martinie, que la légéreté de mes jambes m'en avoit fait à Potu.

Il fallut bien encore me charger de cet humiliant emploi ; mais je ne perdis pas l'eſpérance de faire revenir ce Sénat comique de l'opinion injurieuſe & trop précipitée qu'il avoit conçue de mon génie. En écoutant à la porte du Sénat, & entendant raiſonner ceux qui le compoſoient, je compris que l'on formoit ou examinoit tous les jours dans cette aſſemblée de nouveaux projets. Fort peu réuſſiſſoit, ſoit qu'on ne les écoutât pas avec attention, ſoit qu'on ne ſe donnât pas la peine de répondre aux premieres difficultés qui ſe préſentoient. Je réſolus de me mettre ſur les rangs, & j'eſpérai de réuſſir, non-ſeulement dans l'idée, mais même dans l'exécution ; & je ne me trompois pas. Je m'étois apperçu que les têtes légeres des Martiniens étoient plus ſenſibles à la parure qu'à tout autre intérêt, & qu'un projet qui rouleroit ſur cet objet réuſſiroit aiſément. Je me rappellai donc les modes d'Europe, & je jugeai qu'on pouvoit les introduire avec ſuccès à Martinie. Ma premiere propoſition fut de décorer Meſſieurs les Sénateurs avec des perruques. J'en fis faire une pour modele, d'après l'idée que j'avois con-

ſervée de celles de nos Bourgmeſtres de Copenhague; & après avoir demandé audience à l'Aréopage, j'eus l'honneur de la lui préſenter. Elle fut généralement admirée; & comme tout va vîte dans ce pays-là, M. le Conſul ou le Bourgmeſtre ayant fait lui-même l'eſſai de ma perruque, il en réſulta un applaudiſſement univerſel, & l'invention fut à la mode avant qu'on ſût ſeulement de quoi étoit compoſé l'ornement que j'avois propoſé; & il n'y eut point de Sénateur, & bientôt après de notable Bourgeois, qui ne voulût en avoir une, quoique le décret qui approuvoit mon projet ne fût encore, ni arrêté, ni ſigné. On m'expédia une patente magnifique d'Inventeur, de Directeur & d'Adminiſtrateur-Général des perruques. Ce premier ſuccès m'encouragea: mon imagination s'exhalta; j'inventai des écharpes, & des nœuds d'épaules pour les ſinges Militaires; des nœuds de cravates pour les ſinges Magiſtrats, & des nœuds de queues pour ceux de tous les états, c'eſt-à-dire, des rubans dont les uns & les autres ſe décoroient. Je réglai que ces rubans devoient être aſſortis de même couleur & de même nuance, pour que la parure fût

uniforme. J'en offris les modeles sur moi-même ; car j'avois orné ma figure d'une queue postiche, pour me mettre au ton de tous les honnêtes gens du pays. Le succès de ces nouvelles découvertes augmenta ma gloire. Bientôt je sentis que je ne devois pas la faire dépendre de la parure d'un seul sexe, mais l'étendre à tous les deux. Je me souvins d'avoir vu quelques Dames étrangeres en Danemarck, mettre du rouge sur leurs joues, pour remédier à la pâleur naturelle de leur teint. Je fis proposer, mais sous main, aux Dames Martiniennes d'en user de même. Elles adopterent volontiers cet usage ; & quoique j'eusse la prudence de ne me point faire honneur de cette invention, les guenons considérables me prirent en affection. J'osai proposer, pour elles, en plein Sénat, de nouvelles parures, que l'on pouvoit avouer plus hardiment que le rouge. C'étoient des coëffures vraiment élégantes, mais que quelques esprits mal-faits auroient pu traiter de bizarres. De petites coquilles, des pierres polies & brillantes, me parurent pouvoir jouer le rôle de diamans, & j'imaginai bientôt d'en former des girandoles,

des aigrettes, des colliers, qui, étant mis sur la tête, aux oreilles & au col des femmes des Sénateurs, les distingueroient des femmes du commun. Leurs dignes maris admirerent ces nobles ornemens; les femmes en eurent bientôt la tête tournée; & l'on peut croire que moi, qui en étoit l'inventeur, je devins la coqueluche de toutes les femmes de Martinie. Hélas! ce fut ma perte. On me recherchoit dans les plus grandes maisons; on vouloit raisonner avec moi sur les patures; on me consultoit sur la façon de placer les breloques que j'avois mises à la mode. Tant que la considération que cela me donnoit fut générale, je n'en fus point embarrassé; mais bientôt j'eus le malheur de faire une impression particuliere sur le cœur d'une Dame considérable; c'étoit la femme du Doyen du Sénat. Quoique j'eusse, comme je l'ai déja dit, la taille épaisse, les épaules larges, & toute l'apparence matérielle d'un homme digne de la charge que l'on m'avoit conféré d'abord, de Grand-Porte-faix de la République, cette Dame, de mauvais gout, me préféra à tout ce que la jeunesse Martinienne avoit de plus leste & de plus brillant. Elle

me fit remettre, par une voie myſtérieuſe & une main inconnue, une déclaration ; car je peux bien, ſans vanité, appeller ainſi une lettre par laquelle elle me demandoit une converſation particuliere, ſous prétexte de me donner les avis les plus importans. Elle m'aſſuroit d'ailleurs, que la pudeur l'empêchoit de s'expliquer plus clairement ; mais qu'elle croyoit que je ſavois les égards qui étoient dus à une perſonne de ſon rang. J'avoue que cette lettre m'embarraſſa infiniment. Je connoiſſois la Dame Martinienne : elle étoit à peu près de l'âge de M. le Doyen, ſon vénérable époux ; & tout ce qu'elle pouvoit inſpirer de ſentiment, étoit du reſpect ; auſſi ce fut le ſeul dont j'eus l'honneur de l'aſſurer dans la réponſe que je lui fis ſur du grand papier, avec le cérémonial le plus capable de la ſatisfaire, ſi elle n'avoit exigé de moi que de la vénération. Mais j'appris bientôt que ce n'étoit pas là ſon compte ; car on m'aſſura qu'animée de dépit & de colere, lorſqu'elle avoit reçu ma lettre, elle en avoit fait l'uſage le plus inſultant. Je m'en ſerois bien conſolé ; mais je craignis qu'elle ne portât plus loin ſa vengeance, & je

consultai mon ancien maître de langue, comme un homme sage & expérimenté. Mon ami, me dit-il, dès qu'il eut entendu le récit de mon aventure, vous êtes perdu ; Madame la Doyenne a été la premiere à adopter les parures que vous avez inventées : elle s'est imaginée qu'elles devoient faire un si grand effet, que toute personne devoit paroître jolie dès qu'elle en étoit revêtue ; elle voit que cependant cet effet a manqué sur vous-même : non-seulement elle cherchera à vous perdre, & vous poursuivra jusqu'aux enfers, mais elle décriera vos inventions, & vous fera passer pour un innovateur dangereux & impudent. Encore une fois vous êtes perdu, si vous n'échappez à sa fureur ; je vais vous en indiquer les moyens. Dans ce monde-ci on navigue en temps de brouillard, sur l'air épaissi, comme on fait dans votre monde sur les flots de la mer. Le temps est à présent favorable ; j'ai un bateau à rames à votre disposition : embarquez-vous-y dès cette nuit, & avant que le soleil dissipe la brume, vous pourrez parvenir à un autre des satellites de Nazar. Vous savez qu'ils sont au nombre de quatre ? Il faut tâcher d'arriver à la plus

belle de ces terres, qui est celle de *Quama :* & vous le pourrez aisément, en relâchant aux deux autres intermédiaires, qu'on nomme *Harmonica* & *Mezendore ;* mais croyez-moi, partez, mon ami, partez ; quittez ce séjour dangereux, & fuyez loin de nous, je vous le conseille. Je sentis la nécessité de suivre le parti qui m'étoit proposé ; je m'embarquai, & je parvins dans le second satellite de Nazar, où je vis des choses encore plus singulieres que ce que j'ai raconté jusqu'à présent. Ma petite galere, garnie de six rameurs Martiniens, aborda donc d'abord à Harmonica. Dès que l'on put nous appercevoir de la tour qui dominoit sur le port, nous entendimes sonner d'une trompette, à laquelle répondirent aussi-tôt quelques autres, disposées sur les remparts, de façon que leur accord formoit une espece de concert assez agréable : nous débarquames ainsi au bruit des fanfares. Dès que j'eus mis pied à terre, avec deux de mes rameurs, laissant le reste de l'équipage pour garder la barque, nous apperçumes un citoyen (je vous décrirai tout-à-l'heure sa figure) suivi de deux basses, dont la destination étoit de former un

accompagnement à ce qu'il devoit nous dire, ou plutôt nous chanter. Voici les premieres paroles qu'il nous adreſſa, en langage Martinien, qui eſt d'uſage dans cette Iſle, parce qu'il ſe prête aiſément aux modulations de la muſique.

Aimables étrangers, deſcendez ſur nos bords ;
Pour vous bien recevoir nous ferons nos efforts.

En même-temps les baſſes faiſoient *crin, crin, crin.* Je lui répondis, en parlant naturellement ; mais le Magiſtrat municipal, quoiqu'il m'entendît très-bien, me repliqua auſſi-tôt, en muſique :

Chantez, chantez, de votre voix touchante
Nous ſentirons les agrémens ;
Dans ce charmant pays, on aime, on danſe, on chante ;
C'eſt ici l'Iſle des talens,
Des plaiſirs & des ſentimens.

Pendant cette harangue, les baſſes faiſoient toujours *crin, crin, crin.* Je m'excuſai autant que je pus, de chanter, tant parce que je n'avois pas en moi les mêmes reſſources que les Habitans du pays, que parce que je ne connoiſſois aucune parole

Martinienne qui pût aller ſur les airs de mon pays. N'importe, me dirent-ils, nous devinons à votre ſon de voix, que vous devez mieux chanter que tous les Martiniens que nous avons vus juſqu'à préſent, & nous les faiſons bien chanter quand ils viennent. D'ailleurs, les paroles ne nous font rien, nous aimons la muſique pour la muſique même; & les mots ne ſont conſidérés ici que comme accidentels, & ſubordonnés à l'art ſupérieur & principal du chant. Je promis enfin de chanter, pourvu qu'on voulût bien me laiſſer paſſer la journée dans l'Iſle, & m'y fournir des vivres, diſpoſé à en partir, dès la nuit ſuivante, ſi le brouillard continuoit, & à voguer juſqu'à l'Iſle de Mézendore, où je ne voulois pas m'arrêter long-temps. On m'aſſura qu'on me régaleroit avec plaiſir, & qu'on me donneroit même un grand dîner-ſouper, pourvu que je chantaſſe, & que je danſaſſe au bal qui ſuivroit le repas; car on jugea que puiſque j'avois deux jambes droites, je devois bien mieux danſer que les Harmoniques qui n'en avoient qu'une, & que les Martiniens qui en avoient deux; mais très-arquées, comme il convient à des pattes de derriere de

singes. Je promis de danser aussi-bien que de chanter, & je tins parole ; mais il faut que je vous explique comment étoient faits ces peuples qui avoient tant de disposition & d'amour pour la musique. Ils étoient distingués en basses, violoncelles, violons, théorbes, guittares & harpes avec leurs pédales. On voyoit parmi eux quelques contre-basses, mais en petit nombre, & quelques claveſſins qui étoient les chefs de la République Harmonique, destinés à donner le ton au reste de la société.

Parmi les Dames, on distinguoit les par-dessus de viole, les violons d'amour, les mandolines, les flûtes douces, les serinettes & les épinettes. On trouvoit parmi les femmes du peuple des vielles, & parmi les soldats des tambours, des trompettes & des timbales. Les cors-de-chasse, les hautbois & les clarinettes n'étoient pas des instrumens nobles ; mais on les admettoit cependant dans les sociétés nombreuses. Vous me demanderez peut-être comment l'on distingue les Habitans de l'Isle Harmonique, qui sont nés avec ces différens talens ? Je vous répondrai que leur taille est différente, & que leur corps est tourné de maniere à favoriser le talent qu'ils

qu'ils ont de jouer de quelqu'un de ces instrumens. Les instrumens à vent ont ordinairement le corps haut, long, sec & maigre comme des manches à balai. Ceux à cordes ont la taille plus ou moins épaisse, le coffre résonnant, & plus ou moins de cordes naturelles qui leur prennent depuis le menton jusqu'à la ceinture, qu'ils peuvent pincer avec les doigts, ou sur lesquelles ils peuvent jouer avec un archet. Les claveſſins & les épinettes ont devant eux un clavier naturel, sur lequel ils peuvent toucher eux-mêmes. Avec ces avantages, chaque habitant de l'Isle Harmonique peut, s'il veut, ou sait chanter, s'accompagner lui-même; & s'il a la voix foible ou qu'il soit enrhumé, il peut exécuter sur sa propre personne du moins des sonattes *. Quoi qu'il en soit, chaque ha-

* Dans le Voyage Latin & François de Klimius, on trouve une estampe représentant la figure des habitans du pays de la musique. Cette figure feroit bien mieux comprendre ce que nous voulons dire qu'il ne nous est possible de le décrire ici; mais nous n'avons pas le temps de faire copier cette gravure.

bitant, mâle ou femelle, a au-dessus de sa personne une petite tête, plus ou moins jolie, comme nos basses de viole en ont au haut de leur manche, & chacun se termine par une jambe & un pied unique, sur lequel ils pirouettent & s'avancent en sautant à cloche-pied.

Après avoir fait rafraîchir les gens de ma barque, je leur ordonnai de faire le tour de l'Isle, & de passer de l'autre côté, pour que la nuit même je pusse m'embarquer, & je me préparai à passer une journée agréable avec ces Messieurs & ces Dames du pays de la musique. Effectivement on me conduisit dans un beau & grand Palais, qui étoit le rendez-vous de toute la noblesse de la capitale : on me présenta d'abord à un superbe claveſſin qui présidoit à l'Assemblée.

Après avoir fait exécuter devant moi trois grands concerto mêlés d'ariettes, on me proposa de chanter ; &, comme je m'y étois engagé solemnellement, je ne pus m'en dispenser. Je chantai donc un air Allemand avec des paroles danoises : tout le monde l'admira, & m'en fit compliment. Effectivement l'air étoit très-agréable ; c'étoit une musique bien neuve pour

le monde souterrein ; mais elle ne leur en parut que plus piquante. Comme les paroles en étoient assez galantes, après que je les eus chantées, je voulus les expliquer à la compagnie, & sur-tout aux Dames; mais tout le monde se récria en chœur: *Qu'est-ce que cela nous fait ? qu'est-ce que cela nous fait ?* Sans vouloir en entendre le sens, on me pria de répéter l'air une seconde fois; & tout de suite, comme le Seigneur Claveſſin étoit grand Musicien, il se trouva en état de m'accompagner. Le concert dura assez long-temps pour que je m'impatientasse de ce que l'heure du dîner n'arrivoit pas : enfin, on avertit qu'on avoit servi, & ayant donné la main à une jeune & jolie épinette, fille du Seigneur Claveſſin, nous entrames dans la salle à manger ; mais je n'y fis pas grand'chere. Je m'apperçus bientôt que tous les mets étoient accommodés à la colophane, ce qui me déplut fort. Il fallut pourtant bien supporter cette espece d'épices. A la fin du repas, une charmante Serinette me régala d'une romance à plusieurs couplets : l'idée en étoit assez jolie, & la Musicienne faisoit des mines fort agréables en chantant ; mais un

homme de gout me dit à l'oreille qu'il voyoit bien que cette Demoiſelle avoit été inſtruite par un maître du vieux temps; qu'il n'étoit plus d'uſage de paroître rien entendre aux paroles que l'on chantoit; que le talent du chant n'avoit plus rien de commun avec le ſentiment, & qu'il n'étoit fait que pour montrer la légéreté du goſier. Le dîner étant fini, le bal commença. Mon talent pour la danſe fut très-admiré; mes deux jambes me rendoient, comme je l'ai dit, bien ſupérieur à tout ce que l'on connoiſſoit de danſeurs dans le pays où j'étois. Je fus applaudi à tout rompre; & l'on convint généralement que les Martiniens gambadoient & ſautoient; que les Harmoniciens pirouettoient, & qu'il n'y avoit que les Européens qui ſuſſent danſer. Ces applaudiſſemens me flatterent; cependant j'étois preſſé de quitter un pays où la colophane me portoit ſi fort à la gorge, que pendant le bal, j'avois été obligé de boire, à tous momens, des verres d'eau. D'ailleurs, j'étois déja excédé de muſique. Je m'échappai donc; j'allai retrouver ma barque; je voguai vers l'Iſle ou planete de Mézendore, & j'y arrivai. Mais, avant que de vous dire ce

que j'y remarquai, il faut vous donner la traduction de la chanson dont je régalai les habitans de l'Isle Harmonique, & de celle de la jolie Serinette.

Chanson de Klimius, traduite du Danois, sur un air Allemand.

Quand on est jeune, il faut bien que l'on chante,
Le chant exprime les desirs;
Mais quand on a passé la saison des plaisirs,
On ne chante plus, l'on déchante.

J'étois aimé de la jeune Isabelle,
Sans cesse je chantois mes feux:
Mais elle est moins jolie, & moi je suis plus vieux:
Hélas! je déchante pour elle.

Chant de l'amour, ta musique est brillante,
Rien de si beau que tes éclats;
La tranquille amitié chante d'un ton plus bas,
Mais jamais elle ne déchante.

Romance de la Serinette.

Il étoit une Serinette
Belle, & dans l'âge des desirs ;
Déja l'on lui contoit fleurette ;
Mais loin d'écouter les soupirs,
Offrez à d'autres votre hommage,
Disoit-elle, je sais par cœur
Cinq ou six airs, pas davantage,
Ils suffisent pour mon bonheur.

Croyez-nous, aimable poulette,
Lui disoit plus d'un jeune amant,
L'agrément d'une chansonnette
Double par l'accompagnement ;
Que votre cœur enfin s'explique ;
Car chanter seule, est ennuyeux :
Il n'est point de bonne musique
Sans un concert délicieux.

Elle rebuta la trompette ;
Son éclat bruyant lui fit peur ;
Et même la tendre musette
Lui parut avoir quelqu'aigreur ;

Du hautbois, de la mandoline,
Elle n'aima pas mieux les ſons ;
Violon, ta corde badine,
Lui dit en vain, baiſons, baiſons.

Mais enfin l'aimable fillette
Devoit laiſſer toucher ſon cœur ;
De l'amour quel foible interprete
Lui fit connoître la douceur !
Ce que jamais n'avoit pu faire
L'effort d'un orcheſtre complet,
Le croira-t-on ? ce fut l'affaire
D'un pauvre petit flageolet.

Revenons à mon voyage. J'arrivai donc à Mézendore, à la pointe du jour : quelques-uns de mes matelots qui avoient déja fait ce voyage, ſavoient comment on devoit ſe conduire en y abordant. Lorſque nous entrames dans le port, nous fumes entourés d'une quantité de dogues & de gros chiens qui faiſoient un train horrible, & nous montroient les dents. Mes navigateurs Martiniens leur ayant crié : *Taiſez-vous, mes amis, taiſez-vous ; paix, paix, mes beaux chiens, ne voyez-vous pas bien que nous ne venons point ici*

pour vous faire du mal, & que nous ne sommes point armés en guerre! Les dogues se turent; quelques-uns se détacherent pour aller à la Ville avertir de notre arrivée; & nous les vimes revenir avec quelques chiens couchans, qui, après nous avoir fait beaucoup de politesses & même de caresses, exigerent de nous un léger péage.

Nous l'acquittames sans peine, & je demandai la permission de rester quelques jours dans la Ville pour laisser reposer mon équipage, & me préparer au voyage de *Quama*. Vous pouvez y demeurer trois jours, me dit-on; mais il n'est pas permis aux hommes de s'arrêter plus long-temps à Mézendore. Nous nous soumimes encore à cette loi; & en récompense on me promit, de la part du Roi, de me défrayer de tout, pendant ce temps, & même de me faire bonne chere. J'entrai aussi-tôt dans la Ville, & je la trouvai peuplée d'animaux domestiques de toute espece, grands & petits, dont chacun étoit employé suivant ses forces, son talent & son caractere. Les différentes especes de chiens y servoient de gardes, de coureurs, de portiers; les renards étoient employés dans la politique, & quelquefois

occupoient des emplois dans la chicane. Les chevaux y ſervoient de couriers ; les ânes, de porte-faix ; les cochons de quelque conſéquence, occupoient des emplois aſſez lucratifs dans les Finances ; les autres étoient chargés de quelques fonctions dans la Police. Les chats faiſoient des écritures, quoique le ſtyle & le caractere n'en fuſſent pas toujours bien net, ni bien bon. Les moutons compoſoient le bas peuple ; ils vendoient leur toiſon, ou la laiſſoient vendre ; & cette laine faiſoit le principal commerce de l'Iſle Mézendorique. Les bœufs étoient laboureurs, & traînoient eux-mêmes la charrue, ſans avoir beſoin de conducteurs ; car tous ces animaux étoient raiſonnables. Les vaches donnoient d'elles-mêmes le ſuperflu de leur lait, ainſi que les chevres & les ânesſes. Les oiſeaux domeſtiques contribuoient au bonheur de cette République, auſſi-bien que les quadrupedes. Les poules offroient le ſuperflu de leurs œufs : les roſſignols étoient muſiciens ; les pies & les perroquets amuſoient les citoyens riches, par leurs contes, leur bavardage & leur babil : les oies & les poulets d'Inde, qui étoient très-bêtes dans ce pays-là, comme ailleurs,

se laissoient engraisser, sans faire réflexion qu'on ne les mettoit en si bon état que pour les manger.

Le Souverain de toute cette nation d'animaux domestiques, étoit un Eléphant. Il avoit succédé à son pere, & la couronne étoit héréditaire dans sa famille depuis plusieurs siecles. Eléphant I, qui avoit établi cette Monarchie, étoit un Prince doué d'une intelligence singuliere : il avoit trouvé qu'il étoit possible de tirer bon parti de toutes sortes de bêtes, pourvu qu'on les mît à leur place ; & comme il étoit naturellement assez grand & assez fort pour en imposer à chaque espece en particulier, pour la faire trembler, & la retenir dans son devoir, si elle s'en écartoit, en distribuant à toutes ces classes de citoyens les places qui leur convenoient ; il s'en étoit assuré, tant par lui-même, que par les autres. Un gouvernement établi sur de si sages principes avoit prospéré ; & comme la postérité d'Eléphant I ne s'en étoit point écartée, tout s'étoit maintenu dans l'ordre, & ses successeurs n'avoient eu besoin que du plus simple bon sens pour bien gouverner. Eléphant X que je vis sur le trône, quand je passai à Mé-

zendore, n'avoit pas beaucoup d'esprit; mais ce qu'il en avoit étoit juste, & d'ailleurs il avoit une belle représentation; aussi étoit-il estimé & respecté de ses sujets, & au moindre signe qu'il faisoit de sa trompe, tout trembloit dans ses Etats. Cependant il n'étoit point méchant, ni cruel; il ne mangeoit point de viande, par conséquent, ni oies, ni poulets d'Inde; il ne s'habilloit point de la laine de ses moutons; ainsi il ne pouvoit être soupçonné de vexer ses sujets. Il sentoit qu'il n'étoit pas de sa dignité de juger les affaires des particuliers; mais il se réservoit de juger les Juges; & quand il étoit sûr que quelqu'un d'entr'eux avoit prévariqué, il en faisoit lui-même justice, le prenoit avec sa trompe, & le jettoit en l'air si fort & si haut, qu'avant qu'il fût retombé à terre, il avoit perdu la vie.

Je fus présenté à Sa Majesté Mézendorique, & j'eus l'honneur d'assister à son dîner, qui consistoit en cinquante livres de foin, & en cinq seaux d'eau. Le Monarque me reconnut pour homme; mais ne me trouvant pas la figure tout-à-fait semblable à ceux de *Quama*, dont il avoit vu quelques-uns, il me demanda si j'étois

né dans le pays de Martinie. Je lui répondis que ce n'étoit pas là ma patrie; que mon pays s'appelloit l'*Europe;* & je lui fis quelques détails de mes aventures, qui l'étonnerent beaucoup, & donnerent lieu à une infinité de questions de sa part, qui en vérité étoient fort raisonnables. J'y satisfis de mon mieux. Mon ami, me dit le Roi, une de nos bonnes maximes, & que nous conservons précieusement, c'est d'écarter de ce pays-ci les gens de votre espece. Les hommes sont trop dangereux; ils s'emparent de tout, joignent la force à l'adresse: l'art leur fournit des armes égales à toutes celles que la nature a distribuées à chacune de nos especes en particulier. Aussi mes peres & moi avons-nous eu pour maxime de les écarter de nos Etats. Nous craignons bien moins les Martiniens, quoique ce soient les plus méchantes bêtes du monde; mais leurs forces ne sont pas égales à leur malice. Hâtez-vous donc de vous rendre à *Quama*, où vous vivrez avec des animaux semblables à vous.

Je n'osai pas témoigner publiquement le mécontentement que j'avois de la mauvaise opinion que Sa Majesté Mézendorique avoit des hommes: je lui

dis que je comptois partir dans deux jours ; cela étoit vrai, & je lui tins parole ; mais ce ne fut pas sans avoir fait deux soupers avec ce qu'il y avoit de meilleure compagnie dans Mézendore. Le premier fut chez le plus gros Financier du pays, qui s'étoit enrichi dans l'administration des cloaques & des égouts de la capitale : si la source de ses richesses n'étoit pas bien pure, ni sa personne même, & celle de Madame sa femme, trop agréable, au moins on ne s'en appercevoit point en voyant la magnificence de sa maison. Elle étoit remplie non-seulement de grands Seigneurs, chiens de toute espece, chats fourrés, & de Dames de la même classe, mais aussi de beaux esprits ; & derriere chaque chaise il y avoit des pies qui jasoient, causoient & faisoient un tel train, qu'on ne pouvoit pas s'entendre.

La maîtresse de la maison, qui, comme on juge bien, étoit une truie, me fit les yeux doux ; mais je fus d'une sagesse incorruptible. J'étois à côté de cette Financiere, & j'aurois beaucoup mieux aimé être auprès d'une jeune & jolie chatte blanche, qui étoit à l'autre bout de la table ; mais il n'y avoit pas moyen de

changer de ſituation; d'ailleurs un étranger qui ne fait que paſſer comme moi, ne peut entreprendre aucune affaire un peu difficile.

Le ſpectacle que j'eus le ſecond jour chez un grand Seigneur, fut tout-à-fait différent. On y étoit bien moins à ſon aiſe que chez le Financier; on n'y faiſoit pas tant de bruit; mais auſſi on ne s'y divertiſſoit pas tant.

En voilà aſſez ſur *Mézendore;* continuons notre route vers *Quama.* Ayant trouvé dès la troiſieme nuit, le temps tout-à-fait favorable, j'en profitai. Mes gens avoient embarqué des proviſions; car le voyage devoit être un peu plus long : ce ne fut qu'au bout de deux jours que nous entrames dans le port de *Quama*, & que je vis enfin dans ce pays des hommes faits comme moi, ayant une tête, deux bras & deux jambes : à cela près, je les trouvai aſſez agreſtes & peu inſtruits. Les arbres de Nazar, les ſinges de la Martinie, les animaux du Mézendore m'avoient paru en ſavoir beaucoup davantage; les Quamites parloient une langue tout-à-fait nouvelle pour moi. Il fallut l'apprendre, ce qui me couta un temps aſſez con-

sidérable; mais enfin j'en vins à bout, & alors je me trouvai en état de rendre à ces peuples des services importans que je vais expliquer, & qui me procurerent dans ce pays-là une fortune immense, qu'à présent je regarde comme un rêve.

Les Quamites sont les meilleurs gens du monde, mais de la plus grande simplicité: ils ne sont, ni grands, ni blancs, ni jolis; & quoique je ne puisse pas me vanter d'être le plus bel homme de la Norvege, ma taille est assez haute, mon teint assez blanc & mes traits assez réguliers pour que je leur fusse infiniment supérieur, du côté de la figure ainsi que des lumieres. Je séduisis donc mon hôte: dès que je pus m'expliquer avec lui, je lui donnai des idées sur la façon dont on pouvoit réformer les mœurs de Quama: elles lui parurent admirables; il en fit part à quelques gens de la Cour & du Conseil de l'Empereur; & le Monarque désira me voir. Dès que je parus, ma figure en imposa au Souverain & à son Conseil; & quand j'eus parlé, mon éloquence fit sur eux le même effet. Je trouvai enfin un pays où l'on rendit justice à mon mérite. Car, après avoir écouté mon histoire,

dont je ne rapportai que les circonſtances qui m'étoient les plus avantageuſes, on déclara, tout d'une voix, que j'étois sûrement envoyé du Soleil, comme avoient été autrefois les ancêtres de l'Empereur regnant; car il faut ſavoir que cet Empereur deſcendoit du premier Légiſlateur de ſon Empire : probablement les Quamites étoient autrefois encore plus ſauvages que je ne les trouvai : je m'imagine que celui qui leur donna les premieres loix, arriva chez eux par quelqu'accident ſemblable au mien : apparemment que c'étoit quelque Tartare; car il ne leur avoit tranſmis que des connoiſſances très-imparfaites des commodités de la vie. Leurs habitations étoient des tentes ou des trous percés en terre, couverts de quelques feuillages, ou des cabanes, compoſées de branches entrelacées; & ces habitations ſe tranſportoient aiſément d'une Province à l'autre; de ſorte qu'ils voyageoient comme des hordes de Tartares. Leur nourriture étoit du lait, du fromage, du pain de farine d'orge, écraſée entre deux pierres, que l'on faiſoit cuire ſous la cendre; & leur viande étoit boucanée, à la maniere des ſauvages. Ils

n'avoient, ni sieges, ni bancs, ni tables, & mangeoient & dormoient à terre, assis sur de la paille & sur quelques feuillages : leur habillement n'étoit guere plus recherché.

Dans l'audience que j'eus de Sa Majesté Impériale Quamite, l'Empereur, persuadé que j'étois envoyé du Soleil, me demanda gravement des nouvelles de cet Astre. Sentant que cette erreur pouvoit m'être utile, je répondis avec la même gravité que le Soleil se portoit très-bien, & que je l'avois laissé l'été dernier, jouissant de la santé la plus brillante ; qu'à la vérité il y avoit quelques gens dans notre monde surterrein, qui avoient mal parlé de lui, & avoient dit qu'il avoit des taches & étoit menacé d'être encrouté ; mais que ces faux bruits s'étoient bientôt dissipés comme de légers nuages, & que ce bel Astre avoit brulé vifs ces calomniateurs sur leur observatoire ; que c'étoit ainsi qu'il puniſſoit les injures faites à sa personne, & même, (dis-je, comme en passant,) à ceux qui le représentent, & qu'il charge de ses ordres. J'ajoutai que le Soleil m'avoit expressément député pour s'informer des nouvelles de ses des-

cendans établis dans l'Empire de Quama ; que les préſens dont il m'avoit chargé pour eux, n'étoient point matériels, mais qu'ils conſiſtoient dans des lumieres importantes que je pouvois leur donner ſur leurs affaires ; que le Soleil m'avoit ordonné de reſter avec eux tant que je leur ſerois utile ; & que ſi l'on ne déféroit pas à mes avis, que l'on n'eût pas pour moi toute la conſidération due à un envoyé du Soleil, cet Aſtre ſauroit me venger. Ce diſcours fit effet, & les Quamites promirent de ſe conformer entiérement à mes idées.

Je commençai par les éclairer ſur une infinité de points, concernant les commodités de la vie. Ils regarderent comme des découvertes admirables & des recherches du plus grand luxe, tout ce que je leur appris à cet égard, & qui n'étoit cependant que ce qui eſt connu des ſimples payſans & des plus petits bourgeois de l'Europe : tant il eſt vrai que *dans le pays des aveugles, les borgnes ſont Rois.* Il fallut faire des mots nouveaux pour exprimer toutes les choſes qu'ils ne connoiſſoient pas, & par-là j'enrichis la langue des Quamites. Ils avoient une eſpece d'é-

critute, je la perfectionnai ; cependant tous ces services ne me procuroient qu'une considération du second ordre, lorsque la guerre me donna occasion de me combler d'une nouvelle gloire. On apprit qu'un peuple qui habitoit à l'extrémité de la planete de Quama, composé de tigres raisonnables, & les plus dangereux ennemis des Quamites, venoit de nouveau de leur déclarer la guerre, sous prétexte qu'on ne leur payoit pas assez exactement un tribut auquel les Quamites s'étoient assujettis pour avoir la paix avec ces barbares. Le vieux Empereur me rechercha dans cette occasion, & m'envoya prier, par les plus illustres de ses Sénateurs, de venir au secours de son Empire. Les députés me trouverent dans une maison de pierre que je m'étois fait bâtir, & qui paroissoit aux Quamites un temple ou un palais superbe. Je les reçus du haut de ma grandeur, & je les chargeai de m'informer de l'état de l'armée ennemie au juste, & des forces militaires de l'Empire. Ils m'en rendirent compte ; & leur récit fut fort effrayant sur le premier point, & peu satisfaisant sur le second. Les Quamites n'étoient armés que de fleches, dont les

pointes n'étoient pas capables de percer les peaux des tigres; de piques & de javelots qui n'étoient pas de meilleure trempe; ils ne savoient point éviter, par leur agilité, celles des tigres, ni se défendre de leur fureur. Je pensai aux moyens de remédier à tous ces inconvéniens. Je leur appris à fondre les métaux & à fabriquer des épées, des sabres, des lances, des piques, dont les unes atteignoient plus loin, les autres coupoient mieux, & qui, toutes étoient plus redoutables que leurs précédentes armes. Mais ce qui leur parut vraiment merveilleux, ce fut l'idée de dompter les chevaux, & d'en tirer parti. Il y en avoit un grand nombre dans les plaines de Quama qui étoient libres, paissoient & erroient à l'aventure, aucun d'eux n'avoit jamais été monté. Quoique médiocre cavalier dans mon pays, & peu instruit des regles du manege, je me hasardai à leur apprendre cet art, & j'y réussis. Je domptai ces chevaux sauvages qui ne craignoient point les hommes, qui ne les avoient jamais tourmentés; & bientôt, à la tête d'une petite troupe de cavalerie & d'une nombreuse armée d'infanterie, bien mieux

équipée que, de mémoire d'homme, ne l'avoient été les guerriers de Quama, j'allai attaquer les tigres. Ils s'avancerent avec confiance ; mais bientôt ils en furent la dupe : quoiqu'ils nous fissent perdre encore quelques-uns de nos gens, ils en perdirent beaucoup plus de leur côté, accident qui ne leur étoit jamais arrivé ; ils en furent effrayés, & se crurent obligés de demander la paix : autre époque toute neuve dans leur histoire. Ils nous envoyerent pour plénipotentiaires des chats fourrés de trois couleurs, blancs, noirs & rouges, auxquels nous ne nous fiames que de la bonne sorte ; car les chats ne sont que des tigres de la petite espece. Nous conclumes cependant un traité, mais avec des suretés suffisantes.

Mon retour à Quama fut une espece de triomphe ; mes gens & moi étions vêtus de peaux de tigres, qui nous donnoient très-bon air, & étoient en même-temps des preuves de notre victoire. Il n'y avoit que quelque temps que je n'aspirois qu'à être reconnu pour un habile Maître-ès-arts, me voici actuellement un grand guerrier ! *l'appétit vient en mangeant.* Auprès du pays des tigres étoit

celui des lions, moins agiles, mais plus forts que leurs voisins. Ils se préparerent à les venger, & je me mis en état de soutenir contre eux les intérêts de l'Empereur. Ce ne fut point en inventant de nouvelles armes, mais en usant de nouvelles manœuvres militaires. Le bataillon quarré me parut propre à leur être opposé. J'en fis usage : quand ils vouloient se jetter sur nos troupes, ils trouvoient notre phalange hérissée de tous côtés, de piques & de dards, qui leur entroient dans la gueule, leur pénétroient jusques dans l'estomac, & les tuoient. C'est ainsi qu'ils furent domptés, & réduits à l'état de suppliants, comme les tigres : nouveau triomphe! La planete entiere de Quama étoit soumise à la domination de l'Empereur *Casba*, à quelques montagnes près, qui se trouvoient au centre, d'où partoient des vautours, griffons & autres oiseaux carnaciers, qui venoient quelquefois faire de grands carnages dans les plaines. Comme on ne pouvoit les forcer dans leur retraite, il falloit employer, à leur égard, de nouveaux moyens. Je me souvins alors des armes à feu, & j'eus l'audace d'en introduire

l'usage dans l'Empire de Quama. J'y avois trouvé beaucoup de salpêtre, des mines de soufre, il étoit aisé d'y faire du charbon : j'appris donc aux Quamites la composition de la poudre. Comme j'avois perfectionné l'art du forgeron, je fis fabriquer des fusils & de petits canons : à l'aide de ces armes, je tirai les vautours en volant, & j'eus bientôt diminué leur espece, au point qu'ils n'étoient plus redoutables. Ce qu'il y avoit d'admirable dans cette invention, c'est qu'elle n'étoit à l'usage que des hommes, & que les tigres & les lions ne pouvant pas s'en servir, elle assuroit, sur eux, aux Quamites, une supériorité bien marquée.

Je suis forcé de le dire à ma louange, jamais dans notre monde surterrein, aucun grand homme n'a rendu des services aussi essentiels à un Empire, que j'en rendis à celui de Quama : aussi le vieux Empereur *Casba* étant mort, les Etats-Généraux de la planete me reconnurent pour Souverain du Pays. *Casba* avoit cependant laissé un fils & une fille : on résolut de me faire épouser la Princesse ; elle n'étoit pas trop jolie ; mais la con-

sidération d'une couronne me fit trouver des charmes dans sa possession. J'écrivis au Prince héréditaire que l'on m'avoit forcé à monter sur le trône ; que je n'en conserverois pas moins pour lui la considération qui lui étoit due : c'étoit là un vrai persifflage ; mais il le prit comme il voulut.

Dès que j'eus la couronne sur la tête, je m'occupai à perfectionner les premiers établissemens que j'avois faits ; mon ame exaltée par les grandes choses que j'avois déja exécutées, bientôt ne put plus borner ses desirs ambitieux au gouvernement d'une seule planete. L'amour des conquêtes s'empara de mon cœur. Je m'informai exactement des moyens que je pourrois prendre pour soumettre au moins les trois autres satellites de Nazar. L'on m'assura que je pouvois également commencer par *Harmonica*, *Martinie*, ou *Mézendore ;* mais je ne voulus pas troubler la paix de ce dernier satellite : le Roi Eléphant m'avoit paru si sage, & son Etat si bien réglé, qu'un reste de délicatesse & de probité m'engagea à épargner l'un & l'autre. Celui d'*Harmonica* ne me parut pas aussi respectable

pectable, d'autant plus que j'imaginai un moyen très-sûr, très-simple & en même-temps très-plaisant de soumettre cette Isle. Je fis embarquer sur un vaisseau une assez grande quantité d'instrumens barbares des anciens Quamites ; ils devoient tous jouer faux, & faire un charivari endiablé en se réunissant ; par une ruse de guerre qui me réussit très-bien, je leur recommandai de garder le silence jusqu'à ce que nous fussions dans le port : ce fut alors qu'ayant été reçu assez amicalement, je débarquai à la tête de mes troupes, précédées de mes instrumens ; & je fis un si horrible tapage, que le Sénat Harmonique, les Dames, le peuple, tout enfin, dans ce pays de la musique, vint se jetter à mes pieds, me priant de faire cesser cette musique enragée, supplice affreux pour leurs oreilles, me promettant de me payer tribut, & de me reconnoître pour leur Souverain, en qualité d'Empereur de Quama. Les ayant ainsi reçus à composition, & soumis à mon Empire, je passai à Martinie.

Les peuples de cette planete avoient, comme je l'ai déja dit, leurs avantages &

leurs défauts. D'un côté c'étoient des têtes très-légeres qui se concertoient avec peine, & avoient plus d'agilité que de force; d'un autre côté ils couroient, s'échappoient, & se trouvoient par-tout où on ne les attendoit pas : il étoit très-difficile de les attaquer en bataille rangée, & de faire de leur place un siege en forme, avant que j'eusse mis la poudre à la mode; mais au moyen des fusils & des canons, je pouvois les atteindre de loin, & en tuer beaucoup; ce que je fis, quoique leur agilité en dérobât un grand nombre à mes coups. Ceux-ci me demanderent grace : Je vous l'accorde, leur dis-je, & je vous soumets à mon immense Empire : mais souvenez-vous que celui que vous avez surnommé *Kikidoran*, & que vous avez trouvé *balourd*, qui, ensuite, vous a séduit en inventant des bagatelles, est aujourd'hui votre maître, possede le grand art du Gouvernement, celui de la guerre, & pourroit vous exterminer.

Les singes soumis & éclairés, baisoient la trace de mes pas, lorsque la fortune, lasse enfin de me tenir au bout de sa roue, jugea à propos de m'en précipiter. Je reçus

des nouvelles d'une révolte à Quama ; & ce fut là le préſage, ou plutôt l'aurore de mes malheurs. Le fils de mon prédéceſſeur avoit profité de mon abſence pour remontrer à mes ſujets que c'étoit à tort qu'on l'avoit dépouillé d'un Empire qui lui appartenoit par droit de naiſſance. Les Quamites oubliant qu'après tout, l'ancien droit de la race de *Casba* n'avoit pas un fondement différent de celui ſur lequel j'avois établi ma domination, ſe rangerent en grand nombre de ſon côté. Sur cette nouvelle, je me rembarquai avec mes troupes & mon artillerie, pour retourner dans ma capitale. Je ne laiſſai qu'un Gouverneur avec un très-petit détachement, pour contenir les Martiniens.

J'étois près d'aborder à Quama, lorſque je vis venir au-devant de moi une flotte de mon ennemi. Elle étoit auſſi-bien armée & auſſi-bien équipée que la mienne. Je vis que les guerriers de ſon parti avoient profité de toutes les inſtructions que je leur avois données, & qu'elles tournoient contre moi-même ; ils avoient auſſi du canon & des fuſils, &, en approchant de mon vaiſſeau, ils me lâcherent des bordées ; j'y répondois par les miennes, lorſ-

qu'un coup de canon, tiré à fleur d'eau, donna juſtement dans ma ſoute aux poudres; & ayant enflammé tout ce qui y étoit, fit ſauter en l'air mon vaiſſeau & moi-même. Si ma grandeur n'eût été qu'un ſonge, je pourrois bien lui appliquer ce beau vers :

Et le ſonge finit par un coup de tonnerre.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que je n'en mourus pas. Je rentrai même dans ce monde : voici comment. L'exploſion de la poudre m'ayant jetté en l'air par-delà l'athmoſphere particulier de la planete de Quama & de celle de Nazar, je me trouvai ballotté dans le vuide, comme je l'avois été autrefois au ſortir de la montagne *Floyen*. Tout-à-coup je fus rapproché de l'écorce intérieure de notre terre, & je me trouvai juſtement vis-à-vis une ouverture qui ne m'étoit pas connue, & dans laquelle je me ſentis entraîné, ſans doute, par la vertu phyſique de l'attraction. Lancé comme une fleche, je fus long-temps à arriver juſqu'au haut d'une montagne noire & obſcure, dont je ſortis enfin, avec un tourbillon de fumée, & je tombai au milieu de la cendre ſur

quelques pierres qui, heureuſement, ne me bleſſerent pas. Etourdi de ma chute, je reſtai quelque temps ſans connoiſſance. Lorſque je fus revenu à moi, je me trouvai entre les bras de quelques gens qui parloient Norwégien, & qui me demanderent qui j'étois, & par quel haſard je ſortois du Volcan. *Je ſuis*, leur répondis-je, *Nicolas-le-Grand, Envoyé du Soleil, Empereur de Quama, Roi de Tanaquite, de Quiſpucie & d'Alectorie, Seigneur des deux planetes de Martinie & d'Harmonique.* On ſe mit à rire; cependant je ne laiſſois pas que d'intéreſſer par mon état; & les gens charitables qui m'entouroient, m'ayant mis ſur un brancard, me porterent juſqu'au pied de la montagne, dans un bourg qu'ils m'apprirent être un des principaux de l'Iſlande, & s'appeller *Skalholt.* Ils me dirent auſſi que la montagne dont je ſortois, étoit le mont *Hécla*, Volcan fameux, qui jettoit ſouvent du feu & des pierres, mais dont on n'avoit jamais vu ſortir d'homme vivant. On me fit entrer dans la maiſon la plus apparente du bourg; c'étoit celle de l'Evêque (Luthérien) d'Iſlande. Ce Prélat charitable, à qui les

payſans raconterent ce qu'ils ſavoient de mon aventure, touché de mon état, me fit mettre dans un bon lit, & eut de moi le plus grand ſoin. Lorſque je fus un peu remis de mes fatigues, il m'interrogea, & me fit pluſieurs queſtions ſur ma naiſſance & ſur mon état. Je lui dis que je m'appellois Nicolas Klimius; que j'étois de Bergen en Norwege, & que j'avois fait mes études à l'Univerſité de Copenhague. L'Evêque paroiſſoit content de mes premieres réponſes; mais lorſque je lui parlai de mon voyage dans l'Iſle des arbres, dans celle des ſinges, & de mon Empire de Quama : Hélas! diſoit-il, en hauſſant les épaules, voilà ſa folie qui le reprend. Allez, allez, mon ami, tranquilliſez-vous, je ne vous abandonnerai pas; j'aurai ſoin de vous. Cependant je trouvai en Iſlande des gens qui ſe ſouvenoient d'avoir étudié avec moi dans l'Univerſité de Copenhague, & qui aſſuroient même que j'avois acquis avec honneur & diſtinction le grade de Maître-ès arts. Enfin, Monſeigneur l'Evêque jugea à propos, après que je fus tout-à-fait rétabli, de me renvoyer dans ma patrie. Il me fit embarquer, & me

donna des lettres de recommandation & de protection, pour M. le Docteur Abelin, Pasteur de l'Eglise de Sainte-Croix de Bergen : j'arrivai heureusement ; je trouvai mon pere, ma mere & mes freres morts ; mais des collatéraux s'étoient emparés de mon bien, & prétendoient me le disputer.

Le respectable M. Abelin accommoda mon affaire : mes neveux soutenoient, ou que j'avois péri dans la caverne de *Floyen*, ou que si j'étois revenu en ce monde, j'étois fou, puisque je prétendois avoir été Empereur de Quama ; & que, dans ce dernier cas, ils ne me devoient qu'une pension à l'hôpital des fous. Mon protecteur prit acte de cette derniere proposition, me fit adjuger la pension, & se chargea du reste de mon entretien. Il me fit même obtenir la place de Marguillier, c'est-à-dire, de Bedeau & de Sacristain dans sa Paroisse. Je gémissois souvent en secret de voir un ancien Souverain, un ci-devant conquérant, réduit à cet état : mais, *primo vivere*, disons-nous, nous autres Maîtres-ès-arts ; ainsi il fallut se contenter d'être Marguillier. L'année d'après que je fus établi dans la

Div

Paroiſſe de Sainte-Croix à Bergen, M. Abelin me propoſa d'épouſer une de ſes parentes, qui avoit aſſez long-temps demeuré avec lui, en qualité de ſervante : elle s'appelle Madeleine, & c'eſt une grande & groſſe fille fort ragoutante : comme elle a quelque argent comptant, & même quelques quartiers de terre, j'y aurois conſenti tout de ſuite ; mais un ſcrupule m'a arrêté quelque temps. Je n'étois pas bien sûr que la Princeſſe, fille de l'Empereur *Casba*, que j'avois épouſée, fût morte, & j'avois peur de tomber dans le crime de polygamie ; mais mon protecteur m'a raſſuré : il a eu la bonté de conſulter la Faculté de Théologie de Copenhague, qui a répondu qu'un mariage contracté dans le monde ſouterrein, ne pouvoit mettre obſtacle à un autre propoſé dans le ſurterrein : ainſi, mes ſcrupules étant levés, j'ai épouſé Madeleine, & j'ai eu le bonheur de me trouver promptement pere de deux garçons jumeaux, qui ont été ſuivis, au bout d'un an, d'une fille & d'un troiſieme garçon. C'eſt à quoi ſe borne juſqu'à préſent ma famille, que j'eſpere que le ciel bénira, comme il m'a béni moi-même

dans les événemens tout-à-fait singuliers de ma vie.

Ici finissent les Mémoires de Nicolas Klimius, écrits par lui-même. Le reste du volume est de M. Abelin. Ce digne Pasteur nous apprend que Klimius étant prêt à mourir, & lui, étant occupé à consoler son Marguillier, celui-ci lui jura, dans ce moment terrible, où l'on n'a plus d'intérêt à tromper personne, que la relation de ses voyages qu'il lui remit, ne contenoit que des faits très-véritables. » Je vous supplie, lui dit-» il, de faire imprimer mon histoire; quand » même on ne voudroit pas y ajouter foi, on » sera forcé de convenir qu'elle est utile & » instructive pour le genre humain. « Je le promis, dit M. Abelin, & je tins parole. Abasfuérus, autrement dit, le Juif errant, a voyagé tout autour de notre globe; & la relation de ce qu'il a vu dans ses courses, a paru également agréable & instructive; Klimius a pénétré dans les entrailles de la terre, & y a aussi trouvé des instructions pour le genre humain. Il faut tirer parti de tout.

SEPTIEME CLASSE.

Nouvelles Historiques et Contes.

Suite du Novelliéro Italiano.

Nous avons parlé, dans notre volume du mois de Juin précédent, des deux premiers Auteurs, dont les meilleurs Contes sont insérés dans le *Novelliéro Italiano*, c'est-à-dire, des *Nouvelles antiques* de *Gualteruzzi* & de l'illustre *Boccace*. En continuant l'examen des pieces de ce Recueil, nous avons à parler des Nouvelles de *Franco Sacchetti*, très-ancien Auteur, qui écrivoit dès le quatorzieme siecle. Il étoit Florentin, & tenoit un rang assez considérable dans sa patrie. On sait qu'il naquit en 1335, & mourut avant 1400. Il avoit composé un assez grand nombre de Poésies; mais elles sont perdues, & il ne nous reste qu'une partie de ses trois cents Nouvelles : elles ont été imprimées à Florence en 1724, en deux volumes *in-octavo*, qui contiennent environ 225 de ces Nouvelles. Le langage n'en est pas fort pur; & le Toscan en est mêlé de beaucoup d'expressions que l'on pour-

roit traiter de patois. Les Nouvelles même n'offrent pas un grand intérêt ; la plupart ne sont que des traits & de bons mots, dans le gout des facéties du Pogge ; & plusieurs de ces traits ont été répétés par des Auteurs de Contes, Nouvelles & bons mots bien postérieurs à *Sacchetti* : quelques-uns même les ont embellis, en y ajoutant des circonstances. Ainsi nous ne rapporterons qu'un très-petit nombre des Nouvelles de cet Auteur.

Le fameux Poëte Dante passa un jour devant la boutique d'un Forgeron, qui, en faisant son ouvrage, chantoit à tue-tête des vers du Dante-même, mais qu'il estropioit d'une façon fort ridicule. L'Auteur, indigné de voir ainsi sa poésie maltraitée, se mit à prendre les instrumens de l'Ouvrier, ses tenailles, ses pincettes, son marteau, ses soufflets & son fourneau même, & à culbuter tout cela, au risque d'en briser une bonne partie. Le chanteur s'appercevant de tout ce désordre, interrompit tout-à-coup sa musique, & lui dit : *Que diable faites-vous donc là*, Monsieur, *vous dérangez toute ma boutique? Mon ami*, lui répondit le premier Poëte épi-

que de l'Italie, *je fais à tes outils ce que tu fais à mes vers. Ceſſe de maltraiter mes productions, & je te laiſſerai tranquille.*

Il y avoit dans la ville d'Arezzo, en Toſcane, un Evêque qui y jouiſſoit d'une grande conſidération & d'une entiere autorité, tant au ſpirituel qu'au temporel : les habitans d'un petit bourg, nommé Caſentino, jugerent à propos de lui envoyer deux députés, qu'ils chargerent d'une commiſſion intéreſſante, pour eux, auprès de lui. Mais apparemment faute de Secrétaire, dont le ſtyle leur parut digne de l'Evêque, ils ne donnerent à ces Ambaſſadeurs, ni lettres, ni inſtructions par écrit, & ſeulement l'argent néceſſaire pour faire leur voyage. Il n'y a qu'une journée de Caſentino à Arezzo. Ces bonnes gens partirent de bon matin, montés ſur de bons chevaux, & allerent dîner dans une hôtellerie à moitié chemin. Ils y trouverent du bon vin, s'y repoſerent avec grand plaiſir ; & après avoir fait la méridienne, ils continuerent leur route. En cheminant, ils voulurent ſe rappeller l'objet de leur commiſſion, & concerter la harangue qu'ils adreſſeroient à l'Evêque ;

mais, ni l'un, ni l'autre ne se souvenoit plus du tout de ce dont il s'agissoit. L'ancien voulut gronder le plus jeune, en l'assurant que c'étoit à lui, qui étoit encore dans l'âge où l'on ne perd pas la mémoire, à se rappeller ce dont il étoit question : l'autre lui répondoit que comme c'étoit lui qui devoit porter la parole, en qualité d'ancien, c'étoit à lui à savoir ce qu'il avoit à dire. Enfin ils conclurent que le bon vin de l'auberge avoit embrouillé leurs idées ; mais qu'elles s'éclairciroient le soir ou le lendemain matin, avant qu'ils eussent audience de l'Evêque. Cependant la soirée & la nuit se passerent sans qu'ils fussent plus avancés ; & le lendemain matin, ayant demandé & obtenu audience, ils ne savoient que dire. Il falloit pourtant bien que le plus vieux commençât à parler, & il le fit en ces termes : *Monseigneur, les habitans de Casentino vous présentent leurs respectueux hommages, &.... Je les reçois avec plaisir*, dit l'Evêque; *mais qu'ont-ils à me demander?* Alors le Député ne fit plus que balbutier, & l'Evêque lui dit que leurs commettans auroient bien mieux fait d'écrire une lettre, dans laquelle ils eussent expliqué ce qu'ils vou-

loient demander, & à laquelle il auroit pu répondre, plutôt que d'envoyer des ignorans comme eux. Les Députés se retirerent d'abord fort consternés. Cependant ayant réfléchi le soir sur leur aventure, ils convinrent de la relation qu'ils en feroient à leur Communauté. Le bon vin de l'auberge par où ils avoient déja passé, leur donna du courage. Enfin ils rendirent compte aux habitans de Casentino de leur mission. » Messieurs, leur dit » le plus jeune, Monsieur le Député, mon » ancien, s'est acquitté avec beaucoup de » dignité de la commission dont vous » l'avez chargé : il a harangué, pendant » environ trois quarts d'heure, Monsei- » gneur l'Evêque, avec une éloquence » étonnante ; il a cité un grand nombre » d'Auteurs Grecs & Latins, qui ne fai- » soient peut-être pas beaucoup au fond » de notre affaire, mais qui ont fait ad- » mirer l'Orateur. Enfin, Monseigneur, » après avoir bâillé, rêvé & réfléchi à no- » tre affaire : Messieurs, nous a-t-il dit, » vous êtes de vrais Cicérons ; mais vous » dites tant & de si belles choses, qu'il » n'est pas possible de retenir cela tout » d'un coup, ni d'y répondre sur le champ.

» Ayez la complaisance de faire mettre » par écrit ce dont il s'agit, & soyez sûrs » que j'y répondrai ». La Communauté applaudit à cette sage & honnête réponse du Prélat. On remercia les Députés du soin qu'ils avoient pris des intérêts du public : on inscrivit leur éloge sur les registres, & l'on écrivit à Monseigneur l'Evêque, qui fit réponse. Les Députés s'entretenant entre eux secrétement de la vérité de cette affaire, disoient, qu'*il n'est rien tel que de donner aux choses une bonne tournure.*

Un bouffon, ou, pour mieux dire, un homme d'esprit, nommé *Carmignano*, passant un jour à Florence devant une maison ouverte pour le jeu, y vit beaucoup de monde assemblé autour d'une table, où deux joueurs disputoient sur un coup; il s'approche & les regarde : l'un des deux étoit un Sénateur d'une belle figure, l'autre étoit un vilain petit personnage. Carmignano s'apperçut que la querelle étoit très-échauffée, & que les spectateurs étoient tranquilles; il remarqua même que, quoique ces derniers fussent pris à témoin par l'un & par l'autre,

aucun ne prononçoit sur le coup. Messieurs, dit le bouffon, dès qu'il eut jetté son coup d'œil, si vous êtes embarrassés de trouver un juge, je vais vous juger. Volontiers, Carmignano, dit le Sénateur; je vais donc vous expliquer ce dont il s'agit: voilà mon jeu, &..... Attendez, dit l'adversaire, c'est moi qui vais vous expliquer le coup, & vous verrez que..... Dispensez-vous de cette peine, dit l'arbitre, je vous jugerai fort bien sans cela. C'est sûrement vous, Monsieur le Sénateur, qui avez tort; & s'il est question de payer, je vous condamne à débourser bien vîte les frais de la partie. Le vilain petit joueur étoit très-content du jugement, lorsque Carmignano diminua sa satisfaction, en expliquant le motif de son jugement. Ne voyez-vous pas bien, Messieurs, dit-il aux spectateurs, qu'entre deux personnages comme M. le Sénateur & ce petit Monsieur, dès que le public hésite & ne se range pas tout d'un coup du côté de l'homme qu'il estime & qu'il considere, & ne se hâte pas de prononcer en sa faveur contre un poliſſon, il faut que l'homme considérable ait tort. Ainsi, sans savoir l'état de la question, je ne

risque rien de juger comme je l'ai fait. Le petit joueur, qui entendit cette derniere phrase, voulut se jetter sur celui qui lui avoit fait gagner son procès; mais on l'arrêta, & on donna à Carmignano le temps de s'évader.

Le Roi Philippe de Valois aimoit beaucoup la chasse au vol, (du moins à ce que nous dit *Franco Sacchetti;*) il entretenoit une belle & nombreuse fauconnerie. A la suite d'une chasse, un de ses oiseaux se perdit; le Roi fit publier qu'il donneroit une récompense honnête à qui le rapporteroit. Un paysan, d'un canton assez éloigné de Paris, a le bonheur de le trouver, & ne perd pas de temps pour le rapporter au Louvre: il s'agit de présenter l'oiseau au Monarque & d'obtenir la récompense promise. Le paysan cherche à pénétrer jusqu'au Palais; & ce n'est pas sans peine qu'il parvient à faire la connoissance, & à obtenir la protection du premier Huissier de la Chambre. Celui-ci, après avoir pris un air très-important, lui promet enfin de lui procurer audience, à condition qu'il lui donnera la moitié de la somme dont le Roi doit le gratifier. Le

malheureux payſan promet tout ce qu'on exige de lui; & le lendemain matin il eſt introduit. Il conte alors naïvement au Roi toute ſon hiſtoire, & ne lui cache pas le marché qu'il a fait avec l'Huiſſier. Le Roi reçoit le faucon, écoute le bon homme avec patience; & quand tout eſt dit, il envoie appeller un Officier ſubalterne, exécuteur de ſes volontés les plus rigoureuſes, lui ordonne de ſe ſaiſir de la perſonne de ſon Huiſſier; & en préſence du payſan & de toute ſa Cour, il déclare qu'il gratifie de cinquante coups de bâton celui qui a trouvé ſon faucon; & qu'étant inſtruit que (convention faite) la moirié doit appartenir à ſon Huiſſier, il veut qu'elle lui ſoit donnée conſcieneuſement ſur le champ, & en ſa préſence. L'ordonnance Royale eſt exécutée; enſuite le Roi fait grace au payſan du reſte de la gratification, & le renvoie. Mais à peine eſt-il rentré au cabaret où il étoit deſcendu, qu'il reçoit, par une main inconnue, cinquante pieces d'or, avec leſquelles il retourne gaiement chez lui.

Le quatrieme Livre des Contes & Nouvelles, extrait dans le *Novelliéro Italiano*, eſt celui de *Jean de Florence*, intitulé : *Il Pecorone*. L'Auteur étoit Notaire dans ſa patrie, & écrivoit en 1378. Son ſtyle eſt pur, & bien meilleur que celui de *Franco Sacchetti*. Il y a vingt ans qu'il n'y avoit qu'une ſeule édition de ce Livre, imprimé à Milan en 1554. (Quelques exemplaires portent la date de 1558; mais ce n'eſt pas une ſeconde édition.) Il n'en a véritablement paru de nouvelle de ce Livre qu'en 1757. L'ancienne eſt toujours recherchée & chere; nous l'avons ſous les yeux, & nous allons nous en ſervir pour choiſir les articles que nous croirons les plus intéreſſans, ſans nous aſſujettir au choix déja fait dans le *Novelliéro Italiano*.

Le cadre du *Pecorone* eſt aſſez ridicule, & caractériſe le ſiecle & le pays dans lequel il a été compoſé.

Auretto, jeune homme de Forli, devient amoureux d'une jeune & belle Religieuſe, nommée *Saturnina*. Pour avoir la facilité de la fréquenter, il ſe fait Moine du même Ordre, & ce parti lui réuſſit fort bien. Il eſt fait Chapelain du Couvent où étoit renfermée ſa maîtreſſe,

& s'étant fait aimer de la Supérieure & de toute la Communauté, il a la facilité de voir tous les jours, très-à son aise, l'aimable Saturnina. Si nous nous en rapportons à Jean de Florence, le Révérend Pere *Auretto* ne profita de cette facilité que pour conter à sa belle des histoires, & lui chanter des chansons. Saturnina le secondoit, en imitant son exemple; pendant vingt-cinq jours ils ne cesserent de raconter & de chanter. Après cela nous ne savons plus à quoi ils s'occuperent; mais *Jean de Florence* nous assure qu'il a connu ces deux amans, qu'ils étoient très-aimables & très-contens l'un de l'autre, & qu'ils se livroient à tous les sentimens & à tous les amusemens que peuvent se permettre un bon Religieux & une sage Religieuse. Ce qui nous porte à croire, comme Jean de Florence, que les liaisons du Chapelain & de la jeune Professe n'étoient point suspectes, c'est que les nouvelles contenues dans ce Volume, ne sont pas toutes galantes. Il y en a beaucoup d'historiques, sur-tout celles des dernieres journées; aussi dit-on que Jean de Florence avoit appris ces histoires de deux bons Ecrivains qui étoient ses contempo-

rains, ſes compatriotes & ſes amis : ſavoir, *Ricordano*, *Maleſpini* & *Jean Villani*, dont nous avons des hiſtoires très-eſtimées & très-rares : nous allons en préſenter quelques-unes de différens genres à nos Lecteurs. Aucune n'a sûrement été traduite en françois ; mais pluſieurs ont été imitées par les Auteurs de notre nation.

Nous avons oublié de dire ce que ſignifioit le mot de *pecorone ;* il veut dire *la groſſe bête*, ou la pécore. Il y a apparence que l'Auteur n'a pris ce titre que par modeſtie : cela eſt d'autant plus probable, que c'étoit aſſez l'uſage des Académiciens d'Italie du bon ſiecle, d'affecter des titres, que, ſans doute, au fond de leur cœur, ils croyoient le moins leur convenir. Ainſi nous avons vu des Académies entieres ſe ſurnommer *inſenſati*, *ſtolidi*, *otioſi ;* & des Académiciens, Auteurs même aſſez illuſtres, adopter des ſurnoms ridicules. Pardonnons donc à Jean de Florence de s'être intitulé la *Pécore*. Il n'eſt pas bien certain qu'il n'ait pas rencontré juſte : on en va juger.

Premiere Nouvelle de la premiere journée.

Il y avoit dans la ville de *Sienne* un jeune homme, nommé *Galgano*, noble, riche, brave, de belle figure, & aimable de tous points : il étoit devenu très-amoureux d'une très-jolie femme, mariée à un riche banquier, appellé M. Strik, originaire d'Allemagne, mais établi en Toscane. Quoique le cavalier ne fût point fait pour être rebuté ; cependant la Dame lui tint pendant long-temps une rigueur extrême. Il eut beau lui donner toutes les preuves d'amour en usage dans ce pays & dans ce temps-là, passer tous les jours sous ses fenêtres, lui lancer des œillades, se trouver à l'Eglise toutes les fois qu'elle devoit y aller, lui présenter de l'eau-bénite en entrant & en sortant, lui donner des sérénades le soir, lui faire parler par des Moines & par de vieilles femmes, & vouloir lui faire remettre des lettres ; elle recevoit toutes ces preuves d'amour avec une humeur & une fierté insupportables, & menaçoit d'en avertir son mari, ce qu'elle ne faisoit pourtant pas.

Un jour qu'elle étoit à la campagne, & que le galant rodoit autour de sa maison, ne se lassant pas de chercher au moins les occasions de la voir, M. Strik qui le connoissoit depuis long-temps, & qui étoit un bon homme très-éloigné de la jalousie, & très-sûr de la fidélité de sa femme, le rencontra, en chassant à cinquante pas de sa maison, en équipage de chasseur, déguisement qu'il avoit pris pour mieux cacher son jeu : Eh ! mon ami, que fais-tu dans ce canton, lui dit-il, tu chasses à ce que je vois ? As-tu bien du gibier ? Ma foi, répondit Galgano, je n'ai pas seulement encore une piece. J'ai été plus heureux que toi, répondit Strik, j'en ai eu beaucoup, & je viens de les envoyer chez moi, par mon valet, avec ordre de les accommoder pour le dîner ; nous ne sommes que ma femme & moi, & il y auroit dequoi régaler dix personnes : viens-en manger ta part ; tu ne peux pas me faire un plus grand plaisir. Quoique le galant Siennois fût au fond enchanté de cette proposition, il crut devoir faire beaucoup de façons pour l'accepter : il s'excusa sur son ajustement, sur ce qu'il n'avoit pas l'hon-

neur de connoître la Dame du château, &c...; mais le bon mari insista si fort & si long-temps, qu'enfin il fallut se rendre. Le faux chasseur & le véritable arriverent donc ensemble dans la maison de la belle Madame Strik, qui, dans ce moment-là, parut la plus maussade créature du monde. Elle reçut assez mal son adorateur, quoique présenté par son mari. Elle dîna entre eux deux; mais avec beaucoup plus d'appétit que de bonne grace. Au sortir de la table, elle voulut aller faire sa méridienne, laissa les hommes se promener seuls, reparut ensuite un moment, fit à Galgano les politesses les plus froides, & le conduisit hors de sa maison avec une apparence d'humeur si marquée, que son mari se crut obligé de la tirer par la manche, & de lui dire tout bas, qu'il la prioit de faire un peu mieux les honneurs de chez elle, à un étranger qu'il considéroit.

L'on juge bien que le jeune homme rentra dans Sienne très-consterné; il en fut même pendant plusieurs jours chagrin au point d'en tomber malade. Il ne s'attendoit pas au message qu'il reçut peu de jours après.

Madame

Madame Strik étant revenue à la ville, dépêcha à Galgano une femme d'intrigue, qui lui porta, de la part de la Dame, les paroles du monde les plus favorables. Elle desiroit de le voir, & l'assuroit de la plus tendre estime. On peut juger de l'ardeur avec laquelle il accepta la proposition. On lui indique un jour où M. Strik doit faire un voyage : on convient de l'heure où il doit arriver, & des précautions avec lesquelles on doit l'introduire. Il suit ponctuellement les instructions qu'on lui donne, & arrive heureusement jusque dans le boudoir de Madame Strik. Il la trouve avec un air bien différent de celui qu'elle avoit le jour qu'il eut l'honneur de dîner avec elle. Sa physionomie, ses regards & son accueil, annonçoient le plus tendre amour. Quel bonheur d'être si bien reçu de vous, lui dit-il, après en avoir été si mépriſé! Mais qui dois-je remercier du changement qui m'enchante? Il est vrai, répondit la belle, que j'ai été long-temps sans vous rendre justice ; mais l'on m'a ouvert les yeux sur votre mérite, & j'ai résolu de vous faire oublier les mépris que je vous ai

fait essuyer mal-à-propos. Son amant se précipitant à ses genoux, lui demande quel est celui à qui il a cette obligation. C'est mon mari, lui dit-elle; c'est lui qui, le jour que je vous reçus si mal, m'accablant de reproches, m'apprit ce que vous méritiez. Vous ignorez donc, me dit-il, quel est l'homme que vous traitez si mal? C'est le Cavalier le plus aimable & le plus honnête qu'il y ait dans Florence. Je vous ai oui dire bien des fois, que si vous pouviez jamais vous laisser séduire, ce seroit par un jeune homme qui réuniroit tous ces avantages. Eh bien, voilà celui qui pourra vous enflammer; mais il est si timide & si réservé, que j'ai eu toutes les peines du monde à le déterminer à venir dîner avec vous..... Tel est, continua Madame Strik, l'éloge qu'a fait de vous mon mari. Je n'ai cessé d'y penser depuis, d'autant plus qu'il est très-vrai qu'il m'est échappé de dire que je ne pouvois me laisser toucher le cœur que par un Cavalier parfait. Mon mari assure que vous l'êtes; il me répond que tout Florence pense de même. Je me suis apperçue depuis long-

temps que vous m'aimiez, cher Galgano, ma conquête vous est donc assurée ! Il est vrai, Madame, répondit sérieusement l'amoureux Siennois, que depuis longtemps votre cœur est l'objet de mes sentimens passionnés; mais vous m'apprenez que c'est à M. Strik que j'ai l'obligation de le voir aujourd'hui plus favorablement disposé. Je serois bien ingrat si, pour le service qu'il m'a rendu, & en reconnoissance de tous les éloges qu'il a faits de moi, j'allois le trahir & le deshonorer: non, Madame, je vous remercie des dispositions favorables où vous êtes à mon égard; en profiter, ce seroit m'en rendre indigne.

Le sujet de la seconde Nouvelle de la premiere Journée, est celui si connu de *l'Ecole d'Amour*, que la Fontaine a traité sous le titre du *Maître en Droit*, & qui a réussi sur notre Théâtre sous le même titre.

Les deux Nouvelles de la seconde Journée ne nous ont pas paru bien intéressantes : la derniere est très-gaillarde; mais nous ne l'avons trouvée, ni ingénieuse, ni piquante.

Nous portons le même jugement de la premiere Nouvelle de la troiſieme Journée. Elle peint des mœurs qui nous paroîtroient aujourd'hui bien étranges & bien ſcandaleuſes, mais qui ne faiſoient pas le même effet au quatorzieme ſiecle, temps où écrivoit *Jean de Florence*. C'eſt celui où le Siege de Rome avoit été tranſféré à Avignon. Il eſt queſtion, dans cette Nouvelle, d'une fille de Viterbe, & de bonne famille, qui avoit été débauchée par un Cardinal, & emmenée par lui à Avignon, où il l'entretenoit publiquement. Le frere de la Demoiſelle revenant de pélérinage, paſſe à Avignon, reconnoît ſa ſœur, dont l'aviliſſement le fait rougir. Aidé d'un de ſes amis, il trouve le moyen de faire paſſer le Rhône à ſa ſœur, de l'enlever, & de la ramener chez lui, où, nonobſtant ſon eſcapade, elle ſe marie avec l'ami de ſon frere. Mais elle eſt bientôt veuve; & ſon frere la gênant & la tourmentant, elle deſire de retourner à Avignon, où elle a mené, à ſon gré, une vie beaucoup plus douce. Elle écrit au Cardinal, qui, charmé de la retrouver, la renvoie chercher par un gros Moine, à qui il promet un Evêché, s'il la lui ra-

mene. Celui-ci s'acquitte de sa commission avec toute l'adresse d'un Moine Italien. Après avoir produit ses lettres de créance, il fournit à *Pétruccia* (c'étoit le nom de la fille) un habit de son Ordre, & décampe avec elle. Ils arrivent heureusement & très-gaillardement jusqu'à Nice. Là, le Moine meurt : un Prêtre de Sienne, qui alloit aussi à Avignon, & qui se trouvoit par hasard dans la même auberge, veut le confesser à l'article de la mort. Le méchant Moine meurt sans repentir & sans confession : on l'enterre, & le Prêtre Siennois se charge du petit compagnon, qui a l'air d'un novice le plus joli & le plus intéressant. Il promet de le conduire jusqu'à Avignon. Ce n'est qu'environ deux jours après (à l'occasion d'une jeune hôtesse qui trouve le petit Moine fort joli ; mais qui, à son grand regret, reconnoît son erreur) que le Prêtre découvre le véritable état de son camarade de voyage. *Pétruccia* lui conte naturellement son histoire avec toutes ses circonstances ; & le Prêtre, qui trouve en même-temps, & une bonne fortune présente, & l'espérance d'une plus grande pour l'avenir, ne manque pas d'en profiter. Après s'être bien

diverti le reſte de la route, ils arrivent à Avignon, où il remet fidélement la belle entre les mains du Cardinal, qui lui procure l'Evêché qu'il avoit promis au Moine. O temps! ô mœurs du quatorzieme ſiecle!

La ſeconde Nouvelle de cette Journée n'eſt que celle du mari cocu, battu & content. Ce qu'il y a de remarquable ici, c'eſt que c'eſt une Religieuſe qui raconte.

La premiere de la quatrieme Journée eſt très-ſinguliere; mais les circonſtances les plus intéreſſantes en ſont connues. On retrouvera entr'autres, dans les aventures d'Abdalla, fils d'Hanif, joli Roman, que nous comptons inceſſamment extraire, la principale ſituation bien mieux motivée & mieux expoſée. Nous voyons bien par cette Nouvelle que Jean de Florence en eſt l'inventeur; mais nous aimons mieux l'extraire d'après ſon Copiſte, qui l'a mieux traitée que lui. On trouve encore dans cette même Nouvelle l'hiſtoire du Juif qui avoit prêté de l'argent à un Chrétien, à condition que s'il ne le rendoit pas dans un certain temps, il lui couperoit autant de livres de chair qu'il auroit différé

de jours à le payer. Cette hiſtoire, & le jugement qui s'enſuivit, ſont auſſi connus de tout le monde. Mais la lecture de cette Nouvelle donne lieu de faire une remarque curieuſe ſur les uſages d'Italie, au quatorzieme ſiecle. Dans ce temps-là, quand il y avoit des cauſes délicates, même à Veniſe, on ne les laiſſoit pas décider par les Juges ordinaires du pays. On appelloit quelques Docteurs-ès-loix, étrangers, auxquels on laiſſoit le ſoin de prononcer. C'eſt conformément à cet uſage, que la femme de *Gianetto* ſe déguiſe en Docteur de Boulogne, & qu'elle eſt chargée de juger la cauſe entre le Juif & Anſaldo.

La ſeconde Nouvelle de la quatrieme Journée, ne vaut pas la peine que nous nous y arrêtions. Elle eſt cependant du genre gaillard.

Les deux de la cinquieme ſont fort plates.

La premiere de la ſixieme eſt ſinguliere. Il y avoit, dit Jean de Florence, dans l'Univerſité de Paris, au treizieme ſiecle, deux fameux Théologiens, dont l'un s'appelloit *Maître Alain*, & l'autre *Maître Pierre*. Ils étoient tous deux très-ſubtils

& très-forts dans la dispute ; mais le premier étoit très-bon Catholique, & le second avoit des opinions suspectes. Alain étoit fort petit, & de mauvaise mine : Pierre étoit grand, & avoit meilleur air. Alain fit un voyage à Rome ; il y trouva la foi très-pure, mais les mœurs très-corrompues. Cela lui fit faire de sérieuses réflexions, & l'engagea, au lieu de retourner en France, à s'écarter du grand chemin ; &, après avoir changé ses vêtemens honnêtes contre ceux d'un pauvre Berger, à aller se présenter pour serviteur, à la porte d'une Abbaye d'un Ordre fort austere dans les montagnes de l'Apenin. Il y fut reçu comme par charité ; &, ayant rempli avec beaucoup de zele & d'assiduité les derniers emplois de la maison, on lui donna par grace l'habit de Frere convers ; & il passa quelques années dans cet état, estimé comme un bon & saint homme ; mais d'ailleurs regardé par l'Abbé & toute la Communauté, comme un pauvre ignorant, presque imbécille. Pendant ce temps, *Maître Pierre*, à qui la retraite d'Alain, & le bruit répandu de sa mort, avoient laissé le champ libre dans l'Université de Paris, avoit hasardé

des propositions fort extraordinaires, dangereuses dans le fond, mais qu'il soutenoit avec tant d'habileté, que personne ne pouvoit le convaincre d'erreur, & qu'il mettoit tous les disputeurs *à quia*. Le bruit de ses opinions se répandit jusqu'à Rome. Le Pape voulant le faire expliquer, l'obligea de comparoître devant lui. Le Théologien, bouffi d'orgueil, n'hésita pas à s'y rendre, se croyant sûr de démonter en trois argumens, non-seulement le sacré College, mais tous les Docteurs Italiens. Peu s'en fallut, en effet, que ce redoutable champion ne remportât la victoire complete dont il se flattoit. Le saint Pere avoit exprès convoqué, pour l'entendre & le juger, un Concile, où les principaux Evêques & Abbés d'Italie furent appellés. Celui du Monastere où s'étoit retiré *Alain* fut du nombre : il se prépara aussi-tôt à partir, & dit tout haut devant le petit Frere convers, quel étoit l'objet de son voyage. Celui-ci, qui l'entendit, se jetta, dès le même soir, aux pieds de son Abbé, & lui demanda en grace de le mener avec lui. Non, lui dit le Révérendissime, tu ne sais, ni lire, ni écrire; tu n'es peut-être pas capable de panser un cheval; de quelle

utilité me ſerois-tu à Rome ? Tu reſteras ici. Le petit Frere inſiſta, preſſa & aſſura tant qu'il panſeroit très-bien le cheval de l'Abbé, & qu'en cas de beſoin, il pourroit même écrire ſous ſa dictée, qu'enfin on conſentit à lui laiſſer faire le voyage. A ſon arrivée, l'Abbé trouva le jour du premier conſiſtoire indiqué pour le lendemain ; & il ſe préparoit à s'y rendre, lorſque le petit Frere lui propoſa encore de l'y ſuivre. Pour le coup, il le crut fou : Eh ! que veux-tu faire là ? lui-dit-il : ſi tu t'y préſentes, on te chaſſera. Laiſſez-moi faire, répondit Alain : je ſuis petit, & je me cacherai ſi bien ſous votre robe, que perſonne ne me verra. L'Abbé trouva l'idée ſi ridicule & ſi plaiſante, qu'il y conſentit. Le conſiſtoire commence ; *Maître Pierre* expoſe ſa doctrine avec une confiance & une arrogance merveilleuſes. Les plus ſavans d'entre les Cardinaux, les plus illuſtres Evêques, les Révérends Abbés, les ſavans Docteurs veulent argumenter contre lui. Il les confond tous. L'Abbé, au ſervice duquel ſe trouvoit le modeſte Alain, étoit battu comme les autres, & n'oſoit plus parler, lorſqu'on vit ſortir d'entre ſes jambes une petite tête, & s'é-

lever une voix claire, mais distincte, qui, adressant la parole au Pape : Très-Saint Pere, dit-il, en bon Latin, si votre Sainteté daigne me donner la permission de parler, je me flatte que je pourrai convaincre.... Qu'est-ce que j'entends là, dit le Pape ? d'où vient cette voix ? Le plus étonné fut l'Abbé, qui applique aussi-tôt une bonne tappe au petit Frere convers, lequel fait le plongeon. L'Abbé se levant, & se jettant aux genoux du Souverain Pontife : Pardonnez, Très-Saint Pere, lui dit-il, je demande grace à Votre Sainteté & à tout le Concile ; c'est un de mes petits Freres convers que j'ai eu la foiblesse de mener jusques ici ; c'est un petit imbécille qui, je crois, est devenu tout-à-fait fou, sans doute, parce que la grandeur & la majesté d'un Concile a achevé de lui faire tourner la tête. Je vous pardonne, dit le Pape. Huissiers, que l'on fasse sortir ce drôle-là. A ces mots, Alain part comme un trait, se jette aux pieds du Pape, & plaide sa cause avec tant de grace & d'éloquence, que le saint Pere se doute qu'il y a là-dessous quelque chose de singulier. Il lui permet de disputer contre le Docteur *Pierre*. Le Convers se leve aussi-tôt, se

place au rang des Docteurs, & il éleve la voix. Me. Pierre le reconnoît. Ah ! dit-il, c'eſt Alain ; je le croyois mort ; mais puiſqu'il vit encore, je ſuis perdu. Ces mots firent ouvrir les yeux & les oreilles à la plupart des aſſiſtans au Concile. Pluſieurs d'entre eux reconnurent le fameux Docteur *Alain*, & on l'écouta avec grande attention. Tout ce qu'avoit craint ſon antagoniſte arriva. Il fut convaincu d'erreur, & obligé de ſe rétracter en préſence du Pape & de tout le Concile. Le triomphe du Docteur *Alain* fut complet, & on le preſſa très-fort de ſe fixer à Rome. Mais l'humilité dont il faiſoit profeſſion, le détermina à retourner dans ſon Couvent : comme le bruit de ſon triomphe & de ſon mérite l'y ſuivit, il n'y reſta pas long-temps, & il alla ailleurs achever le cours d'une vie auſtere & pénitente. Telle eſt la premiere hiſtoire de la ſixieme Journée du *Pécorone*. La ſeconde n'eſt pas digne de nous arrêter.

Les deux Nouvelles de la ſeptieme Journée contiennent des traits de jalouſie Italienne, très-noirs & même horribles, dont nous ne croyons pas que le récit pût amuſer, ni même intéreſſer.

Celles de la huitieme Journée ſont tout-à-fait hiſtoriques. La premiere contient l'origine des querelles & des noms de *Guelfe* & de *Gibelin*, qui ont ſi long-temps partagé l'Italie. L'Auteur les fait remonter à deux Seigneurs Allemands, l'un nommé *Guelfe* & l'autre *Gibelin*. Ils vivoient, dit-il, au treizieme ſiecle, lorſque Fréderic II étoit Empereur, & Honorius III, Pape. Il prétend que ces deux Seigneurs s'étant brouillés pour un chien de chaſſe, ſe firent une guerre ſanglante, & chercherent à ſe faire des partiſans dans toute l'Italie. Les deux partis prirent le nom de leurs Chefs. La haine de ces partis augmenta par l'aſſaſſinat, qui arriva en 1215, d'un Gentilhomme Florentin, nommé *Bondelmonté*, dont toute la famille prit le parti des Guelfes. Ils dominerent quelque temps à Florence; mais enfin, ils en furent chaſſés par les Gibelins, vers 1260. Telle eſt, ſuivant Jean de Florence, Ricordano, Maleſpin & Vilain, l'origine de ces fameux partis; mais beaucoup d'Hiſtoriens ne ſont pas d'accord avec eux.

La premiere Nouvelle de la neuvieme Journée contient une hiſtoire bien ſin-

guliere, bien ridicule, bien folle, mais qui peut faire juger du gout du siecle où l'on trouvoit bon de pareils contes. En voici l'abrégé.

Il y avoit autrefois à Veniſe un Doge d'une grande prudence & d'une grande ſageſſe, (comme ils le ſont tous.) Il s'appelloit *Valeriano Accetani.* (L'hiſtoire de Veniſe ne fait pas mention, dans aucun temps, d'aucun Doge de ce nom.) Le clocher de Saint-Marc, qui étoit une très-belle piece d'architecture, s'étant écroulé & ayant manqué par les fondemens, (car il étoit ſur pilotis,) il fut queſtion de le reconſtruire auſſi beau & auſſi magnifique qu'il l'étoit auparavant. C'étoit une entrepriſe très-difficile; on la propoſa à tous les grands Architectes & Méchaniciens d'Italie. Celui qui, d'après ſes projets & ſes deſſins, parut le plus capable de l'exécuter, fut un Ouvrier de Florence, nommé *Bindo.* Il fut donc chargé de ce travail, & il s'en acquitta ſi bien, qu'en moins d'un an il fut achevé. Tout le monde l'admira. Ce premier ſuccès ayant mis *Bindo* en réputation, le Doge le chargea de lui bâtir un Palais; ce qui fut fait encore avec un gout, une intelligence,

& même une économie surprenante. Comme ce Palais devoit être, à perpétuité, celui des Chefs de la République, le Doge & le Sénat voulurent qu'on y réservât une piece pour renfermer le trésor de l'Etat, consistant tant en argent comptant, qu'en bijoux & meubles précieux de toutes especes, qui ne servoient, & qu'on ne laissoit voir que dans les grandes occasions. *Bindo* & son fils *Richard*, qu'il avoit amené avec lui, se distinguerent encore par ce nouveau travail, qu'ils firent avec la même adresse & la même exactitude. Ils construisirent une salle voûtée, d'une grande solidité & d'une propreté charmante, qu'ils fermerent d'une porte garnie d'une serrure qu'il paroissoit impossible d'ouvrir. Dès que l'ouvrage fut achevé, on y fit transporter les principales richesses de la République; elles y furent arrangées dans le meilleur ordre; & comme la serrure fermoit à cinq clefs, le Sénat n'en confia qu'une au Doge, & donna les quatre autres à quatre Procureurs ou Sénateurs considérables, qui ne pouvoient entrer l'un sans l'autre dans cette riche & précieuse piece. On récompensa magnifique-

ment le Florentin ; & indépendamment d'une groſſe penſion, on l'honora du titre de *Citadin de Veniſe*, & il s'y établit avec ſa femme & ſon fils. S'y trouvant très-conſidérés, ils ſe mirent à y faire beaucoup de dépenſe, & en firent tant enfin, qu'ils dérangerent leur fortune, & ſe virent bientôt aux expédiens. Ne t'inquiete point, dit le pere au fils : je ſais un moyen ſûr d'ouvrir le tréſor, & d'y prendre tout ce dont nous pourrons avoir beſoin. Je me ſuis ménagé ce ſecret : je n'ai voulu te le révéler qu'à la derniere extrémité, & je ne le dirai jamais qu'à toi. La nuit ſuivante, ils ſe rendirent dans les galeries qui s'étendoient le long des murs de la chambre du tréſor ; & le pere s'étant approché d'une groſſe pierre qu'il connoiſſoit, la dérangea avec facilité, & entra avec ſon fils. N'ayant pu forcer les coffres qui contenoient l'argent monnoyé, ou ne l'ayant pas voulu, pour ne pas faire de bruit, ils s'emparerent de quelques bijoux précieux, & entre autre, d'un beau vaſe d'or, qui étoit en parade au milieu de la ſalle ; & ayant remis les choſes en tel état qu'on ne pouvoit ſe douter que perſonne y fût

entré, ils convertirent leur vol en lingots, & on fut quelque temps sans s'appercevoir du larcin; mais enfin un Prince étranger étant venu à Venise, & le Doge ayant voulu lui faire montre du trésor de la République, on le fit entrer dans la salle, & on s'apperçut avec grand étonnement que les pieces les plus remarquables ne s'y trouvoient plus. Le sage Valériano crut devoir dissimuler, & s'occupa à prendre toutes les précautions possibles pour découvrir celui qui pouvoit avoir fait un coup si hardi. Après avoir bien examiné les portes, les fenêtres, qui étoient grillées & fermées avec des précautions infinies, on vit qu'il y avoit quelque chose de dérangé à une pierre; c'étoit justement celle dont le dérangement avoit servi aux auteurs du vol; mais on ne voyoit point comment cette pierre bien remise à sa place, pouvoit être placée & déplacée. Le moyen que le Doge imagina pour attraper le voleur, paroîtra sans doute singulier. Au-dessous de la salle du trésor étoit une cave: il fit placer une cuve pleine d'huile au pied du trou par lequel devoient passer les voleurs,

& il ordonna que l'on chauffât cette cuve par la cave qui étoit au-dessous de la salle, de sorte que l'huile en fût toujours bouillante, & il pensa bien que le voleur, quel qu'il fût, quand il voudroit passer par le trou, tomberoit dans la cuve.

Effectivement, il ne s'écoula pas bien long-temps sans que *Bindo* & son fils fussent obligés de s'y présenter de nouveau : l'accident prévu arriva au pere : le fils qui l'avoit suivi, mais qui s'étoit écarté du précipice, voyant l'accident de son pere, fut dans une grande alarme. Celui-ci, avec un courage héroïque, lui dit : Ecoute, mon fils, je ne peux échapper du piége où je suis tombé ; je sens mes entrailles brûler, ma mort prochaine est assurée, & tu ne dois plus t'occuper que du soin de te dérober au supplice ; tu ne l'éviteras pas, si tu ne supprimes, à l'instant, la preuve essentielle de notre crime. Pour cet effet, n'hésite point, prends un sabre de damas, qui est dans la chambre voisine, & abats-moi la tête. Le fils trembla à cette proposition ; le pere qui étoit plongé dans l'huile bouillante jusqu'à mi-corps, insista : Il n'est plus question de vivre, lui

dit-il, mais de te tirer d'embarras, & de faire en sorte qu'on ne puisse point reconnoître celui qui est entré par le trou : n'hésite donc point à me couper la tête, & laisse mon corps ici ; il ne sera surement pas reconnu. Le fils eut beau faire pour détourner son pere de cette résolution, le temps pressoit, il fallut céder. Ricciardo emporta la tête de son pere sous son manteau, & le reste du corps tomba dans l'huile bouillante, dont il fut retiré en espece de squélette. On juge bien que le malheureux jeune homme, après avoir remis la pierre, retourna chez lui tout troublé ; il enterra honorablement la tête de son coupable pere ; mais en quoi il fut véritablement embarrassé, ce fut à calmer le désespoir de sa mere. Cette femme crioit, se désoloit, s'arrachoit les cheveux. Taisez-vous, lui dit son fils, & faites bonne contenance, sans quoi vous achevez de tout perdre. Il eut bien de la peine à la persuader de se tenir tranquille ; mais enfin il en vint à bout. Le lendemain il parut dans la ville à son ordinaire, & avec son air accoutumé ; il dit que son pere étoit allé faire un tour dans son pays ; & comme on vit que l'on ne

paroiſſoit point conſterné dans ſa maiſon, on ne ſe douta de rien. On avoit bien trouvé un corps dans la tonne d'huile, mais il étoit impoſſible de reconnoître à qui ce corps appartenoit, & c'eſt ce que le Doge voulut ſavoir. Employant encore ſa politique & ſon adreſſe pour cette découverte, il fit dreſſer une potence ſur la grande place, & après avoir fait traîner par les rues le cadavre, en faiſant crier à haute voix que c'étoit celui d'un infame voleur, il le fit attacher par le bourreau au gibet, où il reſta ſuſpendu; & l'on mit des gardes pour voir ſi quelqu'un viendroit le détacher, & prendroit quelqu'intérêt à ſes miſérables reſtes. Effectivement, la veuve, qui avoit vu de ſes fenêtres, traîner le corps de ſon mari, avoit déja penſé ſe découvrir par ſon imprudence. Elle avoit jetté un grand cri, & les gardes étoient entrés dans la maiſon pour voir ſi cette femme ne plaignoit pas le voleur. Le fils qui ſentit toute la conſéquence de ce cri jetté mal-à-propos, ne perdit pas la tête; il tire auſſi-tôt ſon couteau, s'en donne un grand coup dans la main, & quand les archers vinrent demander de quoi il s'agiſſoit: Vous

voyez, Messieurs, leur dit-il, un accident qui vient de m'arriver; en voulant regarder par la fenêtre ce qui se passoit, je me suis enfoncé un clou dans la main: ma mere, qui m'aime tendrement, & qui ne vit que de mon travail, se désole, dans la crainte que je ne sois estropié. Les Sbirres voyant effectivement la main ensanglantée, crurent ce qu'il leur disoit, & se retirerent.

Ricciardo n'étoit pas à la fin de ses peines. Sa mere ne put souffrir le corps de son mari au gibet: elle tourmenta son fils pour qu'il l'enlevât de ce séjour d'horreur; la chose étoit difficile, car il n'ignoroit pas qu'il y avoit des espions gagés pour veiller sur ce cadavre. Cependant il vint à bout de l'enlever, & voici comment. Il acheta une douzaine d'habits de Moines noirs, autant de masques très-hideux, & ayant été sur le port chercher quelques matelots étrangers qui devoient repartir le lendemain, il les engagea à venir boire avec lui. Après les avoir mis en pointe de vin, & affublés de cet équipage, il court avec eux vers la place, la traverse avec promptitude, décroche en passant le corps de son pere,

repaſſe avec ſes gens ſur l'autre rive, leur fait quitter leurs habits, & après les avoir bien payés, les fait entrer dans leur bâtiment ; ils font voile le lendemain ; & pour lui, il rentre avant la pointe du jour, doucement dans ſa maiſon. Les eſpions ne manquent pas de rendre compte le lendemain au Doge, qu'une troupe de diables eſt venue enlever le corps du coupable, & qu'effrayés de cette apparition, ils n'ont oſé rien dire : on les chaſſe comme des poltrons, mais on ne peut ſavoir quels ſont ceux qui ont fait le coup, & qui prennent intérêt à la mémoire du voleur. Le Doge conclut de tout ce qui vient d'arriver, qu'il faut qu'il y ait eu un complice, & que ce complice ſoit fort habile, fort adroit & capable des coups les plus hardis. Comme un homme de cette eſpece peut encore voler le tréſor de la République, ou même lui faire un plus grand dommage, il faut abſolument le découvrir ; mais les moyens que Jean de Florence nous dit que le Doge employa, font ſi peu d'honneur à ſon eſprit, que nous aurions honte de les répéter. Le conte finit par le mariage de *Richard* avec la fille du

Doge, qui devient la récompense des subtilités & de l'adresse de cet insigne voleur.

La seconde Nouvelle de la neuvieme Journée, est encore extraordinaire, & les personnes en sont plus illustres. Le fils de l'Empereur d'Allemagne étant devenu amoureux de la fille du Roi d'Aragon, (apparemment sur son portrait) fait faire par un habile orfevre un oiseau d'or, très-bien travaillé, & assez grand pour qu'un homme puisse se cacher dans l'intérieur. L'orfevre porte l'oiseau en Aragon, le vend au Roi, qui en fait présent à sa fille, & on le place dans la chambre à coucher de la Princesse. Le Prince étoit dedans; il sort la nuit, & déclare son amour à la Princesse, qui, après avoir fait quelques façons, l'accepte pour époux. Il concerte avec elle son enlévement, & il l'emmene par mer jusques dans les Etats de son pere. Ce n'est qu'au bout de quelque temps que le Roi d'Aragon apprend que sa fille est à Vienne en Autriche. Alors il fait une ligue avec les Rois de France, d'Angleterre & autres, contre l'Empereur, qui a, de son côté, les Rois de Boheme, de Hongrie & d'au-

tres Princes. Il se donne une sanglante bataille au centre de l'Allemagne ; mais enfin le Pape se rend médiateur, & le fils de l'Empereur garde la Princesse d'Aragon, ce qui ne devoit pas être si difficile à obtenir pour lui.

La premiere de la dixieme Journée, est encore une bien belle histoire. La scene est en France, en Angleterre & en Italie ; mais elle n'est nullement fondée sur les histoires véritables de ces pays-là. Un Roi de France, dont nous ne savons pas le nom, avoit une fille charmante, qu'on appelloit la Princesse *Denise*. Il vouloit la marier à un vieux Souverain d'Allemagne, de soixante-dix ans ; cette alliance déplaisoit si fort à la Princesse, qu'elle prit le parti de quitter secrétement son pere & sa patrie. S'étant déguisée, elle chemina tant & si long-temps, qu'elle arriva à un port de mer, sur la Manche. Au moyen d'une petite somme dont elle s'étoit munie, elle obtint son passage sur un navire qui la conduisit en Angleterre. S'étant avancée dans les terres, elle entra dans une Abbaye de filles, dont la situation lui plut ; & ayant entendu faire

l'éloge

l'éloge de l'Abbeſſe & des Religieuſes, elle ſe préſenta pour être reçue parmi elles. L'Abbeſſe ne voulut l'admettre qu'en qualité de poſtulante, lui diſant qu'il falloit qu'elle éprouvât, pendant quelque temps, ſi la regle & la maiſon continueroient à lui convenir. Elle reſta donc quelque temps dans cette Abbaye, paſſant pour la fille d'un ſimple bourgeois de Paris, que les mauvais traitemens d'une belle-mere avoient obligé de fuir la maiſon paternelle.

Le Roi d'Angleterre venoit ſouvent dans cette Abbaye, dont l'Abbeſſe étoit ſa tante, & qui d'ailleurs étoit ſituée dans un beau pays de chaſſe. Il y voit *Deniſe*, & en devient amoureux. On juge bien qu'il n'y avoit pas moyen, ſur-tout dans un Couvent bien réglé, de penſer à l'obtenir, autrement que par le mariage. Auſſi c'eſt ſur ce pied-là que le Roi la demande à l'Abbeſſe. On remontre en vain au Monarque que ce n'eſt qu'une petite bourgeoiſe; Deniſe, elle-même, aſſure qu'elle n'eſt que cela : le Roi veut abſolument l'épouſer, l'emmene à Londres, & la couronne, en dépit de la Reine

Douairiere, sa mere, Princesse fiere, qui croyoit cette alliance disproportionnée. La jeune Reine devient grosse, & elle accouche à Londres de deux beaux Princes, pendant que le Roi est occupé à la guerre, sur les frontieres d'Ecosse. On fait part de cette bonne nouvelle à Sa Majesté, & le Courier est chargé d'en donner aussi avis, en passant, à la Reine-mere, qui habite un château situé sur son chemin. Pendant que le Courier boit un coup, la Reine substitue de fausses lettres à celles dont il étoit porteur, & fait croire ainsi au Roi, que la Reine est accouchée de deux petits monstres. Le Prince abusé est au désespoir; cependant sa bonté & son honnêteté naturelles lui font écrire qu'il faut avoir soin de la mere & des deux petites bêtes qu'elle a mises au monde. Mais la méchante Reine a grand soin d'arrêter encore le Courier à son retour, & de glisser, dans son porte-manteau, d'autres lettres, par lesquelles le Roi paroît ordonner au premier Ministre de faire mourir la Reine & sa petite famille. Ce Ministre est très-affligé de recevoir un pareil ordre; mais se croyant forcé d'obéir,

du moins jusqu'à un certain point, il communique ses lettres à la Reine même, & lui dit qu'il ne peut rien faire de mieux pour la sauver, que de la faire embarquer, elle & ses deux enfans. Il lui fournit donc les facilités & les secours nécessaires, & la fait partir sur un vaisseau Génois, qui fait voile pour l'Italie. Elle arrive heureusement à Gênes avec les deux petits Princes; & elle s'achemine de-là jusqu'à Rome, où elle s'établit humblement dans une petite maison, & y éleve, avec grand soin, ses deux enfans, qui, en grandissant, deviennent de plus en plus aimables. On donne à l'un le nom de *Charles*, & à l'autre celui de *Lionel*. Cependant le Roi d'Angleterre, de retour à Londres, apprend qu'il a été trompé, & n'est qu'à moitié consolé, en apprenant que son Ministre n'a point exécuté, au pied de la lettre, le faux ordre qui lui a été adressé. Il ne sait ce que sont devenus sa femme & ses enfans, & les fait en vain chercher par toute l'Europe. Au bout de quelques années, le Pape fait publier une croisade, & les Rois de France & d'Angleterre vont ensemble à Rome, pour concerter avec le Pape cette expédition sacrée. La Reine

Deniſe voit paſſer devant ſa maiſon ces deux Princes, chacun avec un nombreux cortege, & elle reconnoît, l'un pour ſon époux, & l'autre pour ſon frere, qui avoit ſuccédé à ſon pere. Son cœur s'émeut en leur faveur : dès le lendemain matin elle va ſe jetter aux pieds du Pape, lui fait ſa confeſſion, & lui déclare qui elle eſt. Le Saint-Pere, d'abord ſurpris, enſuite convaincu, ménage une reconnoiſſance entre elle & les deux Souverains. Le Roi d'Angleterre embraſſe avec plaiſir ſa femme & ſes deux enfans, & les ramene à Londres, en repaſſant par la France, où le Roi, ſon beau-frere, lui donne de belles & ſuperbes fêtes.

Ceux qui ont lu beaucoup de Romans, peuvent reconnoître cette hiſtoire pour l'avoir vue ailleurs ; mais il y a apparence que Jean de Florence, qui écrivoit au quatorzieme ſiecle, eſt le premier qui l'ait imaginée.

La ſeconde Nouvelle de la dixieme Journée, contient l'hiſtoire de la naiſſance de *Romulus* & de *Rémus*, & de la fondation de Rome, comme on la lit par-tout.

Le reſte des nouvelles du Pécorone, dont nous allons parler, ſont hiſtoriques,

mais contiennent des fables ou des anecdotes si peu connues, que nos Lecteurs, même les plus instruits, doivent les trouver ici avec plaisir, non pas pour y ajouter foi, mais pour connoître les opinions historiques qui étoient généralement répandues au quatorzieme siecle. Il faut même remarquer que celles de ces opinions qui regardent des temps qui étoient alors peu éloignés, peuvent être avancées sur d'assez bons fondemens, & que les autres ont été copiées d'après d'anciens Historiens; car surement *Jean de Florence* n'a rien inventé de tout cela.

La premiere Nouvelle de la onzieme Journée, contient l'histoire de la fondation de Florence; on la fait remonter au temps de *Catilina*. *Cicéron* ayant, dit-on, forcé ce mauvais citoyen de sortir de Rome, il se refugia à *Fiésolé*, en Toscane, qu'il fit révolter contre la République Romaine. Le Sénat envoya aussitôt des troupes pour soumettre *Fiésolé*. *Métellus* les commandoit : il y eut une grande bataille auprès de *Pistoie*. Catilina y fut tué, avec une grande multitude de rebelles, dont les cadavres, restés sur le champ de bataille, occasionnerent

une maladie épidémique, ou peste, d'où est venu le nom de *Pistoie*. Cependant *Fiésolé* ne fut pas prise, le reste des rebelles s'y fortifia; & *Métellus* établit contre eux, & pour arrêter leurs courses, une citadelle sur l'*Arno*, dont le premier Commandant ou Gouverneur, fut un nommé *Florinus*, dont elle a pris le nom de *Florence*. Il fut tué par les *Fiésolans*; mais les Romains vengerent sa mort. *César* assiégea *Fiésolé*, la prit & la détruisit; mais ce ne fut que pour rétablir bientôt cette Cité avec un éclat conforme aux prédictions magnifiques qui avoient été faites autrefois à son fondateur *Atlas*. *Fiésolé* fut rebâtie & transportée du haut de la montagne sur laquelle elle étoit située, jusques sur les bords de l'*Arno*. Là, dans une situation charmante & superbe, elle fleurit comme un lis au milieu d'un jardin délicieux; aussi a-t-elle pour armes un lis florissant : on y voit encore quelques antiquités, dont l'Auteur attribue la construction à *Pompée* & à d'autres Capitaines Romains; mais, dit-il, le fonds des habitans de Florence étant composé des descendans des Fiésolans, il n'est pas étonnant qu'ils aient conservé contre

les Romains la même jalousie qui a regné long-temps entre les deux villes de *Rome* & de *Fiésolé*. (*Les ruines de l'ancienne ville de Fésulanum, ou Fiésolé, sont à présent à deux lieues ou environ de Florence.*) Il y a de grandes erreurs dans cette histoire : *César*, ni *Pompée*, n'ont jamais combattu contre *Catilina*, *César* étoit même soupçonné de le favoriser ; & le Capitaine Florinus est un personnage qui n'a jamais existé : mais il est vrai que *Florence* s'est accrue par la destruction de *Fiésolé* ; & enfin, quoique cette histoire soit assez apocryphe, elle est établie sur l'autorité de quelques anciens Ecrivains sérieux, tels que *Ricordano*, *Malespini*, ami de *Jean de Florence*.

La seconde Nouvelle de la même Journée, contient l'histoire de la prétendue surprise de Florence par *Attila*. C'est encore un fait apocryphe, mais que le *Pécorone* n'a pas inventé : nous trouvons dans cette narration des traditions singulieres, mais connues ; en voici une. *Attila* ravageant toute l'Italie, & ayant déja ruiné *Brescia*, *Bergame* & *Milan*, passa près de *Modene* ; mais par la protection

de *saint Géminien*, Patron de cette Ville, le Roi des Huns n'apperçut point cette Ville; de sorte qu'il passa tout auprès, sans y prendre garde, & elle fut sauvée. *Florence* ne fut pas si heureuse: cette belle Ville étoit jalouse de celle de *Pistoie*, qui a aussi ses agrémens & son mérite; elle vouloit la voir ruinée. *Attila* fit dire aux Florentins que c'étoit aux Pistoyens seuls qu'il en vouloit: ils se laisserent tromper; mais le barbare ruina & détruisit l'une & l'autre Ville, & enfin bien d'autres. On sait même qu'il vint jusqu'aux portes de Rome, & que cette Capitale du monde fut sauvée de sa fureur, par les prieres du Pape *saint Léon*.

La premiere Nouvelle de la douzieme Journée, contient des détails fort singuliers sur les exploits de Charlemagne; les secours qu'il accorda au Pape, & la maniere dont ce grand Monarque fut reconnu, & couronné Empereur d'Occident: on y voit que, lorsque le Pape Adrien implora l'assistance de Charles contre l'Empereur de Constantinople, le Roi de France étoit alors occupé à faire la guerre contre les Sarrasins. Il livra la bataille à ces

infideles, auprès d'Arles, en Provence : il étoit accompagné de ſes Barons, entre leſquels on remarquoit le fameux *Archevêque Turpin, Ogier le Danois, Olivier de Bretagne, le Duc Naime de Baviere, Aſtolfe d'Angleterre*, &c. Ce fut par tant d'illuſtres Paladins, que les Mahométans furent attaqués & battus : il y eut bien du monde de tué de part & d'autre ; & les morts ayant été dépouillés, le lendemain de la bataille, Charlemagne ne pouvoit plus diſtinguer les corps de ceux de ſon parti & de ſa Religion, d'avec ceux des ennemis de Jéſus-Chriſt & des ſiens : cependant il vouloit faire enterrer honorablement les Chrétiens, & laiſſer pourrir ſur terre les cadavres des mécréans. Dans l'embarras de les diſtinguer, le pieux Monarque ſe mit en prieres, & ſes inſtances obtinrent du Ciel un miracle bien ſingulier. A la pointe du jour, on s'apperçut qu'il ſortoit une fleur de la bouche de tous les morts Chrétiens, & qu'au contraire tous les Sarraſins avoient entre les dents un charbon, preuve certaine qu'ils étoient en enfer.

Les Sarraſins étant ainſi défaits, rien n'empêcha Charlemagne de ſe rendre en

Italie, où il fut couronné Empereur par le Pape ; & il fut si reconnoissant envers l'Eglise, qu'il fonda, dit l'histoire, autant d'Abbayes, qu'il y a de lettres dans l'alphabet ; & le nom de chacune de ces Abbayes, commençoit par une de ses lettres.

La seconde Nouvelle de la douzieme Journée, nous apprend que l'an 1117, la Toscane étant divisée entre plusieurs Villes libres & indépendantes les unes des autres, les habitans de Pise formerent le projet d'aller s'emparer de l'Isle de Majorque, alors occupée par les Sarrasins : ils firent, pour cet effet, un grand armement de vaisseaux, sur lesquels ils embarquerent des troupes considérables : toute la jeunesse de leur Ville, & presque tout ce qui étoit en état de porter les armes, y passa ; moyennant quoi il ne restoit plus dans *Pise*, que des femmes, des vieillards & des enfans. Les Pisans n'avoient pas encore achevé de s'embarquer, lorsqu'ils apprirent que ceux de Lucques étoient sortis en armes pour s'emparer de leur Ville. Aussi-tôt ils y rentrerent ; & sentant bien qu'ils avoient besoin de prendre des mesures pour la

conſerver pendant leur expédition, ils s'adreſſerent aux Florentins, qui étoient d'honnêtes gens & de bons voiſins, & les engagerent à garder leur Ville pendant leur abſence, mais ſans y entrer; en récompenſe, ils leur promirent de partager avec eux le butin qu'ils feroient à Majorque. Les Florentins tinrent leur parole avec une ſi grande exactitude, ayant formé un camp fortifié à quelque diſtance de Piſe, pour la préſerver des attaques du dehors, que le Général Florentin fit pendre ſon propre fils, pour être entré dans la Ville contre ſa défenſe.

L'expédition de Majorque étant finie, les Piſans revinrent, & n'avoient aſſurément qu'à ſe louer des Florentins. Cependant ils cherchoient les moyens de fruſtrer leurs alliés de la reconnoiſſance qu'ils leur devoient. Ceux-ci demanderent, pour leur part du butin, des portes de bronze ſculptées avec beaucoup de recherche, & deux colonnes de porphyre qui avoient une vertu ſinguliere : (comme elles étoient très-polies, lorſque quelqu'un avoit perdu quelque choſe, il n'avoit qu'à regarder ces

colonnes, il y voyoit la figure du voleur comme dans un miroir.) Les Pisans ne voulurent donner que l'une de ces curiosités aux Florentins ; & ces derniers choisirent les colonnes. Les Pisans ayant placé les portes de bronze à leur Cathédrale, où on les voit encore, ne livrerent les pieces de porphyre à leurs voisins, qu'après les avoir fait passer par le feu, qui en ôta tout le poli, & par conséquent les priva de leur vertu. Les Florentins furent fort piqués ; cependant ils ménagerent encore les Pisans, jusqu'à ce que les deux Républiques ayant envoyé des Ambassadeurs à un nouveau Pape, celui de Pise & celui de Florence prirent querelle à l'occasion d'un petit chien qu'un Cardinal avoit promis au Ministre Pisan, & qu'il finit par donner à celui de Florence. Alors les deux Ambassadeurs se querellerent ; leurs gens se battirent : ils s'en plaignirent respectivement à leurs commettans ; il en résulta une guerre sanglante ; mais les Pisans furent complétement battus.

La premiere Nouvelle de la treizieme Journée, contient l'histoire de la que-

relle des blancs & des noirs de la ville de *Piſtoie*. Ces deux partis étoient originairement membres d'une même famille : ils s'appelloient tous *Cancellieri ;* ils étoient diviſés en deux branches. Un de celles des blancs ayant offenſé un de ſes couſins de la branche des noirs, ceux-ci s'en vengerent ſi cruellement, qu'ils en devinrent irréconciliables. Dans ces temps-là, où toute l'Italie étoit partagée en *Guelfes* & en *Gibelins*, dès qu'une famille devenoit ennemie d'une autre, elle ſe jettoit dans le parti contraire ; ainſi la ville de *Piſtoie*, & la famille entiere des *Cancellieri*, ſe firent la guerre : les uns affichant leur attachement pour le peuple ; les autres, leur dévouement pour l'Empereur. Il en réſulta de grands déſordres dans la ville de Piſtoie, & aucun avantage pour l'une, ni l'autre des grandes puiſſances.

Les trois Nouvelles ſuivantes, contiennent l'hiſtoire du Pape Céleſtin, de ſon ſucceſſeur Boniface VIII, & de Clément V, qui transféra le Siege Papal à Avignon. A quelques anecdotes près, qui ne ſont pas bien ſures, il n'y a rien

de romanesque dans ces trois Nouvelles, mais quelques circonstances fort singulieres, rapportées cependant par des Auteurs dignes de foi, & presque contemporains.

Le Pape Nicolas IV étant mort, les Cardinaux assemblés à Pérusse, furent près de deux ans à se décider sur le choix de son successeur; mais comme on les pressoit vivement d'en nommer un, ils se décidérent à nommer Pierre de *Moron* ou *Muron*, saint & pieux personnage, qui, depuis plusieurs années, s'étoit retiré sur une montagne de la Bruze, au-dessus de la ville de *Sulmone :* il étoit là à la tête d'une nombreuse Communauté de Moines, alors fort austeres. On vint le chercher pour l'élever sur le trône Pontifical, & il s'y laissa conduire. La premiere opération qu'on lui conseilla de faire, fut de nommer douze Cardinaux : ils étoient la plupart étrangers, presque tous ambitieux & politiques, & certainement tous moins dévots & plus fins que lui. La seconde affaire qu'il fit (de son propre mouvement) fut de donner des regles & une forme solide à l'Ordre de Moines, dont il avoit été le premier Supérieur. Comme il avoit pris

le nom de Céleſtin V en montant ſur le trône, cet Ordre prit ſon nom de Pape, & eſt encore connu ſous celui de *Céleſtins*.

Ces deux affaires étant conſommées, on reconnut aiſément, par la premiere ſur-tout, que Céleſtin V n'étoit pas en état de gouverner l'Egliſe univerſelle. On penſa donc ſérieuſement à le faire deſcendre du trône Pontifical. La forme n'étoit pas aiſée à trouver; mais parmi les Prélats qu'il avoit élevés au Cardinalat, il y en avoit un qui avoit trop d'eſprit pour ne pas lever bien des difficultés. C'étoit le Cardinal *Gaietani*. Celui-ci s'inſinua dans les bonnes graces du bon Pape, ſi bien qu'il lui fit entendre qu'il devoit en conſcience ſe démettre du Pontificat. On prétend même qu'il uſa, pour lui perſuader de faire cette démarche, unique dans l'hiſtoire des Papes, d'un moyen qui ne pouvoit réuſſir qu'auprès de ſaint Céleſtin. Il ſe traveſtit, en quelque façon, en Ange de lumiere; & avec un porte-voix adreſſant la parole, au milieu de la nuit, au Souverain Pontife, il lui ordonna, de la part de Dieu, d'imiter l'exemple de ſaint Clément, qui, pouvant, diſoit-il,

succéder immédiatement à saint Pierre, avoit cédé la place à deux autres des Disciples de ce Prince des Apôtres, avant que de l'occuper lui-même. Le saint Pape se laissa persuader : l'Ange eut même la complaisance de lui indiquer la façon dont il devoit se démettre ; & il suivit ses avis, en convoquant un Consistoire, dans lequel il déclara que le Pape étoit le maître d'abdiquer & de se choisir un successeur. L'opinion où l'on étoit à Rome sur l'infaillibilité du Saint-Pere, ne laissa pas douter de la vérité de ce point de doctrine. Il fut donc reconnu, & la démission du Pape, qui s'en suivit, fut acceptée. Le Cardinal *Gaietani* en profita, & fut Pape sous le nom de Boniface VIII. Célestin se retira dans son hermitage. Il n'y vécut pas long-temps. Mettons au nombre des anecdotes apocryphes, celle qui dit que son successeur abrégea ses jours, parce que l'on commençoit à agiter de nouveau, dans l'Eglise, la grande question, de savoir si un Pape pouvoit se démettre, & si son successeur étoit légitime, tant que le prédécesseur étoit vivant.

Un Pape placé ainsi sur la Chaire de saint Pierre, ne pouvoit être, ni fort

édifiant, ni fort doux. Auſſi Boniface VIII ſe fit-il bientôt connoître pour un Pontife qui pouſſoit la ſollicitude paſtorale juſqu'au deſpotiſme. Il voulut ſe rendre médiateur entre le Roi de France & le Comte de Flandres, & trouva très-mauvais que les Souverains ne ſe ſoumiſſent pas ſur le champ à ſon arbitrage. L'illuſtre maiſon des *Colones* étoit du parti des Gibelins, c'eſt-à-dire, de celui des Empereurs contre les Papes. Auſſi-tôt Boniface s'éleva contre eux, les excommunia, leur fit la guerre, ruina leurs châteaux, détruiſit leurs villes, &c..... Cependant il enrichit Rome par le fameux Jubilé de l'an 1300, où, à l'appât des Indulgences, les Pélerins ſe rendirent de tous les coins de l'Europe. Le Pape montroit lui-même tous les jours au peuple la vraie Croix & le ſaint Suaire, & la foule des Pélerins groſſiſſoit ſans ceſſe.

Pendant ce temps, Albert d'Autriche fut élu Empereur. Le Pape fit difficulté de le reconnoître, & ne le couronna qu'à condition qu'il déclareroit la guerre à Philippe-le-Bel, Roi de France. Il ſouleva, contre ce Monarque, Charles de Valois, ſon frere, pere de Philippe de

Valois, qui succéda aux enfans de Philippe-le-Bel. Enfin il publia une Bulle, qui établissoit positivement la supériorité de la Chaire de Saint-Pierre, sur tous les Trônes de la Chrétienté. Il y comparoît la Tiare pontificale au Soleil, & toutes les Couronnes laïques à la Lune. Philippe-le-Bel fit bruler publiquement cette Bulle dans Paris; & joignant quelques Troupes Françoises, sous les ordres de *Nogaret*, à celles des *Colones*, *Sciarra Colone* & *Nogaret* poursuivirent le Pape, & l'arrêterent dans la petite ville d'*Aignani*. Il reçut ces guerriers ennemis avec toutes les dignités d'un Pontife, la Tiare sur la tête, & assis sur son Trône; ce qui n'empêcha pas qu'on ne le maltraitât, & qu'on ne le jettât dans une prison, où il mourut un mois après, en 1303. On attribua sa mort aux mauvais traitemens qu'il avoit reçus, & par conséquent aux Souverains qui les avoient ordonnés; & ce fut une tache pour la personne & pour la mémoire de Philippe-le-Bel. Notre Auteur prétend que ce Monarque en porta la peine, parce que ses trois enfans qui lui succéderent, l'un après l'autre, n'eurent point de pos-

térité. Tant il eſt vrai qu'il faut reſpecter le caractere ſacré, même dans ceux qui en abuſent.

A Boniface ſuccéda Benoît XI, qui étoit de Tréviſe, dans l'Etat Vénitien. Il étoit Dominicain, ſaint & honnête homme ; il n'occupa que huit mois le Trône Pontifical, & mourut ayant mangé des figues, qu'on dit qui avoient été empoiſonnées. Après ſa mort, les Cardinaux furent encore long-temps embarraſſés pour le choix d'un ſucceſſeur. Les Colones avoient un parti conſidérable dans le Conclave ; & le Cardinal *Gaietani*, neveu du Pape Boniface VIII, étoit à la tête du parti oppoſé. Enfin ces deux Chefs de partis eurent des conférences enſemble, & s'accorderent à faire Pape un Cardinal étranger. Les Italiens étant trop acharnés les uns contre les autres, entre pluſieurs qui ſe propoſerent, celui ſur lequel ils parurent pouvoir ſe réunir, fut *Raymond de Got*, Archevêque de Bordeaux. (Les bons Hiſtoriens le nomment *Bertrand de Got*, & non *Raymond.*) Il étoit ſujet du Roi de France ; ce qui détermina les amis des *Colones* en ſa faveur ; mais d'ailleurs il avoit per-

ſonnellement à ſe plaindre de Philippe-le-Bel, qui, en faiſant la guerre en Gaſcogne, avoit ravagé toutes ſes terres & celles de ſon Archevêché. Ainſi chacun croyant faire en lui une bonne acquiſition, on lui dépêcha un courier pour lui annoncer ſa prochaine élection; &, par bonheur pour le Roi de France, ce courier paſſa par Paris. Philippe ayant été informé des diſpoſitions du Sacré College, retint le courier, en dépêcha un autre à l'Archevêque de Bordeaux, & lui propoſa une conférence à Saint-Jean-d'Angely, où le Roi & le futur Pape ſe rendirent chacun de leur côté. Là, Philippe-le-Bel annonça à *Raymond de Got*, qu'il pouvoit faciliter ſon élévation ſur le Trône de Saint-Pierre; mais il exigea de lui ſa parole qu'il ſouſcriroit à ſix conditions qu'il lui propoſa. La premiere fut de le réconcilier avec l'Egliſe, & de lever l'excommunication que Boniface VIII avoit lancée contre lui. La ſeconde, d'accorder la même indulgence à ceux qui avoient inſulté le Pape Boniface VIII, & mis la main ſur lui. La troiſieme, de lui donner la permiſſion de lever, pendant cinq ans, des décimes ſur tout le Clergé

de France. La quatrieme, de condamner la mémoire du Pape Boniface VIII. La cinquieme, de rendre le chapeau de Cardinal aux deux *Colones*, qui en avoient été privés. Quant à la ſixieme, Philippe-le-Bel ſe réſerva de la lui dire en temps & lieu *. L'Archevêque de Bordeaux promit tout ce que le Roi voulut, tint même parole dès qu'il fut reconnu Pape, ce qui ne tarda pas. La plupart des Cardinaux qui l'avoient élu à Piſtoie, ſe rendirent auprès de lui en France, & il ne s'avança au-devant d'eux que juſqu'à Lyon, où il fut couronné; mais ce qui étonna & affligea infiniment les Cardinaux Italiens, c'eſt qu'au lieu de penſer à les ſuivre en Italie, il déclara qu'il vouloit reſter & s'établir abſolument en France. Il tint effectivement ſa Cour à Avignon, & y mourut en 1314.

On pourroit ajouter bien des détails curieux à ce que dit le Pécorone, ſur le Pontificat de Clément V. Ils ne ſeroient pas

* On prétend que cette condition ſecrete étoit la deſtruction des Templiers, qui eut lieu quelques années après.

tous honorables à la mémoire de ce Souverain Pontife. Ce que les Italiens lui ont le plus reproché, c'eſt cette tranſlation du Saint-Siege à Avignon.

Les deux nieces de Clément V épouſerent deux Seigneurs de la Maiſon de Durfort, & apporterent en dot à leurs maris de grandes poſſeſſions. La terre & le nom de Duras, qui ſubſiſtent encore dans cette illuſtre Maiſon, vient de l'aînée de ces deux Demoiſelles de Got.

La premiere Nouvelle de la quinzieme Journée, contient une mauvaiſe deſcription des trois parties du monde, connues au quatorzieme ſiecle.

La ſeconde traite de l'hiſtoire de la fondation & de la deſtruction de la fameuſe ville de Troye. On trouve dans cet article des anecdotes bien ſingulieres. Jean de Florence prétend que les Troyens deſcendoient des habitans de *Fiéſole*, petite ville dont nous avons parlé, & dont on voit encore les ruines à peu de diſtance de Florence. Voici comme il conte cette hiſtoire. Atlas, petit-fils de Noë, ayant paſſé la mer, alla s'établir en Europe, & fixa, de préférence, ſon

séjour en Italie, dans la plus belle portion de cette partie du monde. La premiere ville qu'il y bâtit, fut *Fiésole*. La femme d'Atlas s'appelloit *Electre*, & il en eut trois fils, *Italus*, *Sicanus* & *Dardanus*. Le premier resta en Italie, à laquelle il donna son nom, & c'est de lui que sont descendus tous les Rois de ce pays-là, jusqu'à *Turnus*, dont *Enée* épousa la fille *Lavinie*, & fut héritier. *Sicanus* passa dans l'Isle de Tinacrie, & l'appella *Sicile*, de son nom. Le troisieme, *Dardanus*, arriva sur les côtes de l'Asie mineure en Phrygie, par le conseil d'un devin qu'il avoit avec lui, & qu'on appelloit *Apollon*. Il y fonda la ville de Troye, qui fut ruinée deux fois; la premiere sous le Roi Laomédon, par Hercule; la seconde, par les Grecs, sous Priam, le dernier des fils de Laomédon. Alors le reste des Troyens se dispersa; Anténor, Prince du sang de Priam, qui étoit soupçonné d'avoir livré la ville aux Grecs, s'échappa, & passa en Italie, où il fonda *Padoue*. Un petit-fils de Priam, qui portoit le même nom que lui, fonda *Venise*. Un autre de ses freres, nommé *Francus*, fonda l'Empire des François, dont on fait ici

toute la généalogie jusqu'à Pépin, Chef de la seconde race. Enfin les Troyens rentrerent dans leur ancienne patrie : *Fiésole*, qui tint long-temps tête aux Romains, fut enfin détruite par ceux-ci, & est aujourd'hui soumise à l'Etat de Florence.

Les deux Nouvelles de la seizieme Journée, contiennent l'histoire de l'établissement d'Enée en Italie, & quelques traits de l'Histoire Romaine, très-connus, & qui n'ont rien de singulier.

La premiere de la dix-septieme Journée, contient des détails sur la *Toscane*, aussi connus ou peu intéressans. L'on y remarque seulement que les Toscans prétendent que leur pays s'étend jusqu'au Tibre ; & que l'Eglise de Saint-Pierre de Rome & le Vatican étant en-deçà du Tibre, ils soutiennent que le Pape habite en Toscane : ils prétendent aussi que la Toscane s'étendoit autrefois jusqu'à *Venise ;* & que *Porsenna*, qui en étoit Roi, possédoit toute cette étendue de pays. *Chiusi*, qui étoit la capitale de l'Etat de ce Roi, est dans le territoire de

de *Sienne*, & a encore un Evêque; mais c'eſt d'ailleurs une petite ville abandonnée à cauſe du mauvais air.

La ſeconde Nouvelle contient l'hiſtoire du Martyre de S. Miniat, Patron d'une ville ſituée en Toſcane. Il ſouffrit le martyre ſous l'Empire de *Décius*. Ce Saint étoit, dit-on, fils d'un Roi d'Arménie, & avoit abandonné les Etats de ſon pere pour la foi de J. C. On trouve dans cette Nouvelle une anecdote fort ſinguliere. L'Auteur prétend que l'Empereur Conſtantin étoit attaqué de la lepre; que les Oracles Païens qu'il avoit conſultés, lui avoient conſeillé de ſe baigner dans le ſang de jeunes enfans; qu'il s'étoit réſolu à eſſayer de cet horrible remede; & qu'enfin, un jour, on avoit mandé une grande quantité de femmes, avec ordre d'apporter leurs enfans dans le Palais de l'Empereur; qu'elles y étoient toutes venues; mais que lorſqu'elles s'étoient apperçues qu'on ne les avoit fait venir que pour les égorger, elles avoient fait des cris ſi horribles, que l'Empereur en avoit été touché; qu'il les avoit renvoyées, & que la nuit ſuivante il avoit eu une révélation, par

laquelle on lui apprenoit que le moyen de guérir sa lepre, étoit de recevoir le baptême par immersion, & d'embrasser le Christianisme; qu'il s'y étoit résolu; que le Pape Sylvestre l'avoit baptisé, & qu'il avoit été guéri de sa lepre.

Les Nouvelles de la dix-huitieme Journée, toujours historiques, sont encore intéressantes.

La premiere contient en abrégé, toute l'histoire des Empereurs, successeurs de Charlemagne, & de ceux de la Maison de Saxe qui les remplacerent, ou, pour mieux dire, l'histoire de l'Italie sous ces Empereurs. Ce fut un temps de trouble, pendant lequel il se passa, sur-tout à Rome, des choses bien extraordinaires. Les Papes Jean X, Jean XI & Jean XII, firent rougir par leur conduite les Catholiques sincérement attachés au Saint-Siege, sur lequel la puissance des tyrans d'Italie, *Bérenger* & *Albert*, & l'intrigue de deux femmes mal famées, *Marasie* & *Théodora*, les avoit placés: ce fut au milieu du dixieme siecle. A la fin de ce même siecle, un Anti-Pape prit le nom de Jean

XVII, sous la protection d'un tyran de Rome, nommé *Crescent* : mais l'Empereur *Othon* III chassa le tyran & l'Anti-Pape, fit couper à ce dernier les mains, les oreilles, & arracher les yeux, & rétablit ainsi la paix en Italie. C'est à ce temps que Jean de Florence rapporte la fondation de sept grandes Abbayes de Toscane, qui doivent, dit-il, (d'après plusieurs graves Historiens) leur établissement à une vision qu'eut *Hugo*, Vicaire de l'Empereur Othon III, en Toscane. S'étant écarté à la chasse, il rencontra dans une masure, une infinité de Diables qui tourmentoient des damnés, parmi lesquels il vit sa propre figure. On lui dit que sa place étoit marquée parmi ces êtres réprouvés, parce qu'il n'étoit pas assez dévot, & ne bâtissoit pas d'Eglises. On ne dit pas s'il réforma ses mœurs; mais il fonda nombre de Couvens & d'Abbayes.

Aux Empereurs de la Maison de Saxe, succéderent ceux de la Maison de Souabe; & on sait les grandes querelles qu'ils eurent avec les Papes. Les Pontifes les déposerent, & en récompense, furent quelquefois chassés par eux. Enfin, la Cou-

ronne Impériale passa dans l'auguste Maison d'Autriche, par Rodolphe de Habsbourg, au treizieme siecle; & au commencement du quatorzieme, elle passa dans la Maison de Luxembourg. C'est le temps où l'Auteur écrivoit. Tout le monde sait qu'ensuite elle est revenue à la Maison d'Autriche.

La seconde Nouvelle contient l'histoire de la fameuse Comtesse *Mathilde*, qui a si fort enrichi l'Eglise Romaine par la donation qu'elle fit de tous ses biens au Pape Grégoire VII. On trouve ici, sur la mere de cette Comtesse, une anecdote que nous ne croyons pas commune. Il dit que la mere de Mathide étoit fille d'un Empereur d'Orient; que Boniface, qu'il croit n'avoir été qu'un simple Gentilhomme Italien, mais très-brave & très-aimable, ayant passé quelque temps à la Cour de Constantinople, eut le bonheur de plaire à la fille unique de l'Empereur, l'enleva, & la conduisit à Reggio en Italie. Ils acheterent des terres dans ce pays-là, avec les trésors que la Princesse avoit trouvé moyen d'enlever de Constantinople. L'Empereur fut très-irrité & très-affligé

du départ de sa fille. Il lui fit faire les propositions du monde les plus séduisantes, pour l'engager à revenir ; mais elle ne voulut jamais se séparer de son époux, ni celui-ci quitter l'Italie. Comme on fit remettre encore à la Princesse de grosses sommes, ils augmenterent considérablement leurs possessions, & prirent le titre de Marquis de Toscane. Ils n'eurent d'autre enfant que la Comtesse Mathilde, qui hérita de tous leurs biens. Cette riche héritiere épousa *Guelfe*, Duc de Baviere ; mais n'en ayant point eu d'enfans, & ne pouvant pas en avoir, elle vécut seule & maîtresse dans ses Etats de Toscane & de Lombardie. Elle habitoit un Château nommé Canossa ; & étant devenue dévote d'assez bonne heure, elle prit successivement pour directeur de sa conscience les Papes, & entre autres le fameux Grégoire VII, qu'elle aida de tous ses moyens à soutenir la guerre contre les Empereurs Henri IV & Henri V. Elle mourut en 1115, âgée de soixante-seize ans ; &, comme nous l'avons dit, elle fit au Saint-Siege une donation de ses immenses possessions en Italie. Les Empereurs lui disputerent le tout : les Papes

en ont cependant conservé la plus grande partie.

La premiere Nouvelle de la dix-neuvieme Journée, contient l'histoire des querelles très-connues, de l'Empereur Frédéric Barberousse, avec les Papes au douzieme siecle. Nous y trouvons quelques anecdotes particulieres. En voici une. Le Pape Alexandre III se trouvant pressé par l'Empereur, & fort embarrassé, passa en France pour offrir au Roi, Louis-le-Jeune, l'Empire dont il vouloit dépouiller Frédéric. Il n'avoit point prévenu le Monarque François de son arrivée, & avoit fait le voyage avec une suite très-peu nombreuse; de sorte que quand il approcha de Paris, on ne se doutoit seulement pas qu'il fût en France. Mais il ne fut pas plutôt arrivé à l'Abbaye de S. Maur-des-Fossés, à deux petites lieues de la Capitale, que toutes les cloches se mirent à sonner, & qu'on entendit une voix qui venoit, on ne sait pas d'où, & qui crioit: *Le Pape arrive, voici le Pape.* Aussi-tôt tout le Clergé se mit en marche pour aller au-devant de lui processionnellement, le Roi y alla lui-même, & on engagea le Pape;

qui étoit en habit de voyage, à se revêtir de ses habits Pontificaux, & à faire son entrée avec solemnité dans Paris. Louis-le-Jeune refusa l'offre que le Saint Pere lui fit de la Couronne Impériale ; mais il laissa le Pape tenir un Concile à Paris, dans lequel il excommunia l'Empereur Frédéric, & délivra ses sujets du serment de fidelité.

Une autre petite anecdote, contenue dans cette Nouvelle, c'est que Milan s'étant révolté contre Frédéric, cet Empereur s'en rendit maître ; & qu'entre autre butin qu'il y fit, il enleva les corps des trois Rois Mages qui adorerent Notre-Seigneur, quelques jours après sa naissance, & les transporta à Cologne, où l'on montre effectivement encore leurs reliques très-respectables, si elles sont authentiques.

La Nouvelle suivante contient l'histoire de Guillaume le Conquérant, qui, comme on sait, étoit batard de Robert, Duc de Normandie, petit-fils de *Rolon*, premier Duc Chrétien de cette Province. L'histoire de Guillaume, de ses conquêtes & de sa postérité, est assez connue ; mais nous trouvons ici une anecdote sur sa naissance,

assez particuliere. Le Duc Robert étant devenu amoureux de la fille d'un riche Bourgeois de Rouen, voulut absolument en être possesseur, & la demanda à sa mere d'une maniere à ne pouvoir être refusé. Celle-ci effrayée, ne crut pouvoir sauver l'honneur de sa fille que par adresse, & lui substitua une jeune paysanne, dont naquit Guillaume-le-Conquérant.

Les deux Nouvelles de la vingtieme Journée, ne méritent pas trop de nous arrêter. La premiere contient une histoire fort ridicule de l'origine des Tartares, dans laquelle ce que nous trouvons de plus remarquable, c'est que le nom de Kan que portent leurs Chefs ou Princes, vient du mot *cane*, (chien) espece de sobriquet qui étoit personnel aux premiers de leurs Généraux.

La seconde contient l'histoire très-connue de *Virginius*, de sa fille *Virginie*, & du Décemvir *Appius Claudius*.

La premiere de la vingt-unieme contient le court récit d'une bataille gagnée par les Florentins, contre les Siennois, au pied d'un monticule nommé *Val-Dessa*.

La seconde, une histoire sur l'expulsion

des Guelfes de Florence, sous le regne de l'Empereur Frédéric II.

La Nouvelle suivante est très-courte. Il s'agit d'un livre qui prouvoit invinciblement la vérité de la Religion Chrétienne contre les Juifs. On nous dit qu'il fut trouvé miraculeusement en Espagne sous le Roi Ferdinand, sans nous dire lequel. Or il y avoit déja quatre Ferdinands, qui avoient successivement regné sur la Castille au quatorzieme siecle. D'ailleurs on ne nous indique point le titre de ce Livre.

La seconde de la vingt-deuxieme Journée, contient l'histoire d'un accident arrivé à Florence, très-ridicule par sa cause & très-fâcheux par ses effets. L'an 1304, vers la fête de la Saint-Jean, on fit, à Florence, les préparatifs d'une fête magnifique; & comme il étoit de mode, dans ce temps-là, de représenter des mysteres, l'Entrepreneur des spectacles de la ville fit publier qu'il avoit préparé au bas du pont de l'Arno, un enfer superbe dans lequel on devoit voir les feux & les flammes représentés au naturel, au milieu des eaux, & grand nombre de damnés criant, hurlant, & faisant un sabbat infer-

nal, tel qu'on n'en avoit jamais, ni vu ni entendu en pareille occasion. Une annonce si intéressante attira un nombre infini de spectateurs sur le pont de l'Arno : malheureusement la police de Florence n'avoit pas pris les précautions nécessaires pour prévenir les inconvéniens de la foule qui se pressoit & se poussoit pour jouir du spectacle. Au moment le plus intéressant, les garde-fous s'ébranlerent & tomberent, le pont lui-même trembla, & quelques spectateurs d'entre ceux qui étoient le moins bien assurés, tomberent dans l'eau. Alors les autres voulurent s'enfuir ; & se poussant dans cette vue, ils tomberent aussi dans le fleuve. Les cris des gens qui se noyoient, ou qui avoient la peur très-bien fondée de se noyer, se confondoient avec ceux des Acteurs qui représentoient les damnés, si bien que l'annonce de l'Entrepreneur fut beaucoup plus fidele qu'il ne l'avoit imaginé.

La premiere Nouvelle de la vingt-troisieme Journée est très-peu de chose. On y lit que ce fut l'an de J. C. 1198, que fut fait Pape Innocent III. Ce Saint Pere approuva les Ordres de saint François & de

saint Dominique, dont les deux Patriarches se présenterent devant lui au Concile de Latran. Il fut engagé à approuver leurs Institutions par deux révélations, dans l'une desquelles il vit saint Dominique qui soutenoit sur ses épaules le Palais & l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran prêts à s'écrouler. On pouvoit effectivement prévoir dès le temps d'Innocent III, que l'Ordre de saint Dominique seroit par la suite un Ordre utile à l'Eglise, & qui se feroit redouter de ses ennemis; mais on ne pouvoit guère imaginer que l'Ordre de saint François deviendroit une pépiniere de grands Docteurs, de Prélats, & même de Souverains Pontifes, comme cela est arrivé, malgré la simplicité vraiment évangélique de son Fondateur, & la pauvreté de richesses & d'esprit dont les Franciscains faisoient gloire, conséquemment à l'esprit de leur Institution.

La Nouvelle suivante contient l'histoire particuliere d'un jeune homme dont le pere s'étoit remarié environ dix ou douze ans après sa naissance, à une jeune femme,

dont il avoit eu un second fils. Ce dernier enfant avoit environ dix ans, lorsque sa mere, voyant le fils de son mari grand, bien fait & très-aimable, en devint éperdument amoureuse. Elle fit ce qu'elle put pour le séduire : elle tomba malade ; elle le menaça, & le jeune homme croyant avoir des ménagemens à garder avec elle, lui laissa enfin concevoir quelque espérance d'être aimée ; mais comme elle vit qu'il ne vouloit que l'amuser, elle résolut de le perdre & de l'empoisonner. Elle chargea un valet, dont elle étoit sûre, d'aller faire mixtionner chez un apothicaire une bouteille de vin, de sorte que celui qui en boiroit fût empoisonné, sans s'en appercevoir, autrement que par les effets. Le valet s'acquitta de la commission ; le mari étoit à la campagne, & la femme devoit dîner entre son fils & son beau-fils. Chacun devoit avoir sa bouteille, & la maître & le valet avoient mis une marque particuliere à celle du fils aîné ; mais le cadet étant entré dans la salle à manger avant qu'on eût servi, & ayant chaud, voulut boire un coup ; n'étant pas dans le se-

cret, il but de la bouteille empoisonnée, & tomba un instant après comme mort. La mere, au désespoir du quiproquo, voulut cependant accomplir sa vengeance, & accusa le fils aîné de son mari d'avoir empoisonné son frere. Le malheureux jeune homme étoit près d'être condamné, lorsque par bonheur il trouva parmi ses Juges un médecin, frere de l'apothicaire, qui avoit fourni la potion prétendue empoisonnée. Celui-ci révéla aux autres Juges, que son frere n'ayant pas voulu se rendre à une demande qui lui paroissoit suspecte, n'avoit donné qu'une potion soporifique. On alla chercher le fils cadet; on trouva qu'il n'étoit effectivement qu'endormi; qu'il s'étoit même réveillé dans son tombeau: on le ramena, & le pere ayant retrouvé ses deux fils sains & saufs, il ne s'en prit plus qu'à sa femme, à laquelle même il pardonna en faveur de son repentir.

Les deux Nouvelles de la vingt-quatrieme Journée, sont historiques, mais particulieres à la ville de Florence. La premiere contient une révolte de la populace Florentine, dans laquelle périt

Giano della bella, personnage qui avoit quelque considération parmi le peuple de cette ville.

La seconde, offre un pareil accident, arrivé à *Corso Donati*, autre citoyen de Florence, encore plus considérable.

Enfin la premiere Nouvelle de la vingt-cinquieme Journée, contient l'histoire d'un Gentilhomme de Recanati, nommé *Démocrate*, qui, par magnificence, donnoit à ses compatriotes des spectacles de bêtes féroces. Un adroit voleur, nommé *Thalicée*, se fourra dans la peau d'une grosse ourse qui étoit morte, & s'introduisit chez lui, sous prétexte que cette bête étant fatiguée, il falloit un peu la laisser reposer dans une petite cour, sur laquelle donnoit la salle à manger de *Démocrate*. La nuit le voleur força une fenêtre, entra dans la salle où étoient les buffets, vola beaucoup d'argenterie, qu'il passa à ses camarades pardessus le mur; mais le matin, les gens de la maison ayant apperçu la manœuvre de l'ourse, en avertirent leur maître; on tua la fausse bête féroce, & ce ne fut qu'après sa mort, qu'on connut celui qui étoit dans sa peau. Cette

nouvelle n'eſt pas (comme on voit) bien merveilleuſe.

La derniere de toutes, contient l'hiſtoire véritable & intéreſſante de Charles de France, Comte d'Anjou, frere de S. Louis, qui épouſa *Béatrix* de Provence, héritiere de ce Comté. Il fut inveſti en 1265, par le Pape, des Royaumes de Naples & de Sicile. Il battit *Mainfroy*, frere batard de l'Empereur Conrad, & uſurpateur de ce Royaume, dans les plaines de Bénévent, prit ſa femme & ſes enfans, & les fit mourir. Mainfroy fut auſſi tué dans cette bataille. *Conradin*, fils légitime de *Conrad*, ayant voulu remplacer ſon oncle avec beaucoup plus de droit, Charles le vainquit encore : mais ce qui indigna autant les honnêtes gens, que la défaite de Mainfroy avoit mérité leurs éloges, c'eſt qu'il fit publiquement couper la tête au jeune & malheureux *Conradin*, ſur la place de Naples. Charles reſta ainſi maître des deux Siciles ; mais quinze ou ſeize ans après, en 1282, les Siciliens s'étant révoltés contre ce Prince & les François, & ayant conſpiré contre

eux, massacrerent, le jour de Pâques après-midi, tous les François qui étoient dans leur ville. Comme cette exécution sanglante se fit à l'heure de Vêpres, elle fut nommée *Vêpres Siciliennes*. On sait qu'un Gentilhomme François, de la famille des Porcelets, en Provence, fut le seul qui échappa à ce massacre. De ce moment, Charles fut chassé de la Sicile. Lui & sa postérité ont cependant continué de prendre le titre de Roi de Naples & de Sicile, jusqu'à ce que les Princes de la Maison d'Aragon, légitimes ou bâtards, les aient absolument exclus de ce Royaume. Charles mourut en 1285, âgé de soixante-cinq ans.

Telles sont, en peu de mots, toutes les nouvelles contenues dans le Pécorone. On ne peut manquer d'être étonné de trouver tant de traits d'histoire dans un recueil de contes & de nouvelles, dont les interlocuteurs sont deux amans, l'un Moine & l'autre Religieuse. Ce sont des singularités du siecle où cet Ouvrage a été écrit.

Il ne nous resteroit à parler que des chansons qui terminent chacune des vingt-cinq

journées ; mais quoique les vers en soient, en général, assez agréables, & la poésie plus délicate que le siecle où elle a été composée ne sembleroit l'indiquer, nous n'y avons trouvé aucune pensée saillante qui nous ait fait naître le desir, ou de traduire, ou d'imiter ces chansons.

HUITIEME CLASSE.

CONTES DE FÉES, ET ROMANS MERVEILLEUX.

Suite de l'Extrait du *Pentamerone, overo lo Cunto delle Cunte di Gian Alessio Abbatutis.*

DANS notre Volume du mois de Juin dernier nous avons extrait le cadre ridicule, mais plaisant, de ce Recueil de Contes, écrits en langage Napolitain; & nous avons promis de donner une idée de quelques-uns des Contes mêmes; nous allons remplir cette promesse, en priant le Lecteur de se rappeller ce que nous lui avons dit du genre de ces historiettes, qui ne peuvent avoir d'autre mérite que celui du ridicule dans l'idée, & de la naïveté dans les détails.

Pervonte, ou les Dons des Fées, troisieme Conte de la premiere Journée.

La commere Popa ayant pris la parole, dit: Il y avoit une fois une bonne femme

qui vivoit de son petit bien dans une petite maison à la campagne, peu éloignée de la ville de Salerne: elle n'étoit point grande dame; mais aussi elle n'avoit, ni ambition, ni vanité; & comme elle étoit logée, & qu'elle avoit au juste ce qu'il lui falloit pour s'habiller & se nourrir, elle, une servante & son fils, elle ne se seroit point plainte de sa destinée, si ce fils, qu'on appelloit *Pervonte*, n'avoit pas été, par malheur, le plus vilain & le plus sot enfant du monde. Ignorant en tout, bête jusqu'à ne rien comprendre: si c'est être bon garçon que de n'avoir aucune volonté à soi, & de ne former aucune espece de desirs, il avoit cette qualité. D'ailleurs, il avoit le teint fort noir & les cheveux très-roux, un œil petit & verd, l'autre plus grand & bleu; son nez étoit gros, ses levres étoient très-épaisses, & deux longues dents jaunes comme deux défenses de sanglier, sortoient de sa bouche, d'ailleurs mal garnie: il avoit une épaule plus haute que l'autre, & la jambe plus courte du côté opposé: ce gaillard-là mangeoit pourtant son potage de bon appétit; mais il n'étoit seulement pas capable de faire bouillir le pot. Un jour la bonne mere voulant, de bon

matin, allumer son fourneau, trouva qu'elle n'avoit plus de bois : la servante étant sortie pour aller acheter des provisions : *Ecoute, Pervonte*, dit la bonne mere, *sois une fois dans ta vie bon à quelque chose ; vas jusques au bois prochain, ramasse-nous un bon fagot de petit bois bon à brûler, & apporte-le pour que nous ayons aujourd'hui dequoi faire la soupe & chauffer le four ; demain nous en aurons d'autre. Ah ! oui, ça est bon*, dit Pervonte, & il part. Etant arrivé au bois, il fait son fagot, le charge, & s'achemine, en niaisant & en dandinant, pour le porter à la maison. Il apperçoit assez près du bois, mais dans la plaine, trois jeunes personnes qui dormoient, exposées au soleil & à l'intempérie du climat. Un sentiment d'intérêt non-raisonné le saisit : *Pardi*, dit-il, *c'est dommage que trois jolies personnes comme ça soient exposées à être brûlées & hâlées par le soleil : je m'en vas les en garantir.* En même-temps il prend sur sa paresse de ficher en terre auprès d'elles des branches fourchues, sur lesquelles, en mettant d'autres branches en travers, il forme trois petits toits, dont il couvre l'un avec son tablier, l'autre avec

ſa caſaque, & le troiſieme avec ſon mouchoir. Après cela, il ſe met à rire comme un nigaud du ſervice qu'il leur a rendu. Comme ce ris étoit éclatant, & reſſembloit beaucoup au braiement d'un âne, les trois Demoiſelles s'éveillent, & s'apperçoivent du bon office qu'on leur a rendu. *Eſt-ce vous*, dit l'une d'entr'elles à Pervonte, *qui avez pris ces précautions obligeantes pour ménager la délicateſſe de notre teint ? Eh ! pardi oui, c'eſt moi*, répond l'ingénu payſan ; *Pourquoi donc pas ? N'en valez-vous pas bien la peine ? Vous êtes aſſez jolies pour cela. Oui, encore une fois, c'eſt moi qui a fait ça.... Mon ami*, reprit l'aînée, *apprends que tu as obligé trois Fées ; & comme notre défaut n'eſt point d'être ingrates, nous allons te faire un don.* = *Eh ſi donc, Memeſelles, vous vous moquez de moi*, s'écria Pervonte, *ne vous dérangez pas : eſt-ce que c'eſt la peine de mettre la main à la poche ?..... Il ne nous en coutera rien*, dirent-elles, *& tu ſeras heureux ; tu n'as qu'à deſirer ; tout ce qui pourra te plaire, ſera accompli ſur le champ ; c'eſt le don le plus agréable & le plus utile que nous puiſſions te faire ; adieu.*

En disant ces mots, elles s'éloignerent. Pervonte, qui n'en comprenoit pas le sens, se mit à dire : *Pardi, ça est drôle : à la façon dont elles avoient commencé, je croyois qu'elles alloient me donner un gros sac d'argent ou quelques pieces d'or.* Les Fées n'entendirent pas cette sotte réflexion ; elles étoient déja bien loin. Pervonte, de son côté, retourne à son fagot, & se met en devoir de le porter à sa mere ; mais comme il l'avoit fait fort gros, le trouvant un peu lourd : *Fagot, fagot*, dit-il, *il faut donc que je te porte? J'aimerois mieux que tu me portisses.* Il n'a pas plutôt formé ce souhait, que le fagot s'anime, se plante entre ses jambes, s'y attache, sans cependant lui faire mal, & se met à gambader, à pirouetter, & à caracoller comme le plus vigoureux cheval d'Espagne. *Ah, ah*, dit-il assez étonné, *puisque tu vas si bien, vas donc à la maison ;* & le fagot en suit le chemin : mais pour prendre le plus court, il falloit passer par la ville de Salerne ; il y passe. Le peuple, étonné de voir un jeune paysan à cheval sur un fagot, accourt ; les uns regardent, les autres huent, crient & veulent s'approcher de lui. Le fagot qui avoit toute

l'allure d'un bon cheval, donne des especes de ruades, & écarte le peuple, à droite & à gauche. Cependant son chemin étoit de passer devant les fenêtres du palais du Prince; le cavalier & le fagot même jugerent à propos de s'arrêter quelque temps dans cet endroit, & d'y faire tous leurs exercices. Le Prince de Salerne avoit une fille belle, charmante, qui avoit de l'esprit & des talens, mais de la hauteur, de la fierté, & dédaignoit tous les amans qui se présentoient en foule pour lui faire la cour. Elle étoit sur son balcon, accompagnée du Roi son pere, lorsqu'elle apperçut cette ridicule cavalcade. Après en avoir beaucoup ri, la Princesse *Vastole*, (c'étoit son nom) s'écria assez haut pour que Pervonte l'entendît, *Assurément le cheval n'est pas beau; mais le cavalier est encore plus vilain, plus mausade, & plus ridicule.* Le cavalier très-scandalisé, malgré sa bêtise, d'une remarque qui étoit si fort à son désavantage, s'écria à son tour: *Ah, ah, Mamesselle la Princesse, vous ne me trouvez donc pas à votre gré? Eh bien, je souhaite que vous soyez grosse de moi de deux enfans, afin de voir, après cela, comment*

vous me trouverez. Cela dit, il pique des deux ſon fagot, & regagne la maiſon de ſa mere. La bonne femme eſt bien étonnée de le voir arriver ainſi monté : elle l'interroge, & n'en peut rien tirer de raiſonnable, ni de ſuivi. Il lui parle de trois Demoiſelles, d'un fagot, d'une Princeſſe, ſi bien qu'on n'y peut rien comprendre. Enfin, l'aventure du fagot s'oublie, & Pervonte reſte auprès de ſa mere, toujours auſſi ſot & auſſi inutile dans le monde qu'auparavant, ne travaillant à rien, & ne formant aucun deſir.

Pendant ce temps, la Princeſſe ſent des maux de cœur ; & quoiqu'elle redouble de rigueur envers tous ceux qui peuvent avoir la prétention de l'attendrir, on s'apperçoit que ſon ventre groſſit. Bientôt on ne peut plus douter qu'elle ne ſoit enceinte : enfin elle accouche de deux petites filles, jumelles, malgré les proteſtations continuelles de ſon innocence. Le Prince eſt dans la plus grande colere : cependant il faut bien nourrir & élever ces fruits d'un amour illégitime & inconnu. Pendant ſept années, on tourmente & on interroge en vain *Vaſtole*, pour

pour ſavoir quel eſt le pere de ces enfans. On n'en peut rien tirer; & certainement quand elle eût eu envie de le ſavoir elle-même, il lui eût été impoſſible de le ſoupçonner. Mais les petites Demoiſelles étant devenues ſuſceptibles de quelques ſentimens, un ſage Miniſtre du Roi propoſe d'eſſayer ſi, dans le grand nombre de courtiſans qui fréquentent la Cour, un inſtinct naturel ne les portera pas à reconnoître leur pere. Le Roi donne une grande fête & un grand feſtin: toute la Nobleſſe s'y raſſemble; les enfans y ſont amenés; mais ils voient, avec la plus grande indifférence, tous les grands Seigneurs du Royaume, jeunes & vieux. Cette premiere épreuve ayant manqué, on en imagine une ſeconde; c'eſt de paſſer le peuple de Salerne en revue. Le Prince ordonne une cocagne. On ſait ce que c'eſt que ces ſortes de divertiſſemens dans le Royaume de Naples: ils conſiſtent en une aſſemblée du peuple dans une place publique, au milieu de laquelle on plante un mât élevé, garni de beaucoup de vivres de toute eſpece. A un ſignal convenu, le peuple pille la pyramide; c'eſt pour lui une grande

& ſuperbe fête : ceux qui ont voyagé dans le Royaume de Naples, ſavent combien elle lui eſt chere. Depuis ſept ans l'imbécille Pervonte ne penſoit à rien, & on ne penſoit plus à lui, lorſque ſa mere entendant dire qu'on alloit préparer une cocagne : *Vas-y*, dit-elle à ſon fils, *tu m'en rapporteras du moins un cervelas ;* & le benêt y court. Les petites filles ſont au pied de la cocagne, & dès qu'elles apperçoivent le Héros de cette hiſtoire, elles courent à lui les bras ouverts. Quelle eſt la ſurpriſe du Miniſtre & de toute la Cour de Salerne ? La conviction eſt bientôt complete. Le Prince entre dans une colere proportionnée à la laideur du prétendu coupable ; il croit ne devoir jamais revoir une fille capable d'une auſſi grande baſſeſſe ; il prend la terrible réſolution de la faire périr, & par quel ſupplice encore ? On en ſera étonné. On avoit abandonné au peuple, à l'occaſion de la cocagne, un foudre ou groſſe & immenſe barrique de vin ; elle étoit défoncée par un bout. Le Roi y fait jetter la Princeſſe, ſa fille, Pervonte, leurs deux enfans, & fait emporter cette barrique juſqu'à la mer, pour l'abandonner avec tout ce

qu'elle contient à la merci des flots. Quels sont l'horreur & le déſeſpoir de Vaſtole ! Cependant il faut bien parler à un homme avec qui l'on va périr. *Monſtre*, dit-elle au vilain payſan, *comment aurois-je pu faire des enfans avec toi ? — Ma foi*, répond-il, *ſi cela vous étonne, le diable m'emporte ſi j'y conçois rien moi-même. — Je ne t'ai ſeulement jamais vu, à moins que tu ne ſois ce même perſonnage ridicule qui traverſa, il y a environ huit ans, la place de devant notre palais, à cheval ſur un fagot. — Eh ! mais vraiment c'étoit moi-même, à telles enſeignes que vous me trouvates vilain, & que, piqué de cela, je ſouhaitai que vous fuſſiez groſſe de moi de deux enfans tout d'un coup. Oh Dame ! Tout ce que je ſouhaitois dans ce temps-là, arrivoit ſans faute ; parce que j'avois rendu ſervice à trois Fées qui m'avoient dit que je n'avois qu'à déſirer. — Grands Dieux ! Qu'entends-je !* reprit la Princeſſe. *Ne pourrois-tu pas encore avoir recours à tes Fées ? Ce don qu'elles t'ont fait, ne ſubſiſte-t-il plus ? — Ma foi, je n'en ſais rien. — Eſt-ce que tu n'as formé aucun vœu depuis ce jour ?*

— *Ma foi, non; la soupe n'a jamais manqué chez ma mere, ni le bois pour la faire cuire; ainsi je n'ai rien eu à desirer.* — *Eh bien, mon cher Pervonte, essaie pour l'amour de moi, & pour toi-même, si tu ne possedes pas encore ce don précieux, essaie de former un vœu pour nous tirer du danger où nous sommes.* — *Eh bien, je souhaite que nous ne nous noyions, ni vous, ni moi, ni ces petites Demoiselles, qui me paroissent bien gentilles, & qui, je crois, me ressemblent.* Aussi-tôt Vastole s'apperçoit que la barrique flotte sur l'eau avec autant de légéreté, qu'aucun bâtiment pût faire; cette remarque encouragea la Princesse à former un autre souhait. *Je vois*, dit-elle à Pervonte, *que tu peux encore obtenir tout ce que tu souhaites; eh bien, desire que le puant & mal-propre vaisseau dans lequel nous sommes renfermés, soit changé en une belle galere ornée de tous ses agrès, & de toutes les commodités nécessaires pour faire un voyage de long cours; alors nous verrons où nous devons nous transporter.* Pervonte répete, d'après elle, mot pour mot, ce qu'elle lui dit: *Que ce tonneau se change en une galere*, &c. Aussi-tôt le souhait est accompli. Le

temps étoit très-beau, & ils pouvoient voguer du côté qu'il leur plairoit : la Princesse fit suivre à la galere la côte, pendant quelques lieues ; elle doubla ensuite heureusement un petit cap, derriere lequel ils apperçurent une petite plage, où le débarquement étoit facile ; elle conduisoit dans un vallon agréable, mais inhabité, & séparé du pays de Salerne par une chaîne de montagnes ; de sorte que, quoique ce canton ne fût pas à une grande distance de la Ville, la communication n'en étoit pas aisée. Vastole, touchée de l'agrément de ce lieu, imagina aussi-tôt de s'y établir avec ses deux petites filles, & même avec Pervonte, que le don qu'il avoit reçu des Fées lui rendoit un compagnon fort nécessaire. Elle lui proposa donc de desirer que la galere fût changée en un beau château, dans lequel ils pussent trouver toutes les commodités de la vie, & être servis comme dans le palais de Salerne. Le balourd forme aussi-tôt le souhait, comme on le lui prescrit ; & dans l'instant la galere se change en château magnifique & bien meublé, avec un beau jardin, un verger, une basse-cour, des pâturages chargés de troupeaux. Le

patron de la galere devient le Concierge de ce beau lieu; les Officiers ſubalternes & toute la chiourme, ſont transformés en officiers, ſuivantes & domeſtiques de l'un & l'autre ſexe. La Princeſſe dit à Pervonte de commander un bon ſouper; elle ſe met à table avec lui & ſes deux filles, & ils vont bientôt après ſe repoſer des fatigues & des inquiétudes de la journée. Le lendemain, après s'être promenés par-tout, & avoir admiré la beauté du lieu & des environs, ils reviennent dîner enſemble : la Princeſſe alors conſidérant l'enchanteur à qui elle avoit obligation de ce merveilleux établiſſement, ne peut s'empêcher de lui dire, en ſoupirant : *Ah! Pervonte, Pervonte, tu devrois bien ſouhaiter d'être beau! Oh*, répondit-il, *pour moi je ne m'en ſoucie gueres, je me trouve bien comme je ſuis; mais ſi cela vous fait plaiſir, je veux bien être beau.* Sur le champ il eſt transformé en un jeune homme, qui paroiſſoit auſſi bien traité de la nature, que, juſques-là, il en avoit été maltraité. S'il fut ſervi au-de-là de ſes propres deſirs, cela ſe rencontra parfaitement d'accord avec ceux de Vaſtole, qui fut ſi ſatisfaite de cette

métamorphoſe, qu'elle rafolla bientôt de celui qu'elle traitoit ci-devant de monſtre & de vilain. Elle ne ſe preſſa pas de lui faire deſirer de l'eſprit ; mais elle fut très-empreſſée à lui faire réparer, par un bon & légitime matiage, le tort qu'avoit pu faire à ſa réputation la naiſſance des deux petites filles. Un Aumônier qui avoit été amené dans le château par art de féerie, comme tous les autres officiers qui leur étoient néceſſaires, bénit leur union, & les deux petites Demoiſelles furent miſes ſous le poêle. Ce ne fut que quelques jours après que Vaſtole, après y avoir bien penſé, preſcrivit à ſon époux de former le vœu d'avoir de l'eſprit ; mais juſtement ce qu'il lui en falloit pour être heureux, & rendre ſa femme heureuſe. Pervonte répéta encore ce vœu avec la même imbécillité que les précédens ; mais dès qu'il fut accompli : *Chere Princeſſe*, dit-il à ſon épouſe, *je crois que voilà bien aſſez de vœux formés & remplis. J'ai laiſſé pendant ſept ans les Fées, mes bienfaitrices, tranquilles, ſans leur rien demander ; depuis huit jours nous leur avons donné bien de l'exercice ; jouiſſons de leurs bienfaits, ſans les tourmen-*

ter davantage. Vaſtole en convint, & ils paſſerent un an dans leur château, heureux, tranquilles, occupés l'un de l'autre, & de l'éducation de leurs enfans. A deux lieues, environ, de leur habitation, dans une jolie ſituation ſur le bord de la mer, ils firent conſtruire un pavillon, où ils pouvoient prendre aiſément le plaiſir de la pêche, & celui de tirer ſur les oiſeaux de mer, qui s'y trouvoient en grand nombre. Ils y alloient ſouvent dès le matin paſſer la journée, & revenoient coucher à leur château.

Il y avoit plus d'un an qu'ils menoient cette douce vie, lorſque le Prince de Salerne ayant entrepris une grande chaſſe dans les montagnes, les traverſa à la ſuite de ſon gibier : s'étant écarté de ſes courtiſans, & ayant paſſé la nuit dans les bois, il arriva avec un ſeul palfrenier, vers le midi, au château de nos deux époux. Voyant une habitation qui avoit un air de conſéquence, il y entre, & mettant pied à terre dans la cour, il ſe préſente au veſtibule. Quelques domeſtiques s'offrent à lui; il leur demande à qui appartient ce palais; on lui répond que c'eſt à la Princeſſe *Vaſtole*, & au

Prince *Pervonte ;* qu'ils ne ſont point actuellement chez eux, parce qu'ils ſont allés ſe promener au pavillon qu'ils ont fait conſtruire à une ou deux lieues de leur château ; mais qu'un étranger de diſtinction tel qu'il paroît être, ne peut manquer d'être bien reçu d'eux, & qu'en attendant, il peut ſe repoſer. On conduit ſes chevaux à l'écurie, & il entre dans le ſallon. A peine y a-t-il mis le pied, que les deux petites filles qui l'avoient apperçu, courent à lui, & ſe jettent entre ſes bras, en criant : *C'eſt grand-papa, c'eſt grand-papa ! que nous ſommes aiſes de vous revoir ! Nous croyions que vous étiez fâché contre nous ; papa & maman ſeront enchantés de vous recevoir ; ils ne ſont pas ici, mais ils reviendront ce ſoir ; en attendant, repoſez-vous, grand-papa ; & vous, ma bonne*, dirent-elles en ſe tournant vers leur gouvernante, *allez ordonner un bon dîner, pour régaler grand-papa.*

Le Prince de Salerne reconnut parfaitement ſes petites-filles, & ne put s'empêcher d'être charmé, au fond du cœur, de les voir grandies & embellies. Elles avoient environ neuf ans ; les yeux & une

partie des charmes de leur mere, joints à quelques traits échappés de la figure grotesque du pere, formoient des physionomies de fantaisie tout-à-fait piquantes. En attendant le dîner, le Prince leur demanda par quel hasard elles se trouvoient là. *En vérité*, leur dirent-elles, *à présent que nous y sommes accoutumées, nous nous y trouvons très-bien; mais nous avons été très-étonnées d'abord. Après que vous nous eutes fait jetter dans ce vilain tonneau avec notre maman, & ce vilain payſan que nous avions voulu considérer de près, parce qu'il nous avoit paru fort plaisant, on nous porta sur la mer; nous pleurions, nous étions désolées; mais nous nous trouvames bientôt transportées (nous ne savons comment) dans une belle & grande galere, dans laquelle nous nous promenames quelque temps sur l'eau. Enfin, nous abordames ici, où nous ne vimes d'abord que du sable; mais tout-à-coup nous nous sommes trouvées dans ce château, où nous sommes fort bien, ainsi que notre maman. Le vilain payſan a disparu, & à sa place nous avons trouvé un beau Monsieur, que l'on nous a dit être notre papa; nous l'aimons beaucoup, car il a grand soin de nous. On nous*

a donné des bonnes & des maîtres de toute espece ; nous savons déja très-bien lire, ma sœur & moi ; & pour vous prouver que nous vous conterons, si vous voulez, après le dîner, le conte de la Barbe bleue & du Petit Poucet.

Le Prince crut entrevoir que sa fille avoit été sauvée par quelque jeune Seigneur qui l'avoit conduite sur sa galere dans son château, où sans doute il l'entretenoit sur le pied de ses maîtresses. Cet arrangement ne lui parut pas trop honnête ; mais enfin il attendit le retour du prétendu Prince & de la Princesse ; ils revinrent effectivement avant la fin du jour. La Princesse voulut se jetter entre les bras de son pere ; mais la voyant dans la compagnie d'un jeune homme qui lui étoit inconnu : *Arrêtez*, lui dit-il, *fille toujours indigne de moi, & indigne même de celui qui a bien voulu vous recevoir dans ce château ; & vous, Seigneur, apprenez*, dit-il au jeune homme, *que ma fille a été déshonorée par un malotru... Tout beau*, dit Pervonte, *ce malotru, c'est moi-même, apprenez à votre tour...* Tout s'éclaircit ; le Prince de Salerne admira le pouvoir des Fées, & sur-tout celui de la Providence, qui

avoit justifié l'innocence de sa fille, & lui avoit donné un époux digne d'elle: il ramena sa famille entiere à Salerne; elle lui succéda, & toujours sous la protection des Fées, & n'abusant point du don de former des vœux sûrs d'être satisfaits, ils regnerent pendant plusieurs siecles sur ce beau canton de l'Italie.

L'Assassinat Sucré, quatrieme Conte de la troisiem e jornée du Pentamerone.

La commere Storta ayant pris la parole: Vraiment, dit-elle, si les Contes de la commere Popa sont singuliers, les miens le sont encore bien davantage; écoutez celui-ci. Dans je ne sais quel pays, il y avoit un Roi; ce Roi avoit un Ministre, & ce Ministre avoit trois filles, toutes trois charmantes. La premiere s'appelloit Bellotte, la seconde Zinzoline, & la troisieme Finette. Le Roi ayant eu un traité à faire négocier dans un pays étranger, y envoya son Ministre pour le conclure, & pendant ce temps les trois Demoiselles resterent dans la maison paternelle. Leur pere, en leur disant adieu, & les embrassant, leur

donna à chacune un anneau, orné de pierres précieuſes, qui leur parurent très-belles, & l'étoient effectivement; mais ces bagues avoient, d'ailleurs, une vertu que les Demoiſelles ne connoiſſoient pas. Leur pere les pria de garder ces bijoux pour l'amour de lui, ce qu'elles firent ſans en prévoir les conſéquences. Cependant, ſans préjudice des vertus des anneaux, le Miniſtre avoit fait griller toutes les fenêtres des appartemens de ſes filles, qui pouvoient donner ſur la rue. La précaution étoit bonne, & elle ne fut pas encore tout-à-fait ſuffiſante. On avoit fait promettre aux jeunes perſonnes de reſter au fond de leur chambre, ſans s'approcher des fenêtres; elles avoient tout promis; mais elles n'avoient pas toutes trois intention de tenir parole. Dès le lendemain du départ du papa, Bellotte & Zinzoline approcherent leurs jolis petits viſages de leur fenêtre, regarderent, de tous leurs yeux, dans la rue, & rioient à gorge déployée, de tout ce qu'elles voyoient. Trois jeunes Princes, parens du Roi, habitoient un palais tout vis-à-vis celui du Miniſtre: ils étoient ſur leur balcon; & entendant rire les Demoiſelles, ils tournerent les yeux de ce côté, les apperçurent

à travers les grilles. » Que cette brune eſt » piquante, dit l'aîné des trois Princes, » qui s'appelloit *Grazalle*, en parlant de » Zinzoline! Que cette blonde eſt charmante, dit le ſecond, qui s'appelloit » *Ceccarelle*, en parlant de Bellotte! » Pour moi, dit le dernier des Princes, » qui s'appelloit *Tori*, il me ſemble avoir » oui dire qu'il y en avoit une troiſieme, » mais elle ne paroît point. » Effectivement c'étoit Finette; elle ne ſe montroit pas, & vouloit exécuter fidélement les ordres de ſon pere. Elle travailloit à de la tapiſſerie au fond de la chambre. Ses ſœurs, qui s'étoient très-bien apperçues que les Princes leur faiſoient les yeux doux, & qui vouloient l'attirer dans le même piege, firent ce qu'elles purent pour l'engager à ſe montrer. Venez, ma ſœur, lui dirent-elles un jour, venez voir dans la rue un ſinge qui eſt monté ſur les cornes d'une gazelle, & qui y fait des tours d'adreſſe ſurprenans. Finette courut à la fenêtre, ne vit rien dans la rue de tout ce qu'on lui avoit dit; mais le Prince *Tori* la vit, & fut enchanté d'elle. Voici la mienne; c'eſt à elle, dit-il, que je veux m'attacher. Finette s'apperçut qu'il la lorgnoit, ſe retira bien vîte,

& ne voulut plus paroître à la fenêtre. Les freres aînés, au contraire, avancerent bientôt leurs affaires auprès des deux premieres sœurs; ils se mirent à chanter des chansons tendres; & les Demoiselles voyant bien que c'étoit à elles qu'elles s'adressoient, y répondirent, de leur côté, par d'autres chansons. Quelques jours après on en vint des chansons aux paroles, & puis on s'envoya des baisers d'un côté de la rue à l'autre. Enfin il ne fut plus question que de trouver moyen de se voir de plus près. Les amans en concerterent les moyens avec leurs maîtresses; ils grimperent comme des chats sur le toit d'une des maisons voisines; delà ils entrerent dans le grenier, & en se laissant couler le long des murs, ils trouverent moyen d'entrer dans l'appartement des belles. Tori accompagnoit ses freres dans ces visites nocturnes; mais Finette s'enfermoit à double tour dans un cabinet, & se barricadoit si bien, que son amoureux n'en pouvoit pas approcher: elle mettoit des commodes & des tables derriere la porte, pour qu'on ne pût l'enfoncer; on ne pouvoit pas même la voir par le trou de la serrure. C'étoit en vain que Tori lui di-

soit (la muraille entre deux) les plus belles choses du monde; elle n'y répondoit pas, ou se moquoit de lui; car elle étoit très-gaie, quoique fort scrupuleuse.

Pendant le temps que le cadet soupiroit inutilement, les aînés employoient si bien leur temps, que Bellotte & Zinzoline s'apperçurent à la fin qu'elles avoient eu tort de les trop écouter. Après avoir long-temps persécuté leur sœur pour l'engager à se conduire comme elles, elles sentirent qu'elles s'étoient mal conduites. Elles firent, les larmes aux yeux, cet aveu humiliant à la bonne petite Finette. Ah! ma chere sœur, lui dit chacune d'elles, que vous avez eu bien raison d'être sage. Je le savois bien, répondit la cadette; mais je vous plains encore plus que je ne vous blâme de ne l'avoir pas été; & puisque vous vous trouvez dans l'embarras, soyez sûres que je ferai tout ce que je pourrai pour vous en tirer : adressez-vous à moi avec confiance pendant tout le cours de la maladie dont vous êtes menacées. Ses sœurs la remercierent beaucoup, dans le premier moment; mais peu de temps après, leurs accès de méchanceté & de jalousie les reprirent; elles vou-

lurent faire enſorte qu'elle n'eût rien à leur reprocher. Finette, lui dirent-elles un jour, nous avons des envies, & tu ſais que cela peut être fort dangereux dans l'état où nous ſommes ? Oui, dit Finette, j'ai entendu dire que les enfans pouvoient en être marqués ; il ne faut pas ajouter cet embarras à ceux que vous allez voir ; mais de quoi avez-vous envie ? J'ai envie, dit l'une des ſœurs, d'un de ces petits pains mollets, que l'on ne ſert qu'à la table du Roi, & que l'on ne fait que pour la bouche de Sa Majeſté ; & moi, dit l'autre, j'ai envie de ces dragées que l'on appelle *bonbons du Roi*, & dont on lui ſert des cornets à la fin de ſon repas, & qu'on ne voit abſolument que ſur ſa table. Et bien, leur dit Finette, tranquilliſez-vous ; vos enfans ne ſeront point marqués de tout cela : laiſſez-moi faire. Finette ſaiſit l'heure du dîner du Roi, part un jour légérement & décemment habillée, ſans aucune ſuite, court droit au palais du Roi, monte l'eſcalier, & traverſe tout l'appartement, avant que perſonne puiſſe s'oppoſer à ſon paſſage ; elle arrive dans la ſalle où le Monarque mangeoit ſeul, mais entouré d'un grand

nombre de Courtisans, entre lesquels étoient les trois Princes; elle saisit d'une main un pain mollet, de l'autre un cornet de bonbons, & retourne sur ses pas.

Le Roi est étonné de la hardiesse d'une petite fille, qui vient, pour ainsi dire, le voler sur son assiette. Qu'on arrête cette petite effrontée, dit-il en colere. Je me charge de ce soin, dit aussi-tôt le Prince *Tori*, qui reconnut Finette. Je vais la mener aux pieds de Votre Majesté : en même-temps il court après; il l'atteignit dans la cour du château, & la saisit par où il put l'attraper; mais Finette avoit pris ses précautions. Elle étoit fort bien coëffée & attiffée, & elle avoit mis toutes les pointes de ses épingles en-dehors. Il y avoit presque autant d'épingles noires dans sa tête que de cheveux; & ses nœuds de manches, son collier, tous ses rubans cachoient une forêt d'épingles blanches; si bien que quand le Prince voulut mettre les mains sur elle, elles furent bientôt en sang; il les retira aussi-tôt, & Finette de s'échapper, & de porter à ses sœurs ce qu'elles lui avoient demandé. Elles en parurent fort contentes; mais au fond elles avoient encore le projet de lui jouer quel-

que tour, & de la faire tomber dans le piege du frere de leurs amans. Il leur prit donc une nouvelle envie, vraie ou supposée; c'étoit celle de manger des poires & des prunes du jardin du Roi. Finette se sacrifioit en toute occasion, mais se tiroit toujours d'affaire avec habileté : elle se chargea donc d'entrer dans le jardin, qui étoit très-exactement fermé par des murs très-élevés. On lui prêta une échelle pour monter & escalader des murs : quand elle fut en haut, elle descendit le long des treillages & espaliers, & remplit ses deux poches, l'une de poires, l'autre de prunes; mais lorsqu'il fut question de remonter, elle ne trouva plus l'échelle, que ses malignes sœurs avoient retirée; & elle resta dans le jardin, où Tori savoit bien qu'il la trouveroit. Heureusement pour elle le Prince ne put pas la venir chercher d'aussi bonne heure qu'il auroit voulu; le Roi l'avoit retenu pour faire sa partie après souper, & cela l'avoit mené assez loin : quand il se trouva libre, il eut beau courir dans le jardin, Finette étoit si bien cachée, qu'il ne la trouva point : l'adroite & honnête fille sentant tout le danger qu'elle couroit, avoit regardé de tous les côtés,

& avoit vu la foible lueur d'une lampe dans une cabane placée dans le coin du jardin ; c'étoit celle du Jardinier, bon homme preſque décrépit, qu'on laiſſoit dans ſon poſte, parce qu'il y avoit ſoixante ans qu'il l'occupoit. Il couchoit toujours dans le jardin, parce qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir jamais couché ailleurs. Finette l'aborda, au moment qu'il alloit ſe mettre au lit, lui demanda aſyle, & lui fit une fauſſe hiſtoire, en lui diſant qu'elle étoit niece de la Concierge du Palais, qu'elle s'étoit échappée, parce que ſa tante l'avoit battue, qu'elle n'oſeroit rentrer que le lendemain à la pointe du jour. Le bon homme conſentit qu'elle reſtât juſqu'à ce moment dans ſa cabane, lui promit de la reconduire le lendemain matin, & ſouffla ſa lampe. Le Prince vint donc trop tard, courut inutilement tout le jardin ſans voir, ni entendre perſonne, & ſe retira à la pointe du jour. Peu après le Jardinier ſe leva, conduiſit Finette à une petite porte, l'ouvrit, la mit dehors, & lui dit : Voilà le chemin qui conduit chez votre tante. La fine mouche ſavoit bien celui qu'elle devoit prendre ; elle retourna droit à l'habitation de ſes ſœurs : & vuidant ſes po-

ches devant elles, elle leur dit : *Tenez, mes sœurs, voici des poires & des prunes du jardin du Roi ; mais corrigez-vous d'avoir des envies, car elles me font courir de grands risques ; j'ai cependant encore satisfait celle-ci sans accident : mangez vos poires & vos prunes.* Elles les mangerent, & elles en parurent fort contentes ; mais comme malice & méchanceté ne se corrigent gueres, elles auroient encore cherché à lui jouer quelque mauvais tour, si elles n'eussent été obligées de penser bientôt à leurs propres affaires. Elles accoucherent ; Finette leur fut encore du plus grand secours, pour que cela se passât sans aucun scandale dans le quartier ; mais que faire des enfans ? On les mit, bien emmaillottés, dans deux petits berceaux ou barcelonnettes, ornés de fleurs & de rubans ; les deux marmots furent portés ainsi à la porte de l'appartement des Princes, leurs peres. Grazalle & Ceccarelle les trouverent en sortant de chez eux, virent de quoi il s'agissoit, & ordonnerent qu'on en prît grand soin, en attendant qu'ils pussent leur donner un état conforme à leur noble origine.

Tori trouva aussi une barcelonnette à sa

porte ; & quand il voulut voir ce qu'elle contenoit, il trouva que c'étoit un petit chat bien armé de griffes, qui lui sauta au visage, & le défigura. Le jeune Prince en fut très-piqué, & promit de s'en venger.

Cependant le Ministre, pere des trois Demoiselles, revint de son ambassade, après avoir assuré, par sa négociation, la possession de plusieurs provinces à son Maître. Ses deux filles aînées, rétablies de leur accident, & la troisieme à qui il n'étoit rien arrivé, le reçurent avec un empressement égal. Mais l'habile politique ayant regardé leurs bagues, ne se trompa pas sur leur conduite. Il vit que les pierres de celles de Bellotte & de Zinzoline, étoient tout-à-fait ternies & altérées, & que celle de Finette avoit seule conservé tout son éclat ; il fit grand bruit : on lui demanda pardon, & on lui déclara quels étoient les coupables qui avoient séduit ses filles. Il s'en plaignit au Roi, qui s'empressa de proposer aux Princes de réparer leurs torts, en épousant les Demoiselles. Ils y consentirent volontiers ; & le Monarque donna pour dot aux filles du Ministre, des terres considé-

rables dans les provinces qu'il avoit réunies à sa couronne. On juge bien qu'on proposa en même-temps à Finette d'épouser Tori; mais elle n'y parut point disposée. *Vraiment*, dit-elle, *je ne suis point dans le cas de mes sœurs; ainsi je ne suis pas si pressée qu'elles. Je veux éprouver ce Monsieur qui se dit mon amoureux, avant que de l'épouser; mes sœurs ont été trop vîte, & je ne veux pas suivre leur exemple. Voyez donc, si, par malheur, leurs deux Princes étoient de mauvais sujets, elles n'en seroient pas moins obligées de les épouser.* Ce propos, qui, à la vérité, étoit un peu critique, étant rapporté à la famille, déplut beaucoup, & fit prendre encore aux deux sœurs la résolution de mettre Finette dans la nécessité d'épouser Tori. Comme ils demeuroient tous dans le même palais, elles résolurent de faire entrer une belle nuit, le Prince dans l'appartement de leur sœur, dans un moment où il seroit difficile qu'elle lui échappât; mais Finette, qui avoit l'oreille bonne, entendit tout le complot, & prit des mesures pour en empêcher l'exécution.

Au jour nommé, vers minuit, *Tori* est

traîtreusement introduit dans la chambre de Finette. La pauvre enfant étoit au lit; la chambre n'étoit éclairée que par la foible lueur d'une lampe de nuit. Tori s'approche, armé d'un poignard, & entre-ouvrant les rideaux : » Il y a trop long-» temps, Madame, (lui dit-il,) que je » souffre de vos rigueurs : l'exemple de » mes freres n'a jamais pu vous toucher, » même depuis que leur sort, & celui » de vos sœurs, est le plus heureux du » monde. — Non, non, je ne veux pas » absolument vous entendre; « (répond la Princesse, d'un ton ferme & décidé, quoique d'une voix douce & flûtée,) » vous êtes un insolent, d'être venu jus-» qu'ici. Fuyez; je ne veux jamais vous » revoir. — Mais, Mademoiselle, son-» gez que l'heure & les circonstances me » donnent bien de l'avantage sur vous; » & que, si je veux user de violence.... » — Vous n'oseriez, vous n'oseriez, « (répond-elle encore,) & en même-temps il se sent appliquer une paire de soufflets, & un grand coup sur le nez, par une main sans doute très-blanche, mais un peu seche. Le Prince irrité tire

son

ſon poignard, le leve ſur la Princeſſe, & lui dit : « Rendez-vous, ou je vais » vous percer. = Ah ! vous n'oſeriez, » vous n'oſeriez ; je me moque de vous » & de vos fureurs ; je ne peux vous » ſouffrir »..... Tory étoit naturellement vif ; ces derniers mots font ſur lui un effet terrible ; une révolution ſubite s'opere dans ſon cœur ; ſon amour ſe change en rage, & il commet tout-à-coup un de ces crimes peut-être moins rares en Italie, parce que l'amour y porte à tous les excès, mais qui par-tout font frémir la nature : il plonge (ou croit plonger) trois fois ſon poignard dans le ſein de ſon ingrate ; il le retire fumant & dégouttant ; &, par un raffinement de fureur, il veut ſucer le ſang de celle qu'il vient d'aſſaſſiner : il porte le poignard à ſa bouche, du côté où la lame étoit la moins tranchante, & il trouve un gout délicieux au ſang de la malheureuſe victime, qui, après avoit jetté trois cris terribles, paroiſſoit ne plus reſpirer... La douceur de ce ſang le rappelle à lui-même ; il ſent combien on eſt coupable d'avoir ôté le jour à une aimable perſonne, dans les veines de laquelle cou-

loient le nectar & l'ambroisie. Il accuse le sort ; il s'accuse lui-même ; il tourne ses armes contre lui ; c'est son propre cœur qu'il veut percer, lorsque tout-à-coup il se sent arrêter, & se voit enlever son poignard par des mains douces & charmantes..... Qui pouvoit-ce être ? C'étoit Finette elle-même. En même-temps des femmes apostées sortent d'un petit cabinet avec des flambeaux ; & Tory qui craignoit de voir éclairer son crime, voit seulement dissiper son erreur. Il avoit assez marqué la violence de sa passion, étant prêt à la pousser aux plus terribles excès ; Finette consent à l'épouser.

Mais quel étoit donc ce sein que Tory avoit percé ? Quel étoit ce sang qu'il avoit versé ? C'étoit une tarte à la crême, au sucre & à l'eau-rose, que Finette avoit placée dans son lit, un peu au-dessous d'une tête à coëffer, qui représentoit pour elle, dans ses draps & sur son oreiller. Pendant ce temps, elle étoit tapie derriere le chevet de son lit, d'où elle parloit & agissoit, comme si elle eût été dedans le lit même. La tarte (dont on ne perdra jamais le

ſouvenit) figura dans la collation, qui termina & aſſura la réconciliation de toute la famille, & le bonheur des deux amans.

Roſelle, neuvieme Conte de la quatrieme Journée du Pentamerone.

Un Grand-Turc, ou un Soudan d'Egypte, (n'importe lequel, ni comment il s'appelloit) avoit la lepre, & une lepre très-obſtinée, à laquelle tous les Médecins de ſon pays ne pouvoient trouver de remede. Cependant il falloit bien qu'ils priſſent le parti d'en propoſer un; car il les menaçoit de les faire mourir, s'ils ne le guériſſoient. Ils imaginerent donc de lui dire qu'il falloit qu'il ſe baignât dans le ſang du fils d'un Roi Chrétien: tout autre ſang ne pouvoit faire ſon affaire; il falloit abſolument trouver le Prince Chrétien tout en vie, & bien portant, pour le ſaigner tout à ſon aiſe. Il y a lieu de croire que les Médecins s'imaginoient qu'il ne ſeroit pas ſi aiſé de trouver la victime, & que conſéquemment la lepre dureroit. Mais le Grand-Turc, qui prenoit l'avis

de sa Faculté au pied de la lettre, donna l'ordre à son Capitan-Bacha de courir les mers, d'attraper un Prince Chrétien, & de le lui amener tout vivant. Le malheur voulut que ce fut Paulinelle, fils du Roi des Lombards, qui fut pris par l'Amiral Turc. On juge que celui-ci fut bien reçu de son Maître. En tout temps c'est une belle capture que celle d'un fils de Roi ; mais dans cette occasion c'étoit un vrai coup d'Etat, & le salut du Monarque parut assuré. Il n'y avoit personne à la Cour du Sultan, qui doutât de l'efficacité du remede, que les Médecins qui l'avoient proposé. Ils craignoient, avec raison, que si on l'éprouvoit, on ne fît grand mal au Prince, sans faire aucun bien au Sultan ; & que même la lepre ne guérissant pas, ils ne fussent saignés à leur tour. Pour gagner du temps, ils demanderent à visiter le Prince Paulinelle ; & , après l'avoir bien examiné, & lui avoir tâté le pouls, ils déclarerent qu'il n'étoit pas encore en état de subir l'opération, d'une façon qui pût sauver le Roi ; qu'il étoit trop fatigué de la traversée, & trop maigre ; & qu'il étoit nécessaire de l'engraisser avant que d'en

faire usage. Pour cet effet, il falloit lui cacher sa destination ; c'est ce que l'on fit. On lui donna pour habitation un pavillon ou espece de kiosque, où il étoit nourri de mets succulens, & amusé, autant qu'on peut l'être, dans une solitude. Il engraissoit effectivement comme un poulet dans une mue, lorsque la Princesse, fille unique du Sultan, entendit parler de lui. Elle étoit grande, bien faite, belle, charmante, vive. Elle avoit de l'esprit, & l'avoit cultivé au point qu'elle possédoit les secrets de la magie, & en faisoit son amusement. Son pere lui laissoit une honnête liberté ; elle avoit son appartement à part, ses esclaves, ses eunuques, & pouvoit même se promener..... Du reste, on ne soupçonnoit point qu'elle abusât de cette liberté.

Elle n'étoit pas la seule à la Cour du Sultan qui fût sorciere. La Sultane favorite possédoit les mêmes secrets ; elle n'étoit pas mere de la Princesse Roselle ; mais elle l'avoit instruite, & lui avoit fait étudier les livres qui apprennent à opérer les prodiges les plus étonnans.

Les choses étant en cet état, & Roselle ayant entendu parler de Paulinelle, elle

eut d'abord la curiosité de le voir. Il fut aisé de l'introduire sans éclat & sans danger dans les jardins de l'appartement écarté où on l'avoit placé, & où on le gardoit. Elle trouva le pauvre Prince beau, grand, bien fait, se portant à merveille, & dans la plus parfaite ignorance du sort qui l'attendoit. Il demandoit souvent quelle étoit cette maniere de traiter les prisonniers dans l'Empire du Sultan. Il représentoit qu'ailleurs on n'en usoit pas ainsi; que quand on tenoit un prisonnier de guerre de distinction, comme lui, on le jettoit dans un cachot, si l'on vouloit le faire mourir, ou on lui donnoit la liberté de se montrer à la Ville & à la Cour, en attendant qu'on traitât de son échange & de sa rançon. Il ajoutoit qu'il étoit assuré que si on vouloit écrire à son pere, il donneroit une somme considérable pour le ravoir. Au lieu de lui répondre précisément, on l'amusoit, on l'engraissoit; & il alloit être incessamment dans le cas d'être saigné, lorsque la Princesse s'attendrissant sur son sort, & concevant même des sentimens tendres pour sa personne, résolut de le sauver, & de se

ſauver avec lui. Elle chargea un eunuque adroit de s'introduire dans l'appartement du Prince, & de lui déclarer quel étoit l'horrible danger dont il étoit menacé, & les diſpoſitions où étoit Roſelle de l'en tirer. On rappella en même-temps à Paulinelle que la Princeſſe étoit une jeune perſonne qu'il avoit vue quelques jours auparavant ſous l'habit d'une Jardiniere, & dont il ſembloit que la figure agréable l'eût frappé. Le Prince s'en ſouvint à merveille, & parut moins effrayé du péril qui le menaçoit, qu'enchanté de l'eſpoir de devoir la vie & la liberté à la belle Roſelle. On prit donc avec lui jour & heure pour ſa fuite. La Princeſſe lui fit remettre un anneau conſtellé : tant qu'il l'auroit au doigt (le chaton en dedans) il devoit être inviſible ; en le retournant, il inſpiroit la confiance la plus grande à ceux qui l'approchoient, & ils devoient ſe trouver prêts d'aller avec lui juſqu'au bout du monde. Avec cette précaution, il étoit aiſé au Prince de paſſer à travers ſes gardes, de gagner le rivage, de ſe rendre à un lieu marqué, où il devoit trouver une barque prête. La Princeſſe devoit

s'y rendre de son côté, & ils devoient partir ensemble. Tout cela fut heureusement & ponctuellement exécuté. Roselle arriva, suivie d'une seule esclave, chargée d'un gros & précieux ballot de bonnes nippes & de hardes magnifiques. La Princesse prenoit la peine de porter elle-même une cassette qui renfermoit beaucoup d'or & des diamans d'un prix inestimable. On se rencontre donc; on s'embarque; on s'éclaircit sur les sentimens mutuels dont on est animé; on les trouve réciproquement tels qu'on peut les desirer: bientôt on s'aime à la folie, & on est heureux de voguer ensemble: c'étoit, comme on juge bien, vers les côtes de la mer Adriatique que la barque dirigeoit sa course. « Savez-vous, dit » Roselle au Prince, comment j'ai fait » pour m'échapper du Palais de mon » pere? J'ai jetté un charme soporifique » sur le Roi, sur ma belle-mere, sur » leurs Officiers & leurs Dames; & tan» dis qu'ils sont tous plongés dans un » sommeil qui doit durer, au moins deux » fois vingt-quatre heures, j'ai fait ma » pacotille; je me suis évadée; je vous ai » sauvé; &, avant que ma belle-mere se

» soit réveillée, ait pu découvrir le lieu » de notre retraite, & se soit mis en de- » voir de nous poursuivre, nous serons » en pays Chrétien, où les magies Maho- » métanes ne pourront plus rien contre » nous ».

Paulinelle enchanté, se repaissoit de ces espérances, & s'enflammoit en regardant la Princesse, lorsque tout-à-coup il la voit changer de visage. *Ciel! qu'apperçois-je?* s'écria-t-elle. *Je ne vois rien*, dit le Prince. *Vraiment je le crois bien*, dit Roselle; *vous n'avez pas l'œil sorcier comme moi; mais je sens toute l'importance du danger dont nous sommes menacés : cependant nous pouvons encore nous en tirer; suivez exactement ce que je vais vous prescrire : tournez le chaton de votre bague en dedans, & rangez-vous sur le bord du bâtiment à droite; tirez votre sabre, & frappez fortement à droite & à gauche. Eh! qui frapper?* dit le Prince; *je ne vois point d'ennemis. Frappez toujours*, dit la Princesse, *il s'en trouvera.* = *Fort bien, ne vous lassez pas, vous y êtes; frappez, frappez : ah! nous sommes vainqueurs.*

Effectivement, le sabre du Prince,

après n'avoir long-temps frappé que l'air, trouva de la réſiſtance; &, d'un vigoureux revers, il coupa deux mains de femme, qui, tout-à-coup, tomberent ſur ſon bord. En même-temps l'illuſion produite par la magie de la Sultane ſe diſſipa; le Prince s'apperçut que ſa barque étoit ſuivie, & prête d'être abordée par un chebec Ottoman, dans lequel étoit la Sultane même. Dès qu'à ſon réveil elle s'étoit apperçue de la fuite de Roſelle & du Prince des Lombards, elle étoit entrée dans la plus grande fureur. Elle avoit fait ſentir au Sultan, ſon mari, quel étoit l'indigne procédé de ſa fille, qui l'abandonnoit, & lui enlevoit le ſeul moyen de guérir de ſa lepre. Il y a des gens qui prétendent que la Sultane étoit d'autant plus fâchée, qu'elle avoit formé elle-même des projets ſur Paulinelle, & qu'elle eût commis le même crime que ſa belle-fille, ſi celle-ci ne l'eût prévenue. Quoi qu'il en ſoit, ayant découvert, par ſon art, quelle étoit la route qu'ils avoient priſe, elle s'étoit chargée de les pourſuivre; & elle étoit prête à les enlever, lorſque Roſelle avoit engagé le Prince à ſe défendre, ſans voir

contre qui il se défendoit. La malheureuse Sultane perdoit tout son sang, & étoit prête à expirer ; les gens de son bâtiment, troublés de cet accident, s'éloignoient du bâtiment victorieux, lorsque la Sultane élevant, pour la derniere fois, sa voix mourante, cria à Roselle : *Ah! Princesse coupable, que tu me montres bien qu'il est dangereux d'en trop apprendre aux filles ; puisses-tu être punie de ta déloyauté & de ton manque d'attachement pour ton pere, par la passion même qui te rend criminelle ; puisse ton amant t'oublier si bien dès le premier moment où tu seras séparée de lui, qu'il ne t'aime & ne te reconnoisse plus : tels sont les derniers vœux que je forme en expirant.....* Après cela, sans doute, elle expira : du moins on ne la revit plus. Les deux amans, enchantés d'en être délivrés, voguerent sur le rivage de la mer Adriatique, & débarquerent auprès de Rimigni, à quelques lieues seulement de Ravenne, Capitale du Royaume des Lombards.

Comme la Princesse étoit un peu fatiguée de la traversée, le Prince lui proposa de se reposer à Rimigni, pendant

qu'il iroit à Ravenne embraſſer ſon pere; mais il lui promit que trois jours ne s'écouleroient pas ſans qu'il ne vînt la chercher avec un nombreux cortége, pour la conduire à la Cour. Roſelle oubliant les malédictions de ſa belle-mere, ou n'en faiſant pas grand cas, le laiſſa aller : elle fut non-ſeulement trois jours, mais trois ſemaines ſans entendre parler de lui; alors elle comprit que le Prince étoit ingrat & indigne de ſes bontés; mais elle l'aimoit : elle ne pouvoit plus retourner dans ſon pays; & puis la magie fournit bien des reſſources pour toucher les indifférens & ramener les infideles; ainſi la Princeſſe ne s'occupa plus que de concerter, avec ſon eſclave, une ſcene qui produiſit, comme on le verra, ſon effet ſur le cœur de Paulinelle.

Elle s'ajuſta d'une façon ſinguliere & un peu biſarre, mais qui ne faiſoit aucun tort à ſa beauté : elle choiſit dans les parures qu'elle avoit apportées de Turquie, celles qui pouvoient plaire & étonner davantage. Elle plaça dans ſes cheveux des pierreries; peut-être crut-on d'abord qu'elles étoient fauſſes; car à la façon dont elle étoit équipée, il n'y eut

perſonne qui ne la prît pour une Opératrice de campagne. L'accent étranger avec lequel elle parloit l'Italien, aidoit encore à le perſuader ; & pour rendre l'illuſion complete, elle traveſtit ſon fidele eunuque, qui l'avoit ſuivie ; elle en fit un Polichinelle excellent, qui, avec une voix très-claire, annonçoit que c'étoit la demoiſelle *Taratantara*, qui arrivoit des grandes Indes, tout exprès pour faire voir aux Seigneurs de la Cour & aux bons Bourgeois de la ville de Ravenne, tout ce qu'elle ſavoit faire en tours de paſſe-paſſe, jeux de gobelets, eſcamotages ; qu'elle poſſédoit plus de cent tours qui n'avoient point encore paru en foire, &c.... Ce fut ſous cette apparence ſinguliere que la Princeſſe vint s'établir dans un fauxbourg de Ravenne, où elle loua une aſſez jolie petite maiſon, dans laquelle les annonces de ſon Polichinelle attirerent bientôt des gens de toute eſpece. Roſelle mérita leur admiration, non-ſeulement par ſon adreſſe, mais encore par ſa figure. Son ajuſtement ne lui faiſoit rien perdre de ſes graces, & l'état qu'elle avoit adopté faiſoit naître à bien des gens l'envie de la connoître plus

particuliérement. On imaginoit qu'une Demoiſelle qui venoit des grandes Indes en Italie, exprès pour montrer ſon ſavoir-faire, pouvoit bien recevoir, ſans ſe fâcher, des propoſitions galantes: auſſi pluſieurs jeunes Seigneurs, & quelques Vieillards qui aimoient encore le plaiſir, haſarderent-ils de faire des offres à ſa ſuivante: celle-ci, qui avoit ſes inſtructions, ne les rebuta pas abſolument, mais aſſura ſeulement que ſa Maîtreſſe, qui venoit des Indes, ne ſe rendroit pas à des propoſitions médiocres. Ce genre de refus n'éloigna pas tout le monde, & quelques-uns, moyennant des préſens conſidérables, obtinrent des rendez-vous; mais la Princeſſe, qui ne vouloit que faire parler d'elle, ſans manquer à ce que l'honneur & l'amour lui preſcrivoient, ſavoit bien comment ces rendez-vous ſe paſſeroient. Le premier des galans qui ſe préſenta, fut introduit chez la belle par ſa ſuivante, à qui il remit d'abord ſa bourſe. Il trouva la Princeſſe ſeule dans une ſalle baſſe, ſur un ſofa, dans un habillement très-touchant; & elle lui parut dans les diſpoſitions les plus favorables à ſon égard. Mais, Seigneur,

lui dit-elle, vous trouverez sans doute convenable de fermer les portes de mon appartement, car je vois que mes gens les ont laissées ouvertes : on ne pouvoit se refuser à une demande aussi décente ; & le passionné Vieillard (car c'en étoit un) alla fermer les portes ; mais ne put jamais en venir à bout : quand il en poussoit une, l'autre s'ouvroit, quoiqu'il y eût des verrous, des serrures & des clefs ; à peine en avoit-il fait usage, qu'au moment où il vouloit s'approcher de la Princesse, les portes s'ouvroient de nouveau. On lui fit passer toute la nuit dans le ridicule exercice d'essayer en vain de les fermer ; & le jour ayant paru, il fut obligé de se retirer, n'ayant eu que ce plaisir pour son argent.

Un autre galant, ou le même, un autre jour, fut encore plus malheureux : il trouva toutes les fenêtres ouvertes, & il faisoit un froid horrible : on lui propose de les fermer avant que de se déshabiller ; il les ferme, il se déshabille ; mais elles s'ouvrent de nouveau, & elles deviennent aussi difficiles à fermer que les portes. L'amoureux Lombard gagna un rhume qui dégénéra en fluxion de

poitrine, & le conduisit au tombeau.

Un troisieme rendez-vous n'eut pas plus de succès : le galant trouva auprès de la Demoiselle un petit chien, gros comme le poing, mais d'une méchanceté épouvantable, qui, dès qu'on voulut approcher d'elle, se mit à aboyer, à montrer les dents, & enfin à mordre : le Monsieur voulut en vain le faire taire ; il n'y eut pas moyen. La Maîtresse même parut en vain en être fâchée ; elle ne put faire entendre raison à son chien : on voulut le chasser, on ne le put pas ; le battre, il paroissoit insensible ; l'assommer, on ne frappoit que l'air ; enfin, le petit chien mordit les jambes, les doigts, mit tout en sang le nez de l'homme à bonne fortune, qui fut obligé de renoncer à gagner son argent.

Un quatrieme agréable éprouva, de la part d'un chat, les mêmes difficultés. Il sortit égratigné & déchiré.

Enfin, un dernier fut insulté par un perroquet, qui crioit sans cesse : *Prenez garde à vous, Maîtresse, vous avez un amant, n'allez pas manquer à la fidélité que vous lui devez.*

Les premiers galans Lombards à qui

ces accidens arriverent, ne crurent pas devoir s'en vanter ; mais les scenes se multipliant, ils se firent des confidences ; le bruit de ces aventures se répandit dans la ville, & vint jusqu'aux oreilles du Roi, à qui on en fit le récit comme d'autant de bons contes, qu'il écouta avec plaisir. La Joueuse de gobelets lui parut une personne singuliere, & dont il falloit s'amuser ; il la manda donc un soir, & lui ordonna d'exécuter les plus jolis de ses tours, en présence de toute sa Cour, & entr'autres, du Prince Paulinelle. L'opératrice y consentit, demandant seulement que toute Dame fût exclue de ce spectacle ; & que quand une fois il seroit commencé, il fût défendu aux spectateurs de sortir de la salle.

Après avoir exécuté plusieurs tours de passe-passe très-agréables & très-surprenans : En voici un, dit-elle, plus intéressant que tous les autres. En même-temps elle tira de sa gibeciere une petite main d'ivoire, la plus jolie du monde, & la jetta en l'air, où elle resta suspendue ; cette main avoit trois doigts pliés, & tenoit un anneau. Avant de vous montrer le jeu de cette main, il faut, dit-

elle au Roi, que je vous conte une hiſtoire. = *Il y avoit une fois en Turquie une Princeſſe, &c.* Alors elle conta toute ſon hiſtoire, en évitant ſeulement de prononcer le nom de *Paulinelle.* Comme elle narroit très-agréablement, on l'écouta avec plaiſir; & comme la fin de ſon hiſtoire parut intéreſſante, chacun ſe récria contre celui qui avoit oublié la Princeſſe Turque dont elle venoit de conter l'aventure. Paulinelle venoit de la reconnoître, ce qu'il n'avoit pas fait d'abord, parce que ſon image étoit tout-à-fait effacée de ſon cœur; il rougit, & fut embarraſſé: cependant il ſe tut, & attendit patiemment la fin de cette ſcene. *Seigneur*, continua Roſelle, en s'adreſſant toujours au Roi des Lombards, *cette Princeſſe Turque c'eſt moi; & le traître dont je me plains eſt au milieu de votre Cour: je ne veux pas le nommer; mais cette petite main vengereſſe du parjure ſaura bien le démêler: allez, belle menotte*, dit-elle auſſi-tôt, *& montrez-nous le coupable.* La petite main ſe mit auſſi-tôt à voltiger, paſſa ſur la tête de pluſieurs perſonnes de la compagnie, & enfin s'arrêta tout près du

visage de Paulinelle ; du second doigt, qu'elle avoit plié, elle lui appuya une croquignolle sur le nez, puis se rabattant sur ses mains, elle lui mit au doigt l'anneau qu'elle tenoit. Cet anneau constellé détruisant l'effet de la prédiction de la belle-mere, rappella au Prince ses premiers sentimens pour Roselle. Il se jetta à ses pieds, lui demanda pardon, en présence du Roi des Lombards & de toute sa Cour, & demanda comme une grace à son pere, qu'il lui permît de l'épouser. Le Roi y consentit volontiers ; le mariage fut célébré, & la Princesse s'étant fait Chrétienne, renonça à la magie, & n'eut besoin que de ses charmes naturels pour fixer le Prince son époux.

Nous ne pousserons pas plus loin l'extrait des Contes du Pentamerone Napolitain, du Seigneur Abbatutis, quoique les quarante-sept Nouvelles dont nous n'avons pas parlé, contiennent encore bien des idées folles & plaisantes, qui, étant accommodées à notre théâtre, pourroient amuser des Lecteurs François ; mais nous sommes persuadés qu'il ne faut, ni multiplier les facéties, ni leur donner trop d'extension ; & que les farces ne doivent jamais être en cinq actes.

Quelques-uns de nos Lecteurs nous ont paru desirer que nous nous étendissions davantage sur la Fable du Juif Errant, qui sert de base à un grand article de notre Bibliotheque, & qui remplit en entier le second Volume du mois de Juillet dernier. Ils nous ont demandé si véritablement cette opinion avoit été adoptée par des Auteurs plus graves que ceux de la Bibliotheque Bleue ? Nous pouvons les en assurer, & ajouter qu'il dépendoit de nous de faire une longue & savante dissertation sur cette matiere ; mais quoique l'on puisse semer en passant quelques traits d'érudition dans la Bibliotheque des Romans, nous ne croyons pas qu'il convienne d'y en répandre trop. Il nous suffit d'indiquer les sources & les Livres plus sérieux dans lesquels on peut puiser des éclaircissemens sur ce que nous ne disons qu'en passant. On peut consulter, sur le Juif Errant, le Dictionnaire Historique de la Bible de Dom Calmet, édition de 1730, tome second, page 72, article *Juif Errant*. On y trouvera cités tous les Auteurs qui ont parlé de ce personnage. On y verra que cette opinion est aussi répandue chez les Mahométans que chez les Chrétiens. D'Herbelot, dans sa Bibliotheque Orientale, cite une apparition de ce Juif en Arabie, du temps de Mahomet. *Matthieu Paris*,

Auteur du treizieme siecle, dit que l'an 1229, il avoit vu un Prélat Arménien qui connoissoit le Juif Errant. *Basnage*, savant Auteur de l'Histoire des Juifs, en cite plusieurs apparitions, entr'autres, une de 1547. Enfin, dans les dernieres éditions de Hollande, des Œuvres de Saint-Evremont, on trouve une lettre de la belle Ducheſſe de Mazarin, (Hortense Mancini) à sa sœur la Ducheſſe de Bouillon, dans laquelle elle dit que le Juif Errant étoit à Londres au dix-septieme siecle; qu'il parloit toutes sortes de langues; qu'il avoit vu Saladin, vu les Croisades, fait sa cour à Tamerlan, Bajazet, &c. &c.

TABLE du Volume d'Août.

ROMANS Grecs, Latins, &c. *page* 5
Les Aventures du Prince Abdulſelam & de la Princeſſe Chelniſſa, 12
Hiſtoire de Claris & de Laris, 62
Romans hiſtoriques, 116
Hiſtoire des premieres expéditions de Charlemagne, 139
Hiſtoire des amours d'Euriale & de Lucrece, 182

TABLE du Volume de Septembre.

VOYAGES de Nicolas Klimius dans le monde ſouterrein, &c. *page* 6
Chanſon de Klimius, 53
Romance de la Serinette, 54
Suite du Novelliéro Italiano, 82
Premiere Nouvelle de la premiere Journée, 94
Suite de l'Extrait du Pentamerone, 162
Pervonte, *ou* les Dons des Fées, troiſieme Conte de la premiere Journée, 162
L'Aſſaſſinat ſucré, quatrieme Conte de la troiſieme Journée du Pentamerone, 180
Roſelle, neuvieme Conte de la quatrieme Journée du Pentamerone, 195

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Septembre de la *Bibliotheque des Romans ;* & je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître d'une maniere aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 31 Août 1777. AMEILHON.

De l'Imprimerie de VALLEYRE jeune, rue Saint-Severin.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREA

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.35-36.

209684

LF C.
B582u